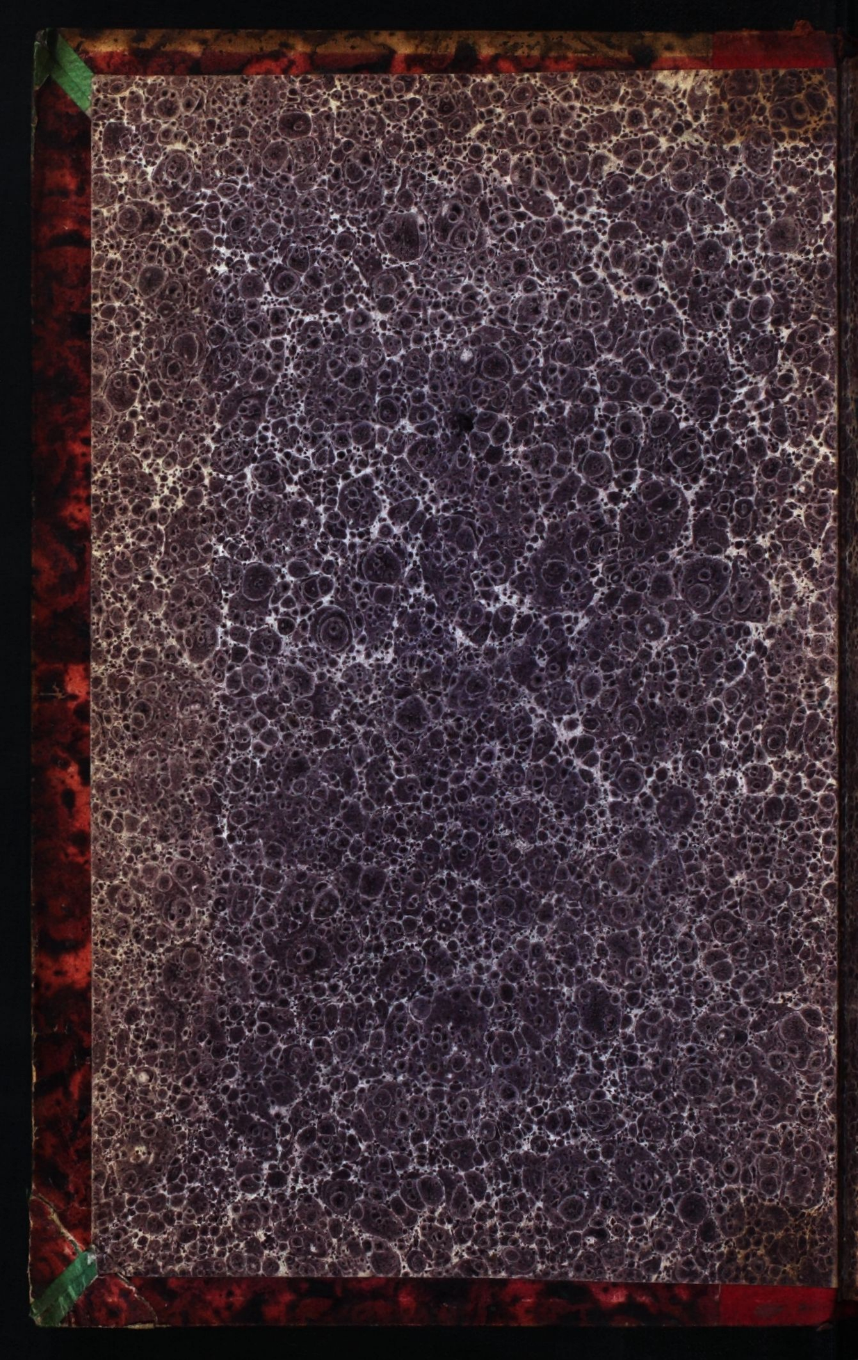

11.649
Sup
DE
JACQUES
FAUVEL
2









JACQUES FAUVEL.

II.

IMPRIMERIE DE COSSON.

MÉMOIRES

DE

JACQUES FAUVEL,

PUBLIÉS

PAR Jh. DROZ ET L.-B. PICARD.

TOME SECOND.



A PARIS,

CHEZ ANTOINE-AUGUSTIN RENOUARD,

RUE DE TOURNON, N° 6.

M DCCC XXIII

JACQUES FAUVEL.

SUITE
DE LA
PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE XXV.

Fauvel secretaire.

Je me levai avec l'intention d'aller raconter ma mésaventure à Thermin. A peine avais-je fait une vingtaine de pas dans la rue... je m'arrêtai ; je réfléchis, et j'allai chez mon ami Duclos.

« Mon cher Félix, lui dis-je, tu vas être « content de moi. J'ai songé à tes bons avis,

« et j'accepte cette jolie place de biblioth-
« caire dont tu m'as parlé. — Quel regret
« tu me causes! répondit-il : tu viens trop
« tard ; la place est donnée. — Donnée ! Tu
« t'es laissé prévenir ? — Mon Dieu ! non ;
« c'est moi qui ai présenté un très galant
« homme que j'avais connu à Montpellier.
« Je l'avais fait entrer comme secrétaire chez
« un conseiller au parlement, M. de Naudé,
« qui a des terres dans notre pays : c'était
« la place la plus laborieuse, la plus en-
« nuyeuse ! Je me suis trouvé heureux
« de lui en procurer une autre dont les
« agrémens vont le dédommager. Que je
« suis fâché maintenant de m'être pressé !
« — Non, ne t'afflige pas ; tu as bien fait
« d'obliger ce galant homme. Mais, dis-moi,
« crois-tu que le conseiller ait déjà un autre
« secrétaire ? — La place n'est pas si belle
« que beaucoup de gens en veuillent. — Eh
« bien ! mon ami, j'ai un très bon sujet à
« lui proposer. — Qui donc ? — Moi. »
Duclos se récria, me mit sous les yeux tous
les inconvéniens du parti que je voulais
prendre, me rappela mes beaux discours

sur les charmes de l'indépendance ; il s'étonnait que je changeasse si promptement de résolution. Cependant, dès qu'il me vit déterminé, il se hâta de s'habiller, et me conduisit chez le conseiller, qui le reçut avec beaucoup d'égards. Monsieur de Naudé m'examina d'un œil observateur, m'adressa des questions, se recueillit quelques momens, et finit par m'agréer pour secrétaire.

Si je n'avais pas une place meilleure, c'était ma faute, non celle de mon ami. J'eus bientôt la douleur de le voir s'éloigner ; il se rendit au Havre, où l'appelait l'expédition dont il faisait partie. Dix ans auparavant, nous nous étions déjà séparés : alors c'était moi qui partais ; mais alors, comme aujourd'hui, c'était lui qui me rendait service. Cher Félix ! il est dans ta destinée de m'être toujours utile.

L'hôtel de M. de Naudé était aussi triste qu'un cloître. On y voyait de grandes pièces, des meubles gothiques, des vitraux obscurs ; presque tous les domestiques étaient âgés ; un silence perpétuel régnait dans cette

maison, dont le maître semblait communiquer sa gravité à tout ce qui l'approchait. C'était un homme d'environ soixante ans, d'une figure assez belle, mais froide et sévère. Toujours poli, jamais affable, il avait de la morgue, mais c'était une fierté de robe où l'on apercevait plutôt une grande estime pour lui-même que du dédain pour les autres. Tous les matins, à cinq heures, j'étais dans une pièce à côté de son cabinet; je mettais en ordre les dossiers, les rapports; en un mot, je lui préparais son audience. Je le suivais au palais où il passait la matinée; j'y recevais les requêtes et les factums; j'en faisais des extraits détaillés : nous revenions pour le dîner. J'avais la table de M. de Naudé; il était veuf; ses deux fils et leur précepteur mangeaient avec lui. La chère était frugale, le repas très court; quelquefois il finissait sans qu'on eût dit un seul mot. Toujours occupé de ses fonctions, monsieur le conseiller ne voulait point être distrait, et avait établi l'usage qu'on ne parlât point sans qu'il interrogeât. Une demi-heure après le

dîner, le travail recommençait et continuait jusqu'au souper. A neuf heures, tout le monde était couché, à l'exemple du maître de la maison. Une fois par semaine, dans la soirée, il recevait des magistrats, quelques ecclésiastiques, quelques douairières; et, dans ces graves assemblées, j'entendais régulièrement des commentaires sur la Fronde, des sorties contre le cardinal Mazarin, des controverses sur le jansénisme: tels étaient les amusemens de l'hôtel de M. de Naudé.

Quel contraste entre cette existence et celle dont je jouissais naguère, au milieu d'un cercle d'étourdis! Mais n'avais-je pas soutenu des épreuves plus difficiles, plus dures? J'avais été apprenti, soldat, prisonnier: ce n'était pas la première fois que je m'accommodais à ma situation, ne pouvant accommoder ma situation à mes désirs. De nouveau, j'étais fier d'échapper à l'adversité par le travail. Ma vie était bien monotone, bien laborieuse; mais M. de Naudé me donnait l'exemple, et j'admirais son dévouement à ses devoirs. Le dimanche

j'avais sept heures à ma libre disposition ; puis, ne voyais-je pas en perspective les vacances? temps heureux, pendant lequel les conseillers vont dans leurs terres, les avocats et les procureurs se promènent, les plaideurs prennent patience, les secrétaires et les clercs se reposent ou se divertissent!

On pense bien que j'avais cessé de fréquenter mes compagnons de plaisirs. Un jour un bruit inaccoutumé se fait entendre sur le grand escalier de l'hôtel; deux de mes anciens amis paraissent dans la pièce où je travaille ; ils me demandent à haute voix, et poussent une exclamation en m'apercevant. Je me lève effrayé, et me hâte de leur imposer silence : ils baissent le ton, et plaisantent à demi-voix sur l'indépendant Fauvel, qui travaille du matin au soir, sur l'insouciant Fauvel qui tremble qu'un bruit léger n'avertisse que ses amis viennent lui rendre visite ; ils se félicitent de m'avoir découvert, et m'annoncent qu'ils ont à me demander et à me rendre un service. Un d'eux était neveu de l'intendant d'un grand seigneur, le duc de Vilbert. Depuis quinze jours, le

duc avait chassé son secrétaire, qui s'était permis de faire la cour à sa maîtresse. L'intendant, chargé de trouver un autre secrétaire, en avait présenté deux; mais l'un était sans usage du monde, l'autre avait une physionomie trop commune. Jaloux de satisfaire son maître, l'officieux intendant voulait que son neveu prît l'emploi vacant. Le jeune homme, qui ne s'en souciait pas, avait pensé à moi; il m'assurait que la place me convenait et que je convenais à la place; il me la vantait comme laissant une liberté presque entière, et donnant de bons émolumens. Sa proposition me souriait; toutefois, ne voulant pas manquer à M. de Naudé, en laissant mon travail, je m'empressai de faire sortir mes deux amis, et leur promis de les voir le dimanche suivant.

Le dimanche, je fus conduit chez l'intendant, qui, me trouvant à son gré, ne différa point de me présenter. M. le duc était au bas de son escalier, prêt à sortir; d'un coup d'œil il me mesura de la tête aux pieds, dit : « Je le prends, » monta en voiture et partit.

Le soir même, je priai M. de Naudé, non sans embarras, de m'excuser si je cessais de profiter de ses bontés. Je lui dis avec franchise que je n'avais point cherché une autre place; mais qu'il s'en offrait une assez avantageuse, et que mon défaut de fortune m'obligeait à l'accepter. Ce digne magistrat ne me fit point d'objection, se loua de mon travail, et me permit d'invoquer son témoignage en toute occasion. Il me parlait avec bienveillance; je fus presque fâché de le quitter.

J'aurais difficilement conservé des regrets, lorsque je fus installé à l'hôtel du duc de Vilbert. Trois jolies pièces donnant sur un jardin composaient mon appartement. J'étais prévenu qu'il fallait être levé à dix heures au plus tard; mais que M. le duc ne me demanderait jamais plus tôt. Je devais attendre jusqu'à midi, pour savoir s'il aurait besoin de moi. A midi, plus de travail, et j'étais libre de disposer du reste de la journée. Je ne concevais pas un destin plus doux: j'avais de l'indépendance, et l'on me payait pour en jouir.

Je mangeais chez l'intendant. Sa femme et sa fille étaient, pour leur santé, dans une maison de campagne qui lui appartenait. Il n'avait avec lui qu'une nièce de dix-huit ans, très marquée de petite vérole, un peu bossue, dont il faisait l'éloge en homme qui cherchait pour elle un mari; il ne perdait pas une occasion de vanter son esprit, et la faisait chanter au dessert. Elle avait la voix aigre et l'esprit caustique; mais l'intendant était bon homme; il me témoignait de l'intérêt, sa table était délicate et bien servie, et le soir nous allions au spectacle avec sa nièce, dans les loges de madame la duchesse.

Pendant les quatre premiers jours, je n'entendis pas parler de M. le duc; je veux dire qu'il ne réclama point mes services. Le matin du cinquième jour, seul dans ma chambre, j'étais mollement assis sur un élégant fauteuil; je me félicitais de l'agréable situation où le sort m'avait placé; je voyais à ma pendule que l'heure de midi approchait; je me disposais à sortir pour jouir de mon heureuse liberté..... Un violent coup de sonnette, qui retentit à mon oreille,

me fait faire involontairement un bond sur mon fauteuil. Je lève les yeux avec d'autant plus de surprise que je n'avais point remarqué qu'il y eût une sonnette dans ma chambre ; elle était placée près de mon lit. Je la regardais machinalement : un second coup, suivi de plusieurs autres qui se succédèrent rapidement, m'annonça l'impatience de celui qui sonnait. Il me parut que c'était la manière dont M. le duc avertissait son secrétaire. Je ne savais si je devais me rendre à cet avertissement un peu cavalier, lorsqu'un laquais ouvrant ma porte : « Allons-« donc, M. le secrétaire, n'entendez-vous « pas que M. le duc vous appelle ? » Après avoir encore hésité, je me résignai et je descendis.

« Vous vous êtes fait attendre deux « heures, » me dit le duc avec un regard dédaigneux ; puis m'examinant : « Pour-« quoi n'avez-vous pas d'épée, ajouta-t-il ? « — J'ignorais... — Il faut porter l'épée « quand vous vous présentez chez moi. « Asseyez-vous ; écrivez. » Je m'assis, aussi étourdi que choqué de la hauteur avec

laquelle il venait de me jeter ses paroles. M. de Vilbert, en cherchant ses phrases, me dicta lentement et avec prétention trois ou quatre billets insignifians. On annonça la visite d'un autre seigneur de la cour. « Vous pouvez vous retirer, » me dit sèchement le duc. J'allai prendre l'air aux Tuileries ; j'en avais besoin, car j'étais oppressé. « Il y a peu de jours, me disais-« je, si j'étais accablé de travail, du moins « on avait des égards pour moi. Mais au-« jourd'hui... quel ton! quelles manières...! « Cette maudite sonnette retentit toujours « à mon oreille..... Chez M. de Naudé, je « sentais moins ma dépendance. »

Le jour suivant, M. le duc me prévint qu'il y avait un grand dîner chez lui. « Ma-« dame la duchesse aura beaucoup de monde « le soir, me dit-il ; soyez au salon à sept « heures. » Je m'y rendis, sans trop savoir ce que cela signifiait. Je saluai respectueusement madame la duchesse, qui répondit par un signe de tête presque imperceptible, mais qui m'employa bientôt à plusieurs fonctions importantes : il me fallut arranger les

cartes et les boîtes de fiches, avancer des siéges près des tables de jeu, allumer des bougies. J'aurais trouvé tout simple de rendre ces petits services, s'ils n'eussent été plutôt ordonnés que demandés. Quand je n'eus plus rien à faire, je me trouvai fort embarrassé, fort isolé au milieu de personnes que je ne connaissais pas, et qui me regardaient sans me parler. Tout à coup le duc, qui était assez éloigné de moi, à une table de cavagnole, dit en élevant la voix : « M. Fauvel, allez dans mon cabinet « chercher ma tabatière. » Je fus un moment interdit. « Eh bien ! reprit-il, n'avez- « vous pas entendu ? » J'allai à la cheminée, je tirai vivement le cordon de la sonnette : « Que faites-vous ? me dit-il avec surprise. « — Je sonne les gens de M. le duc, pour « qu'ils viennent le servir. » Je sortis aussitôt, résolu de reprendre ma liberté, et de ne pas coucher le soir à l'hôtel.

CHAPITRE XXVI.

Fauvel chez un financier.

L'INTENDANT fut très étonné, lorsque le lendemain j'allai lui raconter la résolution que j'avais prise et déjà exécutée. Après avoir rêvé quelques momens : « Je ne vous « aurais jamais conseillé, me dit-il, de « quitter M. le duc pour qui j'ai toutes « sortes de respect ; mais au fait, cette « petite place ne pouvait vous mener à « rien. Puis, je conçois qu'à votre âge on « soit un peu susceptible ; un secrétaire ne « doit pas être traité comme un valet ; et je « pense bien comme vous, mon cher ami : « l'honneur avant tout. » Sa nièce, qui était présente, baissait les yeux et me témoignait de l'intérêt ; il la regarda, et me dit : « Ne « vous désolez pas. Je vous aime et je veux

« faire quelque chose pour vous ; tout ceci « vous deviendra peut-être avantageux. « Revenez me voir dans deux jours ; j'aurai « parlé de vous à mon ami intime M. Garbelot, « directeur de la compagnie chargée de « fournir les vivres et l'habillement des « troupes. »

Je fus exact au rendez-vous, et j'eus lieu d'être enchanté, lorsqu'avec de grandes démonstrations de joie l'intendant m'annonça qu'il m'avait placé. Ce n'était pas dans les bureaux, c'était dans le cabinet même de M. Garbelot que j'allais être admis à travailler.

M. Garbelot était un petit homme qui avait une grosse figure sous une perruque énorme, l'air moitié jovial moitié soucieux : il me reçut d'une manière brusque, mais assez amicale. Je me trouvai fort bien près de lui : il ne prenait pas avec moi les grands airs de M. le duc ; et quoiqu'il ne me laissât pas manquer d'ouvrage, je n'étais pas surchargé de travail comme chez le conseiller.

J'écrivais et je calculais depuis un mois

chez le directeur des vivres, lorsqu'un jour, en me montrant une liasse de papiers : « Mon « enfant, me dit-il, voilà des comptes de « plusieurs petits fournisseurs qui ont besoin « de mon visa. On les a déjà vérifiés, mais « Dieu sait de quelle façon ! Il faut que tu « te distingues ; vérifie-les de nouveau, et « nous verrons ce que tu sais faire. » J'étais accoutumé à ce ton familier qu'il prenait à peu près avec tout le monde. Pour répondre à sa confiance, j'examinai avec attention ces comptes, qui d'abord me parurent en règle ; mais un second examen me fit découvrir de fausses additions, de doubles emplois, des omissions, des irrégularités dans les pièces à l'appui, en un mot, de véritables friponneries. Je rédigeai des notes très détaillées que je remis à M. Garbelot.

Lorsque j'entrai le lendemain dans son cabinet, « Viens m'embrasser, me dit-il, « viens m'embrasser, mon enfant. On ne « m'avait pas trompé ; tu es un joli sujet. « Je m'étais toujours douté de ces infâmes « friponneries que tu as constatées. » Il me serra la main et me fit asseoir à côté de lui.

« Je suis vraiment malheureux dans cette « administration, continua-t-il; je ne peux « pas tout voir. Les grandes affaires, je les « surveille; j'ai choisi pour me seconder « les hommes les plus intègres, et d'ailleurs « j'ai l'œil sur eux; aussi tout est net, tout « est pûr dans nos opérations majeures; « mais nous avons une foule de petits « agens, d'employés subalternes qui nous « pillent et nous dépouillent en détail. » Il partit de là pour faire une sortie violente contre les fripons, et jura qu'il parviendrait à chasser tous les voleurs de l'administration. Puis, adoucissant sa voix, « Mon cher « enfant, me dit-il, gardons notre probité. « Continue, aide-moi à découvrir tous ces « friponneaux; tu as pour chef et pour appui « un honnête homme qui prendra soin de « toi, et tu feras ton chemin. »

Les financiers n'étaient pas cités comme des modèles de délicatesse; je fus donc charmé de trouver dans M. Garbelot d'aussi honorables principes. Je continuai mon travail; il continua ses leçons de morale. De jour en jour il me traitait avec plus de bien-

veillance ; de jour en jour je prenais de lui une plus haute idée. Il m'invita plusieurs fois à de grands dîners. On voyait dans sa maison beaucoup de profusion, très peu d'ordre ; je sus qu'il en était ainsi chez tous les gens de finance. Ses domestiques le volaient ; il avait un grand fils sans état qui faisait le petit seigneur ; sa femme, coquette sur le retour, lui coûtait encore plus d'argent que son fils. Je ne comprenais pas bien comment il pouvait soutenir tant de dépenses : je le plaignais, et je sentais redoubler pour lui mon estime, en le voyant seul honnête homme au milieu de gens qui le pillaient effrontément.

Bien accueilli par mon directeur, je passais dans ses bureaux pour un personnage en crédit, et déjà l'on commençait à me solliciter. Un matin, il vint chez moi un homme qui, désirant être chargé d'une fourniture très considérable, me pria de le protéger près de M. Garbelot. Je répondis que cette affaire ne me regardait point ; mais le ton que je pris était peu propre à le décourager ; je n'étais pas fâché de laisser voir

que j'avais quelque influence. Il insista, et, avec beaucoup de ménagemens et de circonlocutions, il arriva à me faire entendre que la faveur qu'il sollicitait ne serait pas pour moi sans avantage. Je le compris très bien ; je m'emportai, et lui exprimai à quel point j'étais indigné d'une pareille proposition. Le solliciteur, tout honteux, me suppliait de l'excuser. « Eh ! monsieur, me « dit-il enfin, que voulez-vous que je fasse? « Voilà deux entreprises que je manque « avec votre compagnie, pour m'être inter- « dit le moyen que vous blâmez si fort. On « ne peut réussir sans de riches cadeaux à « quelqu'un de vos premiers commis. » La colère me reprit, et je l'accusai d'imposture. A son tour, il se fâcha, et me donna tant d'explications, avec un accent si animé, si vrai, que je ne pus douter de ce qu'il avançait. « Quelle découverte! m'écriai-je. Ce « bon M. Garbelot, qui croit que tout est « net, que tout est pur dans les opérations « majeures de son administration! Monsieur, « vous obtiendrez tout ce que vous voudrez ; « mais rendez à mon chef un important

« service ; venez avec moi sur-le-champ lui « dévoiler les infâmes manœuvres que vous « m'avez fait connaître. — Soit, me dit-il, « je ne crains rien, et je serai fort aise de « rendre à vos employés une partie des « mauvais tours qu'ils m'ont joués. »

En arrivant chez monsieur Garbelot, je lui annonçai que nous venions lui donner des renseignemens assez curieux sur quelques abus. Il fut tout joyeux de la nouvelle, et commençait à répéter les éloges qu'il aimait à me prodiguer, lorsque plusieurs des principaux membres de la compagnie entrèrent dans son cabinet. « Messieurs, » leur dit-il en me frappant sur l'épaule, « voilà un honnête garçon, voilà un bon et « fidèle employé ; la compagnie lui doit « déjà la découverte de plusieurs malversa- « tions, et il vient nous rendre un nouveau « service. Écoutez-le, et croyez à tout ce « qu'il vous dira. » J'aurais voulu que lui seul reçût notre confidence ; j'insistai pour la différer. « Non, non, reprit-il, ne diffé- « rons pas ; il n'y a pas de temps à perdre. « Il faut que justice se fasse. Parle, mon

« enfant, parle avec confiance : je déteste « les fripons, et je suis en admiration « devant les honnêtes gens. » Je laissai parler l'homme que j'avais amené : son discours fut clair, positif et très circonstancié. A mesure qu'il révelait les manœuvres des commis chargés des soumissions importantes, M. Garbelot changeait de figure. La joie et la curiosité qui d'abord avaient brillé dans ses yeux s'affaiblissaient par degrés ; il laissait échapper quelques signes d'impatience, il se mordait les lèvres, agitait ses doigts sur la table et se balançait sur son fauteuil. Tous ses associés, dès que le discours fut terminé, nous remercièrent en déclarant qu'il fallait donner une prompte suite à une affaire aussi grave. M. Garbelot, d'abord silencieux, finit par se joindre à ses confrères ; il répèta les derniers mots qu'ils avaient prononcés, et se hâta de nous congédier en me faisant ses complimens habituels, mais d'une manière contrainte et sans me tutoyer.

Ce changement d'humeur me parut fort singulier. Dans la soirée, l'intendant du duc

de Vilbert m'envoya chercher. Aussitôt qu'il m'aperçut : « De quoi vous mêlez-« vous, » me dit-il en levant les yeux et les mains au ciel? « Combien vous m'affligez, « moi qui vous aime, moi qui ai des vues « sur vous! » et il tournait ses regards vers la chambre de sa nièce. « Dans quel embar-« ras vous jetez ce cher M. Garbelot ! Est-ce « ainsi que vous deviez reconnaître ses bon-« tés? » Je le pressai de s'expliquer. « Savez-« vous ce que vous avez fait en dévoilant « devant plusieurs des intéressés les arran-« gemens qui ont eu lieu pour les soumis-« sions? — N'était-ce pas un devoir ? — Un « devoir! Quel étourdi! quelle mauvaise « tête! Eh ! ne voyez-vous pas que, si on « attaque les employés qui ont fait ces trans-« actions secrètes, M. Garbelot peut se « trouver compromis ? — Lui! — Lui-« même. Jugez de votre bévue. — Il serait « d'intelligence.....! Il partagerait...... ! — « Il ne le dit pas, mais cela se devine. — « Quoi ! cet honnête homme qui poursuit « les petits fripons se permet de grosses « friponneries ! Il ne veut pas être volé par

« ses subalternes, et il vole ses associés ! —
« Vols ! friponneries ! quels mots grossiers !
« — Et vous, monsieur l'intendant, qui
« m'avez approuvé de ne pas souffrir les
« impertinences d'un grand seigneur, vous
« me grondez de ne pas tremper dans les
« turpitudes d'un financier ! — C'est bien
« différent ; chez le duc, vous n'aviez qu'une
« place insignifiante ; mais chez mon ami
« Garbelot...... ! Hâtez-vous de le calmer ;
« imposez silence à cet homme que vous avez
« amené en triomphe. — Non, parbleu ! ma
« conscience.... — Oh ! la conscience....
« certainement ce n'est pas une chose mé-
« prisable ; mais il ne s'agit pas, monsieur,
« de faire de la rhétorique sur l'honneur ; il
« s'agit de conserver votre emploi. Finis-
« sons : je dois revoir votre chef dans une
« heure ; que lui dirai-je ? — Dites-lui....
« que je continuerai de remplir ma place
« en honnête homme. »

Le lendemain, lorsque j'allai pour me mettre au travail, je vis un jeune homme assis sur ma chaise. Une lettre à mon adresse était sur le bureau ; je l'ouvre, et reconnais

l'écriture de M. Garbelot. « Mon cher en-
« fant, m'écrivait-il, j'ai bien du regret de
« vous renvoyer. Je suis content de votre
« intelligence pour les petits détails; mais
« vous n'entendez rien aux opérations ma-
« jeures. Je vous rends un vrai service en
« vous éloignant d'une carrière où vous ne
« feriez jamais votre chemin. »

CHAPITRE XXVII.

Petites ressources de Fauvel.

Je me retrouvais dans la position où j'étais avant d'entrer chez M. de Naudé. « Point « d'inquiétude, me dis-je. Plus d'une fois « un ami ou le hasard ne sont-ils pas déjà « venus à mon aide ? » Je n'avais plus mon cher Duclos; j'allai chez Thermin.

Lorsqu'il eut entendu l'histoire de M. Garbelot : « Cela vous étonne, » me dit-il avec son air de supériorité; « ce qui m'étonnerait, « ce serait que vous eussiez rencontré un « financier honnête homme. Je vous féli- « cite d'être débarrassé d'un ennuyeux « emploi qui compromettait votre délica- « tesse. — Oui, mais que ferai-je à présent ? « — Faites comme moi, ne songez qu'à « vous amuser. — Je ne demande pas mieux;

« et si j'étais riche. . . . — Le suis-je plus
« que vous ? En vérité, vous êtes timide
« comme un enfant ; les préjugés vous per-
« dront. — Moi, des préjugés ! — Plus
« j'avance, plus je m'en dégage. J'ai voulu
« d'abord m'occuper de mon état. Quel abus !
» Je me suis créé d'autres ressources : il y a
« dans Paris trente maisons où l'on s'en-
« nuie quand on ne me voit pas ; mes chan-
« sons et mes saillies, mes flatteries et mes
« épigrammes me font rechercher dans une
« foule de sociétés. Ces financiers, que je
« méprise, je vais dîner chez eux. Grâce à
« mon mérite, j'ai toujours à ma disposition
« de bonnes tables, des équipages, des
» maisons de campagne ; et mes hôtes dési-
« rent trop me revoir pour hésiter à me prê-
« ter de l'argent quand je leur en demande.
« — Vous empruntez ! et comment rendrez-
« vous ? — Qui sait ? il m'arrivera peut-être
« quelque héritage. » A des paroles si fran-
ches, je restai un moment interdit. « Allons,
« Fauvel, de l'assurance, continua-t-il.
« Profitez de vos avantages ; vous êtes jeune,
» spirituel, aimable ; une existence bril-

« lante vous attend. Quand vous n'auriez « pour ressource que celle de tourner la « tête à de riches douairières! » J'étais révolté ; et toutefois, par une mauvaise honte, je craignais de m'exposer aux sarcasmes de Thermin : il avait de l'ascendant sur nos amis, sur moi. Sans l'approuver, sans le combattre, je changeai la conversation aussitôt qu'il me fut possible ; et je le quittai, en le trouvant plus vil encore que le financier n'était fripon.

Était-il donc heureux cet homme si dégagé de préjugés, qui faisait métier d'amuser les autres, et se disait si joyeux ? Je me souvins qu'il était venu plusieurs fois à nos réunions, pensif et boudeur ; que par intervalles il lui échappait des réflexions moroses sur sa jeunesse qu'il voyait fuir. A la vérité, dès qu'on riait de sa mauvaise humeur, il se ranimait ; mais le vin de Champagne était nécessaire pour exciter sa verve. J'aime la gaîté qui vient naturellement ; et je jugeai que, pour conserver la mienne, il valait mieux vendre mes meubles que de faire des dettes.

Voyez si dans mes jours de prospérité je n'avais pas été bien inspiré de me donner un joli mobilier ! J'avais eu du plaisir à l'acheter ; j'en eus davantage à recevoir la moitié du prix qu'il m'avait coûté.

Cette ressource ne m'assurait pas un long avenir. Quel parti prendre? Il me vint une idée qui m'enchanta. « Je suis trop heureux « d'être sans place : je perdais mon temps à « travailler pour les autres ; je puis l'em- « ployer à travailler pour moi. Tant de gens « se mêlent d'écrire..... ! Composons un « ouvrage. Noble ressource ! mais quel ou- « vrage ? Sera-t-il en vers ou en prose? « sera-t-il sérieux ou badin ? » Dans mon embarras je résolus de consulter.

J'avais vu dans plusieurs réunions de jeunes gens le fils d'un libraire ; il était devenu libraire lui-même, et avait cessé de nous fréquenter. J'allai le trouver : il logeait près de la Sorbonne, et son enseigne m'annonça qu'il vendait des livres de classe et de piété. Nous eûmes bientôt renoué connaissance ; nous parlâmes de nos anciens amis, entre autres de Thermin. « C'est un mauvais

« sujet, me dit-il, un homme sans état et « sans principes. — Eh bien ! répondis-je, « c'est pour ne pas ressembler un jour à ce « mauvais sujet que je viens prendre vos « conseils. » Je lui racontai en peu de mots quels emplois j'avais quittés ou perdus, et quel projet je roulais dans ma tête. Il m'approuva en m'assurant que le métier d'auteur était facile. « Vous pourrez me servir, « ajouta-t-il, dans une très bonne entreprise « que je médite. Venez dîner demain chez « moi; nous causerons. » Il me parut que cette affaire commençait à merveille. Le lendemain, quand j'arrivai, le libraire me serra la main avec amitié. Il y avait cinq ou six convives; la chère était excellente; on nous servit d'un joli vin muscat qui me monta légèrement à la tête, et je babillai de manière à faire bien augurer de l'esprit que je répandrais dans mes ouvrages. Après le dîner, le libraire me conduisit à sa chambre. — « Dans « votre position, me dit-il, vous avez « besoin de travailler à un livre dont le débit « assuré, rapide, permette de vous donner « un prix honnête. Or, je suis disposé à

» vous compter cinquante pistoles. » On juge de la douce sensation que j'éprouvai. « Je me propose, continua-t-il, de graver « moi-même de petits dessins composés « par un habile artiste. Il s'agirait d'écrire « un texte, d'imaginer une histoire qui expli- « quât les gravures et les rendît d'un effet plus « piquant. Je ne demande pas que le style soit « châtié ; mais je veux de la verve, de la « chaleur, du feu, beaucoup de feu. — « J'en aurai, dis-je avec enthousiasme, je « me sens inspiré : achevez promptement « de me mettre au fait. » Il alla fermer sa porte, ouvrit son secrétaire et me montra ses dessins.... En y jetant les yeux, je rougis. « Eh quoi! m'écriai-je, c'est donc un ou- « vrage licencieux que vous me demandez? » Le libraire fit un signe de tête et me dit : « Nous mettrons sur le livre : *imprimé en* « *Hollande*, et nous le vendrons à Paris « sous le manteau. — Perdez-vous la raison? « J'ai repoussé des offres moins coupables. « — Bon! ce financier, ce Thermin pouvaient « vous compromettre ; ici, vous êtes sûr du « secret, du secret le plus absolu. — Hon-

« nête commerçant, repris-je, faites seul « votre entreprise. Je serai peut-être un « très mauvais auteur; mais du moins me « garderai-je d'écrire ce que je n'oserais « avouer. »

« Que de vices! que d'infamies! me « disais-je en sortant. A chaque pas je ren- « contre des gens plus méprisables que ceux « qu'ils méprisent. Chacun d'eux se croit « assez honnête homme quand il a con- « damné l'improbité de son voisin. »

Je pensais qu'après mes folies un peu trop chères, après mes tentatives inutiles pour les réparer, le parti le plus raisonnable serait peut-être de reprendre modestement mon métier de compositeur d'imprimerie; mais je me sentais peu disposé à cet acte de sagesse. La dissipation qui m'avait ôté ma fortune m'avait donné des habitudes contraires à la vie d'un ouvrier. J'avais eu quelques petites places; un métier me paraissait pénible.

« Eh! pourquoi renoncerais-je à faire « imprimer pour moi? Que j'étais bon de « chercher des conseils! N'ai-je pas un ex-

« cellent ouvrage à publier ? Il m'est arrivé « déjà bien des aventures ; écrivons mes mé- « moires. » Toutefois, ces aventures que je me hâtai de passer en revue me semblaient bien communes. J'y avais joué souvent le rôle de dupe. Je pensai que la fiction ne m'était pas interdite ; qu'au lieu de raconter ma vie avec une scrupuleuse exactitude, comme je le fais aujourd'hui, je pouvais me livrer à mon imagination, et composer sous le titre de mémoires un petit roman où j'aurais soin de me donner toujours un beau rôle.

Je m'enfermai dans ma chambre : j'écrivais avec une facilité qui me surprenait ; je n'interrompais mon travail que pour prendre un repas très frugal. J'avais ouï dire que tous les grands auteurs étaient pauvres ; je n'étais pas fâché d'avoir ce trait de ressemblance avec eux. Les jours, les nuits s'écoulaient délicieusement. J'imaginais des aventures dont je croyais presque avoir été le héros ; et quelquefois, posant la plume, je faisais des châteaux en Espagne qui me semblaient près de se réaliser. En trois semaines j'eus achevé un volume : je le relus ; il me ravit.

« Cet ouvrage, m'écriai-je, je ne l'avais « entrepris que pour gagner de l'argent; il « me vaudra de la gloire. »

J'allai chez le libraire le plus voisin de ma demeure; je lui présentai mon manuscrit. Il le parcourut négligemment, et me dit qu'il se hasarderait à faire les frais de l'impression, mais qu'il ne pouvait m'offrir aucun bénéfice. Sans daigner lui répondre, je repris fièrement mon cahier, et je regrettai de ne m'être pas adressé à un de ses confrères chez qui je m'arrêtais quelquefois en me rendant au palais avec M. de Naudé. Cet autre libraire ne me laissa pas dérouler mon manuscrit, et me déclara que tout ce qu'il pouvait pour m'obliger, c'était de se charger de la vente, si je voulais faire imprimer l'ouvrage à mon compte.

Je restais tout rêveur sur une escabelle de la boutique, lorsqu'un homme fort bien vêtu entra. « Mon voisin, dit-il au marchand « de livres, vous qui vendez de l'esprit, qui « connaissez des savans et des poëtes, « pourriez-vous m'indiquer un maître d'ita- « lien pour mes enfans? » A ces mots je me

lève avec vivacité. « Qu'est-ce, monsieur, « lui dis-je? vous cherchez un maître « d'italien? me voilà. — Messieurs, dit le « libraire, la rencontre est heureuse, et je « me félicite qu'elle ait lieu chez moi. » Puis, nous présentant l'un à l'autre, il m'apprit que je parlais à M. Dugal, banquier fort connu, et l'assura que j'étais un jeune homme plein de mérite, ancien secrétaire d'un conseiller de grand'chambre. Je fus agréé sans difficulté, et nous convînmes que le lendemain, à dix heures, j'irais donner ma première leçon aux deux fils de M. Dugal.

Il faut bien l'avouer, je ne savais pas un mot d'italien. J'achetai une grammaire chez le libraire qui venait de me recommander si complaisamment, et je résolus d'étudier chaque soir ce que j'enseignerais le lendemain. Je savais le français, le latin; je ne manquais pas de facilité; n'en était-ce pas assez pour que le maître eût toujours quelques heures d'avance sur ses écoliers? Je n'aperçus point les dangers d'un si beau plan; je n'en considérais que les avantages. Les premiers écoliers en amènent d'autres; j'au-

rai bientôt des leçons nombreuses : un maître de langues a un état honnête, lucratif, indépendant, et je me voyais maître de langues.

J'avais déjà donné plusieurs leçons, et j'étais fort content des progrès du maître et des élèves. Un matin j'entrais chez M. Dugal ; il y avait plusieurs personnes. « Venez » recevoir des complimens, me dit-il ; » et me montrant un homme qui avait l'œil noir, vif, et le teint basané : « Monsieur, « ajouta-t-il, est très satisfait de l'instruc- « tion de mes fils. Il assure qu'on ne peut « apprendre plus en aussi peu de temps ; « et son suffrage est précieux, car c'est « M. Parini, banquier de Florence. » Ces éloges me troublèrent ; et je sentis cruellement redoubler mon embarras quand le signor Parini m'adressa, en italien, des phrases que je jugeai fort aimables par le sourire gracieux qui les accompagnait. Je m'inclinai à plusieurs reprises, et remerciai en français. « Répondez donc en italien, » dit M. Dugal. Espérant me tirer d'affaire, j'assemblai quelques mots ; j'essayai d'en former une

phrase. Il fallait qu'elle fût bien incorrecte, car le banquier de Florence fronça le sourcil d'une étrange manière. On s'étonnait ; on me questionna : je n'ai jamais su bien mentir, surtout je n'ai jamais su soutenir un mensonge ; j'expliquai naïvement comment j'enseignais ce que je ne savais pas, ou plutôt comment je ne savais que ce que j'enseignais. M. Dugal se fâcha. Une des personnes qui étaient présentes, après avoir ri de l'aventure, prit ma défense, disant qu'il ne fallait pas se montrer sévère pour un trait de jeunesse ; que ces leçons singulières, mais non sans fruit pour mes élèves, annonçaient de l'intelligence ; et qu'on devait voir des preuves de mon honnêteté dans la franchise de mes aveux. Je me rappelais confusément la figure de ce monsieur qui parlait en ma faveur. Je l'examine, je reconnais M. Dumarsy, ce riche fabricant que j'avais rencontré à ma première visite chez mon cousin Anselme, et qui déjà m'avait frappé par l'air de bonté répandu sur sa physionomie. Grâce à lui, cette aventure finit gaîment ; mais on juge qu'il ne

fut plus question pour moi de donner des leçons d'italien.

Rentré dans ma chambre, je sentis pour la première fois la témérité du projet que j'avais exécuté. Ce n'était qu'une étourderie ; mais elle me déplut, et je me promis de ne jamais recourir au plus léger stratagème. Presque aussitôt je me félicitai que l'arrivée du banquier de Florence m'eût ôté une ressource précaire qui m'aurait empêché d'en chercher de plus sûres. Cette idée me conduisit à d'autres. Je voulais aller remercier sans retard ce bon M. Dumarsy. « Peut-
« être, me dis-je, obtiendrai-je de lui un
« nouveau service? du moins ne me refu-
« sera-t-il pas ses conseils? Que d'obligations
« n'ai-je pas à cette aventure, qui d'abord
« m'avait paru désagréable! »

CHAPITRE XXVIII.

Monsieur Dumarsy et sa famille.

La manufacture de M. Dumarsy était située à l'entrée du faubourg Saint-Antoine. Le portier, d'un ton très civil, me dit que je trouverais monsieur dans le jardin ou aux ateliers. La maison me parut simple, mais vaste ; une cour plantée d'arbres conduisait à un joli jardin, au fond duquel s'élevaient de grands bâtimens à plusieurs étages : c'étaient les ateliers. J'apercevais à travers les croisées le mouvement des bras et des machines ; j'entendais les ouvriers et les ouvrières qui égayaient leurs travaux en chantant. Tous les objets qui frappaient mes regards annonçaient l'activité, l'aisance et le bonheur.

Arrivé au jardin, je vis une jeune

personne de quinze à seize ans, d'une taille élégante, et de la figure la plus aimable : c'était mademoiselle Louise, fille unique de M. Dumarsy. Elle jouait avec deux jeunes voisines ; elle me dit que son père allait venir, et me pria de l'attendre. Cependant le jeu a cessé; on me regarde en silence : « Je vous en prie, mesdemoiselles, conti-« nuez, » leur dis-je. On hésite, on s'enhardit; on court, on s'égare, on se cherche dans les bosquets. J'admirais la grâce, la légèreté de ces jeunes filles, qui se livraient à leurs amusemens avec une ardeur si vive! Leurs éclats de rire, leurs cris enfantins, quand une d'elles était surprise, se mêlaient aux chants des ouvriers, et me faisaient éprouver un doux intérêt.

Tout à coup, le jeu est interrompu de nouveau. « Monsieur, me dit mademoiselle « Louise, voici mon père : » elle court à lui, l'embrasse, et rejoint ses compagnes.

J'exprimai ma reconnaissance à monsieur Dumarsy, pour le service qu'il m'avait rendu chez M. Dugal ; il parut me savoir gré de ma visite ; son accueil m'encouragea.

Espérant que je continuerais de l'intéresser par ma franchise, je lui donnai quelques détails sur ma situation ; je le priai de vouloir bien m'aider de ses conseils : « Et si vous « étiez assez bon, ajoutai-je, pour me « recommander à un négociant, à un de vos « confrères qui aurait besoin d'un commis... « ou... si vous-même, monsieur, vous « pouviez m'employer... Je sais compter, « je suis en état de tenir une correspon- « dance, j'ai fait mes études, je sais le latin. « — Comme l'italien, peut-être? me dit-il « en souriant. — Ah ! monsieur, voudrais- « je vous tromper ? C'est à présent surtout « que je sens l'étendue de ma faute. — Je « plaisantais ; mon intention n'était pas de « vous affliger ; j'aimerais à vous être utile. « Indépendamment de deux commis qui « demeurent chez moi, plusieurs jeunes « gens viennent y travailler. — Que je serais « heureux si je pouvais être du nombre ! « — Pardon ; je ne vous connais encore « que pour un jeune homme un peu léger. « — Dites fort étourdi. A vous parler sans « feinte, j'aimerais mieux m'amuser que de

« travailler. Par malheur, je suis sans for-
« tune ; j'ai fort mal arrangé mes affaires,
« mais je sais ne pas négliger celles qu'on
« veut bien me confier. — Auriez-vous
« quelques répondans? — Oh! oui, mon-
« sieur, et beaucoup..... » Puis, réflé-
chissant, je ne trouvai d'autre nom à prononcer que celui de M. de Naudé. Je parlai de ma parenté avec Anselme Ménars ; il fallut bien ajouter que nous avions eu quelques débats d'intérêt. M. Dumarsy trouva que mes répondans n'étaient pas nombreux. Il me parlait d'un ton poli, mais froid; la conversation était bien près de finir. « Mon-
« sieur, dis-je vivement, je peux vous offrir
« un témoignage qui vous apprendra mieux
« ce que je suis, que tous les renseignemens
« qu'on vous donnerait sur mon compte. Je
« ne suis pas brouillé avec toute ma famille.
« J'ai en Languedoc un oncle ministre de la
« religion réformée ; je lui écris, je ne
« lui cache rien de ce que je fais, de ce
« que je pense. Ses réponses renferment
« quelquefois, non des reproches, mais
« de douces remontrances, et quelque-

« fois aussi des éloges : mon oncle le pas-« teur est si bon ! Lisez la dernière lettre « que j'ai reçue ; il y dit de moi plus de « bien que de mal, et, franchement, plus de « bien que je n'en mérite. » M. Dumarsy me regarde, prend la lettre, la lit, s'interrompt dans sa lecture pour me regarder de nouveau, paraît ému, attendri. « Voilà « l'écrit d'un homme bien respectable, » me dit-il en me rendant la lettre. Puis, après quelques momens de silence : « Vous « pouvez venir dès demain matin, ajouta-t-il ; « écrivez à monsieur votre oncle que, sur « sa recommandation, je vous admets à « travailler chez moi. » A peine avais-je eu le temps de remercier M. Dumarsy, que sa femme et sa fille vinrent le joindre. Je fus un peu honteux lorsqu'en me présentant il leur dit que j'étais ce maître d'italien dont la veille il leur avait raconté l'aventure : heureusement je vis dans leurs yeux une aimable indulgence. Je sortis charmé de toute la famille.

Quelles obligations n'avais-je pas à mon oncle le pasteur, et que je me félicitai de

ne m'être jamais inquiété de mon sort! Combien je sentis augmenter mon dédain pour ces gens qui se tourmentent de l'avenir! Attendre les momens heureux, vivre avec insouciance dans les intervalles; telle est la véritable sagesse.

Depuis quelques jours, j'allais travailler chez M. Dumarsy. Un matin je crus m'apercevoir qu'il ne me parlait pas avec la même bonté. Un mot qui lui échappa m'apprit que la veille il avait vu mon cousin Anselme : cette circonstance m'expliqua sa froideur. Je fus indigné. « Quoi! non « content de m'avoir dépouillé, cet hypo- « crite Anselme cherche encore à me nuire! « son procédé est odieux! » Le jour même, je le rencontrai qui venait chez M. Dumarsy; il s'avançait vers moi d'un air caressant, et commençait à me féliciter sur mon entrée dans cette honorable maison. « Vous êtes « mon ennemi, lui dis-je; je ne hais per- « sonne, et ne cherche point à vous faire « du mal; mais n'essayez pas de m'en faire, « ou je dévoilerai votre conduite et celle de « mon tuteur; surtout je n'oublierai pas

« certaine intrigue usuraire de vous et de « l'honnête Bertrand. » Il voulut jouer la surprise : « Mon cher cousin, repris-je, « vous devez me comprendre; mettez à « profit mes paroles. » Je m'étonnais qu'un pareil homme fût accueilli par des gens estimables, qu'il eût dans le monde une certaine réputation; plus d'une fois j'avais entendu vanter son activité, son exactitude et même son intelligence. Ce sot avait l'esprit des affaires; on ne pouvait lui contester tout le mérite qu'il faut avoir pour faire fortune, et sa fortune lui valait du crédit et de la considération.

Je pensai que le meilleur moyen de dissiper les préventions de M. Dumarsy était de redoubler de zèle. Je ne me trompai pas; je vis renaître et s'accroître sa bienveillance pour moi. Je lui montrais du dévouement, et je fus assez heureux pour lui prouver que je pouvais être utile. J'étais bien récompensé par la justice qu'il rendait à mes efforts. Quel excellent homme! sa richesse ne nuisait point à sa modestie. Un jour, je venais de visiter avec lui ses ateliers : « Vous

« devez être fier d'avoir créé cet établisse-
« ment, lui dis-je. — Fier, me répondit-
« il ! Pourquoi donc ? Je ne suis point un
« homme remarquable, M. Fauvel ; j'ai eu
« du bon sens et du bonheur. Mon père
« avait une petite manufacture ; je pris son
« état ; j'épousai une femme que j'aime, et
« qui m'a donné une fille charmante ; nous
« étions déjà très contens, quoique nous
« fussions à peine dans l'aisance. Le hasard
« me fit connaître un étranger, un Genevois,
« qui s'était présenté à plusieurs de mes
« confrères sans en être accueilli ; il me
« proposa d'exécuter pour moi des machines
« de son invention : je n'aurais certes pas
« eu le talent de les imaginer, mais j'eus le
« bon esprit de les apprécier. Ma manufac-
« ture s'est agrandie ; elle prospère ; je n'ai
« plus rien à désirer. Je pourrais doubler ma
« fortune, je me garderai bien de le tenter.
« Grâce à ma prudence, et je puis dire à la
« modération de mes désirs, je n'ai pas eu
« jusqu'à présent le moindre revers ; je n'en
« aurai jamais, parce que je ne fais que des
« affaires sûres. Je passerai ainsi doucement

« mes jours jusqu'au moment où je laisserai « à ma fille et à ses enfans ma fortune à « conserver, et quelques bons exemples à « suivre. »

Peu de temps après cet entretien, un des commis de M. Dumarsy se maria, et prit à son compte une maison de commerce ; je fus choisi pour le remplacer. Quel bonheur! J'étais au comble de mon ambition ; j'avais une existence, un état que je trouvais fort beau, et je ne voyais pas pourquoi j'en chercherais jamais un autre.

Je logeai à la manufacture. Ce fut alors que je connus madame et mademoiselle Dumarsy ; jusque là je les avais à peine entrevues. La mère idolâtrait sa fille ; elle s'en occupait sans cesse, et la vivacité de son caractère la jetait dans des contradictions perpétuelles. Tantôt, s'imaginant que sa fille était souffrante, elle la surveillait avec anxiété, et la privait des plaisirs les plus raisonnables; tantôt, avide de la voir jouir des amusemens de son âge, elle la conduisait à tant de bals et de fêtes, qu'on aurait pu concevoir des inquiétudes pour la

santé de la jeune personne. Mais l'amour maternel le plus tendre était si évidemment le mobile des pensées, des actions de madame Dumarsy, qu'il fallait la chérir, tout en étant près de la blâmer.

Brillante de jeunesse, de grâces et d'attraits, mademoiselle Dumarsy souriait quelquefois de tant de soins inquiets, mais s'empressait de céder à chaque désir de sa mère. Sa physionomie toujours animée annonçait un heureux mélange d'enjouement et de sensibilité. Tous les mouvemens de son cœur étaient affectueux ; elle s'y livrait avec l'abandon de l'innocence. Presque aussi vive que sa mère, bonne comme son père, elle avait une tendresse exaltée pour ses parens, une bienveillance attentive pour les domestiques, les ouvriers, leurs familles ; elle souffrait des peines que lui confiaient ces pauvres gens : parvenait-elle à les consoler, on la voyait radieuse.

J'étais heureux de vivre près de cette jeune personne ; chaque instant la rendait à mes yeux plus digne d'affection et de respect. J'attendais avec empressement les heures où

je pourrais la voir, jamais je ne m'éloignais d'elle sans regret; un sentiment plein de charme venait m'agiter à la seule pensée de Louise... Tout à coup je descendis avec effroi dans mon âme; je tremblais en m'interrogeant. « Insensé ! vois où t'entraîne-« rait ce sentiment que tu te plais à nourrir. « Riche héritière, peut-elle jamais accueillir « tes vœux ? T'exposeras-tu au reproche « d'aspirer à sa fortune... ? » Je résolus de me vaincre, et de n'avoir pour elle que l'amitié d'un frère.

Qu'il m'était difficile de rester fidèle à ma promesse ! et combien il me fallait d'efforts sur moi-même ! Pour m'étourdir, je cherchai des amusemens; je multipliai les parties de plaisir que je faisais avec les jeunes gens employés chez M. Dumarsy. Nous n'avions pas des festins bruyans comme ceux de Thermin et de ses voluptueux élèves; nos réunions plus paisibles étaient plus agréables. M. Dumarsy, que nous nous gardions de mettre dans notre confidence, découvrit bientôt comment nous passions le temps où il ne nous voyait pas,

et il sut que c'était moi qui entraînais mes jeunes compagnons. Il me gronda ; mais avec bonté. Je ne me déconcertai point, et je lui prouvai que jamais on n'avait plus et mieux travaillé chez lui que le lendemain des jours où l'on s'était bien diverti. Il fut obligé d'en convenir, et ce fut en riant qu'il continua de nous gronder.

Son affection pour moi était bien sincère : il aimait à m'en donner des témoignages, même en présence de mon cousin Anselme, qui lui rendait des visites de plus en plus fréquentes. Je crus remarquer que ces visites avaient une intention. La manière dont un soir Anselme considérait mademoiselle Dumarsy me causa un mouvement d'impatience que je réprimai aussitôt. J'éloignai les idées qui s'offraient à mon esprit. Etait-ce à moi de porter mes regards sur l'avenir de cette jeune personne ? Toutefois je soupirai involontairement, en songeant qu'une femme ne pouvait être heureuse avec Anselme.

L'hiver commença gaîment : madame Dumarsy donna quelques bals ; elle était fière d'y voir briller sa fille. Mais bientôt le

caractère de Louise parut changer. Son enjouement n'avait plus le même abandon ; souvent on la surprenait rêveuse et pensive ; si on l'interrogeait alors, elle répondait avec un sourire qui annonçait non du contentement, mais de la reconnaissance pour l'intérêt qu'on lui témoignait. En voyant cette jeune fille perdre sa gaîté, sa vivacité, quelle était l'affliction de ses parens ! et combien je partageais leurs alarmes !

CHAPITRE XXIX.

Arrivée de deux orphelins.

Un soir, mademoiselle Dumarsy avait repris sa gaîté, et les regards de ses parens semblaient la remercier du bonheur qu'elle leur procurait. On avait prolongé cette agréable soirée, et l'on était sur le point de se séparer, lorsque nous entendîmes frapper à la porte de la maison. Très étonnés, nous nous demandons qui peut venir si tard. Le portier annonce qu'une femme voudrait parler à madame Dumarsy. Au même instant nous voyons entrer une paysanne portant dans ses bras un enfant de trois ou quatre ans, et à côté d'elle un autre enfant un peu plus âgé, qui la tenait par son tablier. Mademoiselle Dumarsy s'est écriée la première : « C'est Geneviève ! c'est « ma bonne ! — Ah ! grâce à Dieu, vous me

« reconnaissez, dit Geneviève ; les pauvres « enfans ne manqueront pas d'asile cette « nuit ! » et elle tombe, excédée de fatigue, sur un fauteuil que je me suis empressé d'approcher. L'enfant qu'elle tient dans ses bras s'est endormi, l'autre s'est assis par terre à côté d'elle et nous regarde en souriant.

Monsieur et madame Dumarsy n'avaient pas tardé à reconnaître cette femme. C'était une ancienne servante qui demeurait chez eux à l'époque de la naissance de leur fille, et qui n'avait quitté leur maison que pour aller donner des soins à sa vieille mère, au fond de la Bretagne. On lui demanda avec intérêt ce qui l'appelait à Paris. « Hélas ! » dit Geneviève, après avoir pleuré du bon accueil qu'on lui faisait, « il y a deux ans « que j'ai perdu ma mère. Je m'étais rendue « à Nantes, au commencement du mois « dernier, pour y chercher une condition. « J'avais trouvé à me placer chez une dame « anglaise, madame Rovers, la mère de « ces deux petits enfans que j'amène. Elle « était veuve, elle venait de bien loin, de je « ne sais quelle colonie. Il y a trois semaines

« environ, elle m'annonça que, pour assurer
« le sort de ses enfans, il fallait qu'elle fît
« le voyage de Paris. Nous prîmes la voi-
« ture publique ; mais voilà que dans un
« village à quelques lieues d'Angers cette
« bonne madame Rovers est saisie d'une
« grosse fièvre qui ne lui permet pas de
« continuer la route. Bientôt sa maladie
« augmente ; et le troisième jour, elle meurt
« sans m'avoir donné aucun ordre, aucune
« instruction, car elle était dans le trans-
« port. Seulement, un quart d'heure avant
« d'expirer, elle me remit ce petit porte-
« feuille, en jetant sur moi un regard où
« il y avait à la fois de l'inquiétude et de la
« confiance, un regard que je n'oublierai
« jamais, quand je vivrais cent ans. Jugez
« de ma position. Je pleurais sincèrement
« ma maîtresse : que faire de ces pauvres
« petits ? Le maître de l'auberge me con-
« seillait de les remettre au bailli du lieu,
« comme des enfans abandonnés ; je n'y
« voulus jamais consentir. Que faire du
« porte-feuille ? tout ce qui est dedans était
« du grimoire pour moi, puisque je ne sais

« pas lire. Je ne voulais le confier qu'à des « personnes dont je fusse bien sûre ; car « j'avais entendu dire plus d'une fois à la « défunte que ces enfans ont de grandes ré- « clamations à faire. Je ne connaissais per- « sonne dans l'endroit ; mon bon ange me « fit penser à vous, ma chère petite Louise, « à madame et à monsieur que je n'ai pas « quittés par de mauvais motifs. Je me dis : « puisque madame Rovers avait commencé « le voyage de Paris, il faut l'achever. « M. Dumarsy pourra nous aider, nous « donner quelques bons avis. Alors, j'ai « continué la route avec les enfans. Nous « avons eu bien de la peine, bien de la gêne ; « mais enfin nous voilà tous les trois, le « petit Edouard que vous voyez assis contre « moi, la petite Jenny que je tiens dans « mes bras : voilà l'extrait mortuaire de « leur pauvre mère ; voilà le porte-feuille « tel qu'elle me l'a remis. Je ne sais ce « qui en arrivera ; mais je ne les abandon- « nerai pas, et tant que j'aurai un morceau « de pain, je le partagerai avec eux. »

Nous fûmes tous attendris du récit de

Geneviève ; mais la personne la plus touchée était mademoiselle Dumarsy ; elle serrait les mains de son ancienne bonne, elle les quittait pour caresser les enfans. Son père s'empressa d'ouvrir le porte-feuille ; on n'y trouva que l'acte de mariage de madame Arthur Rovers, les extraits de baptême de ses enfans ; puis un papier sur lequel était écrit : *Sir James Rovers, baronnet, place Royale, à Paris.* « C'est le beau-frère de ma-« dame, nous dit Geneviève, le frère de « son mari. Je m'en souviens, j'étais pré-« sente quand on lui apporta cette adresse « à Nantes. — Alors soyez sans inquiétude, « dit M. Dumarsy ; ces chers orphelins ont « un proche parent à Paris, il faudra dès « demain vous présenter chez lui. Moi, de « mon côté, je prendrai quelques renseigne-« mens sur son état, sur sa fortune ; mais il « ne peut manquer de vous bien accueillir. « Puisqu'il est l'oncle, le tuteur naturel de « ces enfans, il leur tiendra lieu de père. « — Ah ! dis-je en moi-même, les tuteurs « ne sont pas des pères ! » et je sentais une tendre compassion pour ces enfans ; c'est à

peu près à leur âge que je m'étais trouvé orphelin.

Monsieur Dumarsy avait pris dès le lendemain des informations dans une maison de banque ; on lui avait dit que sir Rovers était un seigneur anglais fort riche, établi en France où tous ses biens étaient transportés, courtisan très en crédit à Versailles, homme à bonnes fortunes, faisant de prodigieuses dépenses ; mais sans doute près de se réformer, car on parlait pour lui d'un grand mariage.

Geneviève s'était présentée à l'hôtel de sir Rovers avec les enfans, et n'avait point été reçue. M. Dumarsy pensa qu'elle s'était mal expliquée, et que d'ailleurs il eût été convenable de demander un rendez-vous. Sur-le-champ il écrivit. Deux jours après, ne recevant pas de réponse, il écrivit de nouveau, et ne fut pas plus heureux. On commençait à s'inquiéter dans la famille, et à trouver le silence du baronnet fort singulier. « Singulier ! dis-je avec chaleur ; vous « êtes trop indulgens. C'est sir Rovers que « la mère de ces orphelins venait chercher

« à Paris; ils ont, disait-elle, de grandes « réclamations à faire; et sir Rovers ne ré- « pond point! il refuse de les recevoir! C'est « un homme dur, injuste, qui ne veut point « reconnaître ces enfans. — Ah! M. Fauvel, « s'écria Louise, il faut les protéger, les se- « courir; soyez leur défenseur, leur appui..! » Mes regards s'enflammèrent; elle s'arrêta, baissa les yeux, et reprit d'une voix émue : « N'est-ce pas, mon père, que vous ne les « abandonnerez point? — Non, non, ma « fille, dit le bon monsieur Dumarsy. » Pour moi, mille sensations m'agitaient; l'espèce de mission que Louise venait de me donner exaltait mon âme, et sans communiquer mon projet à personne, je sortis pour me rendre à l'hôtel de sir Rovers.

Je ne parvins jusqu'à lui qu'avec beaucoup de peine; mais enfin je le vis. Il avait toute l'élégance de nos jeunes seigneurs, et parlait français avec facilité. Je me nommai, et, lui exposant très poliment l'objet de ma visite, je lui rappelai les deux lettres de monsieur Dumarsy. Il me répondit d'un ton léger qu'il n'avait pas reçu de lettre, qu'il

n'avait jamais entendu parler du mariage de son frère, et qu'il ne savait ce que je voulais dire. J'insistai. « Je suis fort reconnaissant, « dit-il avec ironie, de ce que M. Fauvel, « commis d'un honnête fabricant, veut « bien se mêler des affaires de ma famille ; « mais je le prie de croire que je les connais « un peu mieux que lui. » Je repris vivement que, s'il ignorait que son frère eût été marié, j'en avais vu la preuve, et qu'elle serait bientôt mise sous ses yeux. Il m'interrompit pour appeler ses gens, demanda si sa voiture était prête, descendit; je le suivais en lui parlant; il monta en voiture sans me regarder, partit; et j'admirai avec quelle aisance un grand seigneur se débarrasse d'un homme qui l'importune.

Je ne me rebutai point. Je me présentai de nouveau chez sir Rovers; sa porte m'était fermée. J'attendis avec persévérance : il sortit; ma vue lui causa une vive impatience. Je lui dis, en élevant la voix, que je dévoilerais sa conduite. Il jeta sur moi un regard dédaigneux, et ses chevaux l'emportèrent rapidement. Mon parti était pris :

j'étais résolu de m'attacher à lui jusqu'à ce qu'il eût cessé de repousser les enfans de son frère. Je ne m'éloignai pas, et je fus la première personne qu'il vit à la porte de son hôtel en y rentrant. La fureur éclata dans ses yeux. « Eh quoi ! dit-il, encore vous ? » Il me saisit le bras, et me fit monter dans son appartement. Dès que nous fûmes seuls, « Vous avez donc juré de me faire « une scène ? s'écria-t-il. Vous me poursui- « vez, vous me harcelez : pensez-vous que « je souffrirai cet excès d'insolence ? » J'essayai de toucher son cœur ; il se livra à la plus violente colère. Je m'emportai ; il se répandit en menaces. « Il est inconcevable, « disait-il, qu'un petit bourgeois se permette « de venir insulter un homme comme moi ! « L'autorité m'en fera raison. » Je le quittai, en lui déclarant que je parviendrais à lui faire reconnaître les orphelins qu'il avait la cruauté d'abandonner.

J'avais été long-temps absent : lorsque je rentrai, on était inquiet de moi chez M. Dumarsy ; on m'interrogea avec d'autant plus d'empressement que je paraissais

un peu animé. Je dis que je sortais de l'hôtel de sir Rovers. Vainement déguisai-je une partie de qui s'était passé : Louise devint pâle et tremblante ; sa mère me gronda de mon imprudence, et son père était près de me blâmer. Le trouble de Louise me serra le cœur ; cependant j'étais fier, j'étais heureux d'exciter son intérêt, d'obtenir son estime. Je rendis grâce des bontés que me témoignait la famille. Sir Rovers et ses menaces ne me causaient point d'alarmes : je plaisantai, Louise sourit, et ses parens reprirent leur sécurité.

CHAPITRE XXX.

Changement dans l'existence de Fauvel.

Le lendemain, j'engageai monsieur Dumarsy à consulter quelques personnes éclairées, sur les moyens de contraindre sir Rovers à remplir ses devoirs envers les deux orphelins. Ce digne homme m'assura qu'il s'en occuperait, et me recommanda la modération. Il se proposait de prendre le plus grand soin de Geneviève et des enfans; il voulait pourvoir à toutes leurs dépenses, et me chargea de leur trouver dans le voisinage un logement convenable. Je m'empressai d'exécuter ses ordres; et, avant dîner, j'avais choisi deux jolies petites chambres qui devaient être vacantes sous peu de jours.

A huit heures du soir, j'étais près de

quitter mon travail, lorsqu'un de mes jeunes camarades entra brusquement, tout effrayé, en disant : « Vite, vite, Fauvel, sauvez-« vous ! » Je ne le comprenais pas, et le pressais de s'expliquer. Je vis paraître un homme suivi de plusieurs gardes ; il me demanda si j'étais le sieur Fauvel, et, sur ma réponse, me déclara qu'il m'arrêtait par ordre du roi.

M. Dumarsy arriva presque aussitôt, et me serra dans ses bras sans pouvoir parler. « Point d'inquiétude, lui dis-je ; est-ce la « première situation difficile où je me trou-« ve ? » Louise accourut tout en pleurs, précédée de sa mère qui criait : « Qu'a-t-il fait ? « pourquoi l'arrêter ? c'est une vengeance « odieuse de sir Rovers. Où le conduisez-« vous ? au nom du ciel, où le conduisez-« vous ? » L'exempt laissa répéter plusieurs fois cette question, et pour toute réponse dit froidement : « On le conduit en prison, à « Paris ou ailleurs. » L'idée que j'allais être jeté dans une prison inconnue, peut-être envoyé au-delà des mers, acheva de bouleverser madame Dumarsy ; ses douleurs dé-

chiraient sa fille et consternaient son mari. Je m'efforçais de la calmer. Sans m'écouter, « Malheureux jeune homme, continuait-« elle! Pourquoi a-t-il vu ces enfans? pour-« quoi nous a-t-il connus? Nous ne le rever-« rons jamais! il s'est perdu pour nous! » Louise jeta vers le ciel un regard dont l'expression me frappa, et d'un ton exalté: « Prenez courage, me dit-elle! » Aussitôt elle monta précipitamment à sa chambre. Sa fuite me surprit; et j'avoue qu'au fond du cœur je lui reprochais de m'enlever les derniers instans que je pouvais passer près d'elle.

Nous entendîmes du bruit dans la cour. Les ouvriers sortaient des ateliers; ces braves gens, qui avaient beaucoup d'amitié pour moi, se formaient en groupes, parlaient de révolte, et menaçaient de faire un mauvais parti au petit nombre de gardes qui m'arrêtaient. Je sentis combien ce mouvement pouvait être fâcheux pour M. Dumarsy. Ce ne fut pas sans peine que j'apaisai l'effervescence de mes défenseurs. L'exempt était encore tout pâle après leur départ. Je sup-

pliai monsieur et madame Dumarsy d'aller retrouver leur fille, promettant de les revoir avant de quitter la maison. « Suivez-moi, « dis-je au courageux exempt, j'ai quel- « ques effets à prendre, et nous irons ensuite « où vous voudrez. »

J'eus bientôt fait mes préparatifs. En descendant, je rencontrai Geneviève éplorée, qui m'amenait les deux enfans ; je pris la petite Jenny dans mes bras, je donnai la main au petit Edouard, j'entrai avec eux dans l'appartement de M. Dumarsy, et je les confiai à la famille. « Monsieur, » dis-je rapidement, car je voulais abréger les adieux, « je vous prie d'écrire à mon oncle « le pasteur que cet événement n'offre rien « dont je puisse rougir. » Il me le promet, m'embrasse ; sa femme et sa fille suivent son exemple : quel est mon saisissement ! Louise met avec mystère un billet dans ma main. Un tremblement universel s'empare de moi ; je reçois d'un air presqu'insensible les embrassemens de Geneviève et des deux enfans ; on attribue mon trouble au malheur qui me frappe, et je me laisse conduire

par les gardes à la voiture qu'ils avaient fait avancer.

Je tenais le billet fortement serré dans ma main ; en présence de l'exempt, je n'osais essayer de le lire : jamais on ne fut si pressé d'arriver en prison. Je n'étais pas assez grand seigneur pour avoir les honneurs de la Bastille ; on me mena au For-l'Évêque. Que les formalités qu'on fait subir à un prisonnier me parurent longues ! Enfin me voilà seul, j'ouvre le billet et je lis : « Votre générosité vous a perdu ! et c'est « moi qui vous ai pressé de défendre ces « orphelins ! Puisse mon aveu adoucir vos « malheurs ! Louise vous aime. »

Dans quel délire me plongèrent ces mots ! j'étais aimé, aimé de Louise ! Je relus vingt fois son billet ; je le pressais sur mes lèvres, contre mon cœur : avec quelle violence je sentais se développer l'amour que j'avais cru vaincre ! « O Louise ! tous mes jours te « seront consacrés. Je n'existe plus que pour « toi. » Mais, au milieu de mon ravissement, que d'idées vinrent m'assaillir !

Ma situation était inconcevable. Je n'avais

jamais été si heureux, et j'étais en prison! Un espoir enchanteur m'apparaissait, et je commençais à m'inquiéter de l'avenir. « Parviendrai-je à me rendre digne d'elle? « Puis-je espérer qu'un jour ses parens me « nommeront leur fils? » Je sentis que mon insouciance m'abandonnait; et, pour la première fois de ma vie, je tombai dans des réflexions profondes.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE Ier.

Fauvel prisonnier d'Etat.

Sans doute un homme privé de sa liberté depuis quelques heures ressent une impression pénible quand, après un court sommeil, il regarde autour de lui, et ne voit que les murs de son étroite prison : pour moi, la surprise que j'éprouvai fit place en un instant aux transports les plus doux. J'étais aimé de Louise ! Je n'avais pas cessé de tenir son billet ; je le relus, je le couvris de

nouveaux baisers ; je voulus le relire encore ; des larmes délicieuses obscurcirent mes yeux. Cependant je repris bientôt le cours des réflexions qui m'avaient occupé la veille ; une force nouvelle pénétrait mon âme. « Oui, « me dis-je, il avait raison, mon bon oncle « le pasteur, dans cet entretien dont j'ai si « bien gardé le souvenir ; c'est de courage « qu'il faut être armé dans les situations « importantes de la vie. Je saurai mériter « l'amour de Louise, et vaincre les obsta- « cles qui s'opposent à notre bonheur. »

J'étais encore au lit lorsqu'un guichetier entra et posa dans un coin un panier auquel je ne fis pas alors attention. Je demandai à cet homme s'il pourrait me procurer tout ce qui m'était nécessaire pour écrire. « Concierge et guichetiers, me dit-il en sortant brusquement, nous serions tous « chassés si nous donnions une plume à un « prisonnier d'Etat. » J'avoue qu'à ce mot je ne pus m'empêcher de rire : qu'y avait-il de commun entre l'État et moi ? « Ainsi, « pour avoir essayé d'être utile à deux pau- « vres enfans, je suis prisonnier d'Etat, sé-

« questré de la société, privé de toutes « ressources. » J'eus un mouvement d'impatience et d'indignation.

Peu de momens après, le guichetier revint, mit sur ma table un cahier de papier, une écritoire, des plumes, et s'en alla. Je fus saisi d'étonnement. Comment osait-on enfreindre pour moi des ordres qu'un instant auparavant on m'avait dit être si sévères? comment mon désir se trouvait-il rempli avec tant de célérité? Il était évident que quelqu'un s'intéressait à moi. Ma pensée se porta sur M. Dumarsy; mais aussitôt je me souvins que l'exempt avait refusé la veille de dire où il me conduisait. M. Dumarsy n'avait pu, dans la nuit qui venait de s'écouler, découvrir ma prison, séduire mes gardiens. Je me levai : je vis le panier que le guichetier avait apporté ; il renfermait du vin, du pain très blanc, des viandes froides et des fruits. A qui devais-je ces dons? j'essayais en vain de former une conjecture qui ne fût pas dénuée de vraisemblance; ce mystère était impénétrable pour moi.

« N'importe, me dis-je, profitons des se-

« cours qui m'arrivent. » Je m'empressai d'écrire ; on juge bien que j'écrivais à Louise. Comment lui faire parvenir ma lettre ? je l'ignorais ; mais quel charme pour moi de m'entretenir avec elle ! Les expressions brûlantes qui se pressaient sous ma plume me semblaient encore trop faibles pour exprimer mon amour. Je voulais parler des projets que je commençais à former, je ne sus que peindre mon délire.

Vers six heures du soir, le guichetier reparut. Je me hâtai de le questionner sur le mystère qui m'étonnait ; au lieu de me répondre, il me dit qu'il m'était permis de prendre l'air. Je me flattais de faire quelque découverte pendant ma promenade. Je montai un escalier étroit, obscur, qui me conduisit à une petite terrasse : je ne vis rien, je n'entendis rien qui pût me donner des éclaircissemens. En considérant la hauteur des murailles, l'isolement où on me laissait, « Vraiment ; me dis-je, il est plus difficile « de m'échapper d'ici que de la chambre « d'un vieux brigadier. » Cependant je ne désespérai point de parvenir à trouver quel-

que moyen d'évasion; une heure s'écoula, on me fit rentrer.

La nuit arriva; je relisais le billet de Louise à la lueur d'une petite lampe. J'entends un bruit léger... Je ne me trompe pas; on tire doucement les verrous qui ferment ma porte en dehors; la clef tourne avec précaution dans la serrure; on ouvre : un jeune homme paraît, vient à moi, s'arrête comme n'osant m'embrasser. « M. Fauvel ! « mon cher M. Fauvel, » me dit-il en me serrant les mains avec tendresse... Je le regarde, ses traits ne me rappellent aucun souvenir; il se nomme, je crois entendre son nom pour la première fois; enfin, les détails qu'il me donne viennent au secours de ma mémoire. C'était Divane, ce jeune homme qui, pendant que j'étais soldat, fut amené au régiment par le vieux recruteur, ce jeune homme qui regrettait si vivement sa mère et dont j'avais acheté le congé. Peu après son retour, son père était mort; sa mère avait épousé en secondes noces le concierge du For-l'Evêque. La veille, au moment où j'entrais en prison, il m'avait re-

connu, et s'était empressé de confier à sa mère que j'étais ce bon et généreux soldat auquel il avait dû de revenir près d'elle. « Sur-« le-champ, me dit-il, nous nous sommes « promis de vous servir, à l'insu de mon « beau-père qui est un assez mauvais mari, « mais un excellent geôlier. Ma mère a ga-« gné le guichetier chargé de vous surveil-« ler; et moi, j'y suis décidé, je ferai tout « pour mon bienfaiteur, tout, jusqu'à vous « procurer les moyens de fuir; et, s'il le « faut, je m'enfuirai avec vous. »

Que je fus ému des sentimens de Divane! mon premier mouvement fut d'accepter ses offres; je sentis presque aussitôt combien je l'exposerais. « Qu'importe, répondait-il? Je « donnerais ma vie pour vous. — Le seul « service que je vous demande, lui dis-je, « c'est de voir M. Dumarsy, fabricant au « faubourg Saint-Antoine. — Je le ver-« rai, et demain vous aurez de ses nou-« velles. » J'allais le prier de remettre en secret à Louise la lettre que j'avais écrite...; je m'arrêtai: pouvais-je, sans me rendre coupable, laisser échapper la moindre in-

discrétion ? « Mon cher Divane, repris-je, « exprimez à M. Dumarsy, à sa femme, à « toute sa famille... » (je n'osais prononcer le nom de Louise); « exprimez-leur mon « affection, mon respect; ajoutez et répé- « tez exactement mes paroles : *Ne plaignez « point Fauvel; un ange a choisi l'in- « stant de son malheur pour lui donner « une nouvelle existence.* Vous en sou- « viendrez-vous ? — Oui, oui. » Il répéta mes paroles, et je vis que le bon jeune homme s'en faisait l'application à lui-même. Ne pouvait-il pas en effet s'y méprendre ?

Au moment de sortir, il revint : « Je suis « si troublé, me dit-il, que j'oubliais..... « Voilà l'argent que vous donnâtes pour ra- « cheter mon congé; je vous le dois depuis « long-temps. Ah ! M. Fauvel, qui m'eût « dit que je vous le rendrais en prison ? » Je l'obligeai, non sans peine, à garder cet argent qui lui était nécessaire pour subvenir à mes dépenses; et je lui promis que nous compterions ensemble dès que j'aurais vu cesser mon infortune.

« Mon infortune, me disais-je! Eh! ne « dois-je pas plutôt me féliciter que me « plaindre? Si l'on n'eût pas exercé envers « moi un acte odieux, Louise m'aurait- « elle avoué son amour? aurait-elle osé se « l'avouer à elle-même? aurait-elle eu de l'a- « mour? Mais que de singularités dans les « événemens de la vie! Sir Rovers veut me « nuire, et me rend un immense service; « Divane vient à mon secours, et c'est lui « qui m'enchaîne dans cette prison. S'il ne « fût pas venu, peut-être aurais-je fini par « trouver les moyens de m'évader; je ne « puis plus les chercher; je ne puis com- « promettre Divane, ni sa mère, ni même « son beau-père; l'honneur me retient: « attendons qu'il plaise au ciel de changer « ma destinée. »

Je revis Divane la nuit suivante; il était triste, consterné. « O ciel! m'écriai-je, « quelque malheur serait-il arrivé à M. Du- « marsy, à sa famille...? » et je n'osai encore prononcer le nom de Louise. « Non, « non, me dit-il; il n'y a rien de fâcheux « pour eux; ils se portent à merveille: eh!

« quels braves gens ; comme ils vous aiment !
« C'est pour vous que les nouvelles sont
« mauvaises. » En même temps il me remit une lettre de M. Dumarsy. Cet excellent homme avait fait vingt courses inutiles chez les ministres, chez leurs secrétaires, chez leurs commis ; il s'était présenté chez sir Rovers qui n'avait pas voulu le recevoir. Il ne faut qu'un instant pour jeter un homme en prison ; et quand il y est, tout le monde se défend de l'y avoir fait entrer, personne ne veut s'employer à l'en faire sortir. Bientôt Divane reprit : « J'ai répété
« exactement vos paroles, et au moment
« où j'allais partir, la jeune demoiselle m'a
« dit : *Qu'il supporte ses peines ; nous les*
« *partageons ; mon père et ma mère ne*
« *cessent de penser à lui ;* puis elle a
« ajouté : *Répétez ces mots à M. Fauvel.* »
Ainsi Louise m'avait compris, et cette espèce de correspondance entre nous me charmait.... « Mais ce bon M. Dumarsy !
« combien il me montre de zèle ! Je suis
« plus touché de son amitié que je ne suis
« indigné des procédés de ce perfide An-

« glais. Je ne veux pas qu'il s'expose davan-
« tage à subir les refus humilians de mon
« ennemi. » Je le suppliai, je le conjurai dans ma réponse de ne pas se présenter de nouveau chez sir Rovers.

Deux jours après, j'eus d'agréables nouvelles. Le père de Louise m'écrivait que le hasard l'avait mieux servi que ses démarches. La duchesse d'Aurêne était venue chez lui voir des étoffes pour un ameublement : elle avait remarqué l'affliction de madame Dumarsy, l'air de tristesse répandu dans toute la maison; et avec beaucoup de bonté, elle en avait demandé la cause. A peine instruite de mon malheur, elle s'était écriée qu'elle voulait le faire cesser; que le soir même elle parlerait à son mari, dont le haut rang nous assurait un prompt succès. En montant en voiture, elle avait bien recommandé à M. Dumarsy de ne pas manquer d'aller chez elle le lendemain dans la matinée : « Comp-
« tez sur moi, disait-elle, sur monsieur le
« duc; je me charge de tout, je réponds de
« tout; vous ne tarderez pas à revoir votre
« jeune commis. » Toute la famille se li-

vrait à l'espérance ; Divane était plein de joie, et je fus enchanté.

Le lendemain, quel changement ! M. Dumarsy, exact au rendez-vous, fut reçu par madame la duchesse avec une extrême froideur : « La bonté de mon cœur, lui dit-elle, « me fait toujours promettre étourdiment. « J'ai parlé à monsieur le duc ; il ne veut « point se mêler de votre affaire, et je sens « toute la force de son motif. Il y a un ordre « du roi : monsieur le duc ne peut faire une « démarche contre les ordres du roi. » Sur quelques observations qui lui furent soumises : « Mon cher monsieur, reprit-elle, vous « ne vous rendez pas compte de la position « de monsieur le duc. Si ce petit commis « avait eu quelque démêlé avec la justice, si « un jugement le retenait en prison, mon- « sieur le duc emploîrait volontiers son cré- « dit ; mais il y a un ordre du roi : il faut « du respect pour les ordres du roi. »

C'était porter un peu loin ce respect que de l'étendre à des ordres dont le roi n'avait pas la moindre connaissance, bien que des agens obscurs les eussent donnés sous son

nom. Loin de m'abattre, cette déconvenue m'avisa de chercher si je ne pourrais trouver un protecteur plus courageux que monsieur le duc; et je pensai à M. de Naudé, ce conseiller au parlement dont j'avais été le secrétaire, et qui m'avait permis d'invoquer son témoignage. « Ancien frondeur, jan-« séniste, et zélé parlementaire, peut-être « se fera-t-il un point d'honneur d'obtenir « la révocation d'une lettre de cachet. » Je lui écrivis, j'envoyai ma lettre à M. Dumarsy qui n'eut pas de peine à obtenir une audience de M. de Naudé; mais l'audience fut courte. Le conseiller de grand'chambre lut mon épître sans laisser paraître aucune émotion; il entendit avec la même imperturbabilité tout ce que M. Dumarsy ajouta pour l'intéresser à mon sort; et, sans parler de moi ni en bien ni en mal, il dit qu'il examinerait l'affaire, et réfléchirait au parti qu'il devait prendre.

Cette réponse n'était pas encourageante; heureusement j'avais des ressources pour tromper mes ennuis. Je m'enivrais de mon amour; je formais mille projets pour me

rendre digne de Louise ; je songeais aux diverses situations où je m'étais trouvé. Ce fut alors que je commençai à écrire la première partie de ces mémoires. Je souriais de mes fautes plus que je ne m'en affligeais ; je me promettais d'avoir, pour défendre Louise contre les coups du sort, autant d'activité, autant de force d'âme que j'avais eu dans mes dangers personnels d'insouciance et de légèreté. Puis, me berçant d'idées riantes, je finissais par m'endormir sur mon méchant grabat ; et dans mes songes, j'étais libre, je voyageais, je faisais fortune, mes pauvres orphelins sortaient de peine, et j'étais l'heureux époux de Louise.

Cependant, les journées s'écoulaient sans apporter de changement à ma situation. Je trouvais que monsieur de Naudé prenait bien du temps pour réfléchir, et je commençais à perdre l'espérance que j'avais mise en lui. Un soir, Divane arrive, et d'un air empressé, me dit : « J'ai pour vous faire « sortir de prison un moyen sûr ; et vous « ne pouvez le refuser, car il ne me com« promet pas.—Un moyen sûr ?—Infaillible !

« — Vite, expliquez-vous. — Je suis allé « causer avec les gens de sir Rovers pour « découvrir quelles sont les personnes qui « pourraient avoir sur lui de l'influence. Ce « mylord a une maîtresse qu'il ne songe pas « à quitter, malgré son prochain mariage; « il en est fou; il a pour elle plus de com- « plaisance que jamais. Je n'ai pas perdu de « temps; j'ai vu la femme de chambre de « la demoiselle; c'est vraiment une bonne « personne. Si vous pouvez lui donner cinq « ou six cents livres, et trois mille ou seu- « lement deux mille à mademoiselle Rosalie, « c'est le nom de la maîtresse, je vous ré- « ponds que vous êtes hors de prison dans « vingt-quatre heures. — Eh! mon cher « Divane, s'il faut que je paye une rançon « pour sortir d'ici, je crains d'y rester « long-temps. — Vous n'avez point d'argent? « Eh bien! j'irai chez l'honnête fabricant « qui a tant d'amitié pour vous; je lui con- « terai mes démarches, et j'espère que ce « digne homme vous tirera d'affaire. — Ah! « je n'en doute pas... » Puis, après quelques momens de réflexion : « Non, je ne peux

« accepter. » Déjà comblé des bontés de monsieur Dumarsy, il m'eût répugné de lui devoir le nouveau service, le service pécuniaire qu'il s'agissait de lui demander. D'ailleurs, s'il m'eût fait obtenir ma liberté par sir Rovers, il se fût regardé comme obligé à des ménagemens envers cet Anglais que je voulais, tôt ou tard, contraindre à reconnaître les enfans de son frère. Divane insista vainement; je fus inébranlable dans mon refus.

Dès le lendemain, j'eus à me féliciter de ma conduite. A huit heures du matin, ma porte s'ouvre, Divane s'élance rayonnant de joie : « Monsieur Fauvel, monsieur Fau-« vel, s'écrie-t-il, vous êtes libre! » et il rassemble à la hâte mes effets. — « Libre! « comment? par quel moyen? — Je n'en « sais rien : ce n'est point par mademoiselle « Rosalie, puisque vous avez refusé son « secours; mais vous êtes libre. » Je l'embrasse, et nous descendons.

Tandis que le concierge écrit sur son registre, j'aperçois une femme un peu âgée. Je reconnais à son attendrissement la mère

de Divane. Gêné par le lieu où nous nous trouvons, je ne puis moi-même m'exprimer que par mes regards. Le concierge me fait sortir, et je cours chez monsieur Dumarsy.

CHAPITRE II.

Premier jour de liberté.

J'ARRIVE, je monte précipitamment au salon; Louise était seule et travaillait; elle lève la tête, m'aperçoit, pousse un cri. Son père et sa mère accourent d'une pièce voisine : ma vue dissipe leur effroi; ils étaient saisis, enchantés de mon retour; ils me comblaient d'amitiés. Louise était à la fois radieuse et troublée; mes yeux ne la quittaient pas; elle pâlit un instant, mais presque aussitôt le sourire reparut sur ses lèvres, et son teint brilla des plus vives couleurs.

Mes regards se portèrent alors sur un personnage qui était entré à la suite de M. et de madame Dumarsy. Quelle fut ma surprise en reconnaissant mon oncle Christophe! Il s'avança vers moi sans trop d'embarras.

« Eh! c'est mon cher neveu, dit-il. Mau-
« vais sujet, tu feras donc toujours des
« tiennes. Ton bon ami, mon pauvre petit
« Anselme, m'avait prévenu de ta mésaven-
« ture. Nous devions aujourd'hui même
« nous concerter pour aviser aux moyens
« de te faire sortir de prison; je suis fâché
« que d'autres en aient eu l'honneur. » Il continua de parler; je n'écoutais plus. Je pressais les mains de M. Dumarsy, celles de sa femme; et, regardant Louise, je cherchais à lui exprimer mes sentimens par les témoignages de tendresse que je prodiguais à ses parens. « Ce soir, lui
« dit sa mère, nous te souhaiterons ta
« fête plus gaîment que nous ne l'espé-
« rions. » En effet, c'était le lendemain la Saint-Louis. A ce mot de fête, M. Christophe Menars, tout joyeux, dit quelques mots à l'oreille de M. Dumarsy, qui l'approuva par un signe de tête. Mon oncle essaya de tourner un compliment délicat à Louise, s'embrouilla, et ne sortit pas moins fort content de lui-même. C'était la première fois que je le voyais sans qu'il se mît

en colère, soit au commencement, soit à la fin de la conversation.

Son départ fut comme le signal de nouvelles félicitations que m'adressa l'excellente famille à laquelle j'étais rendu. Je fus tout stupéfait quand M. Dumarsy me demanda comment j'avais recouvré ma liberté. J'allais lui faire la même question. Nous jugeâmes l'un et l'autre que je devais ma sortie à M. de Naudé, et nous résolûmes d'aller le remercier sur-le-champ. Je demandai des nouvelles de Geneviève et des deux orphelins; ils étaient établis dans le petit logement que j'avais choisi pour eux. L'avant-veille, ils avaient passé la journée chez M. Dumarsy, et se portaient fort bien.

Au moment où nous arrivâmes chez M. de Naudé, ce magistrat dictait un rapport au secrétaire qui m'avait remplacé. Nous étions pleins d'allégresse; il nous reçut avec sa froideur accoutumée. Nous nous empressions de lui témoigner notre reconnaissance; il nous interrompit: « Les jeunes gens, dit-« il, sont impétueux, légers, inconséquens. « Vous avez été puni trop rigoureusement

« par un de ces abus de pouvoir contre lesquels « j'ai plus d'une fois excité ma compagnie « à présenter des remontrances. J'ai parlé « de votre affaire à M. le premier président ; « il l'a soumise à M. le chancelier, qui vous « a fait mettre en liberté. Mais vous vous « êtes mépris sur sir Rovers ; il se plaint « de vos emportemens, il se plaint d'avoir « ignoré l'adresse de ces enfans dont il « veut prendre soin. — Eh ! monsieur, « répondis-je avec chaleur, c'est un sub- « terfuge.... — Il suffit, messieurs, dit « gravement M. de Naudé, l'affaire est ter- « minée ; je reçois vos remercîmens et je « vous salue. » Il fit deux pas pour nous reconduire, et reprit son travail avec son secrétaire.

« En vérité, » me dit M. Dumarsy dès que nous fûmes dans la rue, « vous êtes « trop vif, mon cher Fauvel. Cet Anglais « consent à prendre soin des enfans ; vous « devez être satisfait. — Non, non, répon- « dis-je ; il y a dans le sort de ces orphelins, « et dans la conduite de leur oncle, un mys- « tère qui n'est point éclairci. Permettez

« que je vous quitte pour voir Geneviève. »
M. Dumarsy voulut m'accompagner.

Geneviève n'était plus dans son logement. La veille, à neuf heures du matin, un carrosse aux armes et à la livrée de sir Rovers s'était arrêté à la porte de la maison. Un homme, qui paraissait être un valet de chambre, avait demandé Geneviève, s'était entretenu quelques momens avec elle, et l'avait fait monter dans la voiture, ainsi que les deux enfans. Une heure après, le même homme était revenu chercher leurs effets, en disant qu'ils allaient quitter Paris. Voilà tout ce que l'hôtesse put nous apprendre. Ce brusque départ me jeta dans de vives inquiétudes, que M. Dumarsy essaya de calmer.

Nous rentrâmes; je courus aux ateliers; tous les ouvriers se félicitaient de mon retour. Je n'avais pas oublié les preuves d'amitié que ces braves gens m'avaient données au moment où je fus arrêté : qu'il m'était doux de les revoir! Bientôt M. Dumarsy vint me retrouver, une lettre à la main : « Lisez, lisez, me dit-il, homme « prompt à vous alarmer. » C'était une lettre

de Geneviève, ou du moins écrite sous sa dictée et datée de Pontoise. Elle profitait d'un moment où la voiture s'arrêtait pour donner de ses nouvelles. Sir Rovers l'avait fort bien reçue ; il avait déclaré qu'il se chargeait des enfans, et qu'il les ferait élever dans sa terre de Loret, à quelques lieues au-delà de Rouen. Geneviève s'excusait de n'avoir pas fait ses adieux à M. Dumarsy et à sa famille ; mais sir Rovers avait exigé qu'elle partît sur-le-champ. « Eh bien ! me dit le « père de Louise, vous êtes content? — Je « ne veux pas troubler votre joie, répondis-« je ; nous verrons ce que le temps amenera. »

En quittant les ateliers, nous rencontrâmes Divane qui se jeta dans mes bras ; il m'apportait les félicitations de sa mère et les siennes : on juge combien je fus heureux de l'embrasser. M. Dumarsy mit le comble à ma satisfaction. Peu de jours auparavant, Divane lui avait confié son désir d'obtenir en province une petite place qui dépendait d'un entrepreneur des vivres militaires. Le bon M. Dumarsy n'avait pas perdu un instant, et la place était accordée. Je partageai le

ravissement de Divane, qui se félicitait de sortir d'un état de gêne, d'un état presque misérable. Je devais le retrouver un jour dans une situation bien différente.

Je ne pus revoir mademoiselle Dumarsy qu'à l'heure du dîner. Que de soins et d'efforts il me fallut pour empêcher mes paroles, le son de ma voix, mes yeux, de trahir mon amour! J'observais avec délices qu'elle n'était plus souffrante, qu'elle avait repris sa vivacité. Cependant, par intervalles, une légère inquiétude se répandait sur ses traits, et venait me troubler. Vers le soir, j'entrai, je ne sais sous quel prétexte, dans une chambre voisine du salon; et je ne sais comment il se fit que Louise y entra presque en même temps que moi. A son aspect, je fléchis le genou; je voulus parler, ma voix expira sur mes lèvres. Louise, tremblante, m'ordonna de me relever: « Ce matin, ajouta-« t-elle, votre oncle est venu demander « ma main pour son fils. » Je tressaillis; elle continua rapidement: « Ma mère, qui « m'en a instruite, voyant mon effroi, m'a « conjurée de ne pas faire un refus positif,

« et a voulu que je prisse pour répondre un « délai de six semaines. La fortune de votre « cousin l'éblouit. Je ne sais, M. Fauvel, « si vous obtiendrez jamais l'aveu de mes « parens; mais je ne serai jamais la femme « de M. Anselme Menars. » Elle s'enfuit; je n'osai la retenir. Souvent je m'étais trouvé seul dans cette même chambre avec elle; plus d'une fois sa mère était venue, sans nous causer de trouble, se mêler à nos entretiens. Étrange effet du sentiment dont nous étions agités! je partageais les craintes de Louise; je tremblais d'être surpris auprès d'elle.

Nous entrâmes presque en même temps au salon par deux portes différentes; une nombreuse société y était réunie. Les parens, les amis de monsieur Dumarsy venaient célébrer la fête de sa fille. Mon oncle Christophe et mon cousin Anselme ne se firent pas attendre. Anselme avait un air triomphant; il me salua et me félicita d'un ton presque protecteur.

On entendit de la musique sous les fenêtres; les ouvriers, selon leur usage, donnaient une sérénade à leur jeune maîtresse.

Madame Dumarsy s'approcha de sa fille, pour lui souhaiter une bonne fête, et cette excellente femme, me regardant avec bienveillance : « Après l'événement heureux d'au« jourd'hui, dit-elle, c'est aussi la fête de « M. Fauvel. » Puis, elle divisa son bouquet et m'en offrit la moitié. Chacun suivit son exemple, en sorte que le cher Anselme et mon oncle Christophe, s'avançant à leur tour, furent obligés de partager leurs hommages entre Louise et moi. Mon oncle, en me présentant ses fleurs, m'adressa un sourire qui se termina par une grimace. Anselme conserva une hilarité à la fois niaise et sournoise. Pour moi, j'étais pris à l'improviste; je n'avais pas de bouquet; je priai qu'on me permît d'offrir à mademoiselle Dumarsy tous ceux que je venais de recevoir.

On alla danser au jardin : une gaîté franche animait la fête. Je m'aperçus que M. Dumarsy causait à l'écart avec mon oncle et mon cousin. Leur pantomime me fit juger qu'il leur annonçait ce délai de six semaines, convenu entre sa femme et sa fille. Anselme, toujours satisfait de lui-

même, ne perdait point son air de triomphe. L'irritable Christophe n'osait se fâcher; mais je le voyais sourire amèrement, s'agiter, frapper de ses doigts sur sa canne; et bientôt il sortit, sans doute pour aller se mettre librement en colère.

Je ne pus me défendre d'un sentiment douloureux, en pensant aux obstacles que j'avais à surmonter. Mes regards se tournèrent vers Louise qui dansait; sa physionomie respirait l'enjouement. « Ah! me « dis-je, ne troublons pas encore mon « bonheur! Ce matin j'étais en prison, ce « soir je suis entouré d'amis; et Louise m'a « dit qu'elle ne serait jamais la femme « d'Anselme. »

CHAPITRE III.

Grand événement.

Après la fête, je ne pus me livrer au sommeil. Que de pensées m'agitaient ! Pendant mes jours d'insouciance, l'argent n'avait été pour moi qu'un moyen de plaisir : tout était changé ; il fallait songer à la fortune pour rapprocher la distance qui me séparait de Louise. La carrière du commerce était la seule convenable à mes projets ; mais comment y avancer d'un pas rapide ? Ces idées m'avaient déjà fortement préoccupé sous les verrous du For-l'Évêque ; j'avais reconnu que je ne pouvais réussir que par des voyages longs et périlleux. Mes réflexions nouvelles me confirmèrent dans cette opinion; mais quelle confidence à faire à Louise !

Le lendemain, dans la soirée, je regardais le jardin, les bosquets, où pour la première fois j'avais vu mademoiselle Dumarsy, lorsqu'à peine sortie de l'enfance elle jouait avec ses compagnes. Tout à coup je l'aperçus qui se promenait rêveuse sous ces mêmes bosquets. Mon cœur battit avec violence, et je courus vers elle. « Ah! made-
« moiselle, ah! Louise, dis-je avec trans-
« port, concevrez-vous jamais tout le bon-
« heur que je vous dois? Je vous adorais
« sans espoir; résolu de garder le silence,
« à quels efforts je m'étais condamné pour
« cacher mon amour! » Elle baissa les yeux, et me dit avec un trouble enchanteur :
« Vous ne l'aviez pas si bien caché que je
« ne l'eusse dès long-temps deviné. — O vous
« qui vous êtes donnée si généreusement
« à moi, repris-je, recevez mon serment
« de me rendre digne de votre choix!
« Louise, nous avons besoin de courage:
« vos parens n'accepteront pour gendre
« qu'un homme dont la fortune approchera
« de la vôtre; et moi, oserais-je vous faire
« partager mon sort, quand je suis encore

« sans bien, sans état, sans considération « dans le monde? Honoré de l'amour de « Louise, je veux qu'elle ait aussi à s'ho- « norer de son époux. — Votre noble carac- « tère me suffit; mais, comme vous, je vois « une foule d'obstacles.... — Je les surmon- « terai. Il faut que je sois riche, je le serai: « je partirai, j'irai dans nos colonies, je « m'attacherai à quelque intrépide armateur, « je deviendrai commerçant, je ferai des « spéculations honorables. Nous sommes « jeunes.... J'aurai de la patience, de l'opi- « niâtreté: l'espérance de vous mériter me « soutiendra dans mes travaux, et les fera « réussir. » A la seule idée d'un projet de départ, elle avait pâli d'effroi. « M. Fauvel, « quelle affreuse extrémité! — Le ciel me « protégera. Je reviendrai; vos parens m'a- « dopteront pour leur fils; tous mes instans « vous seront consacrés, je ne vivrai que « pour vous aimer, vous environner de mes « soins, et ma félicité sera d'embellir votre « existence. » Louise laissa tomber sa main dans la mienne, et me dit: « Toutes vos « actions, j'en suis bien sûre, justifieront

« l'aveu qui m'est échappé dans un jour de « terreur. Ma destinée dépend de vous.... « Je n'ose approuver ni blâmer vos pro- « jets.... Mais, au nom du ciel, réfléchissez « encore.... une crainte mortelle.... » Ses larmes l'interrompirent; je m'efforçai de la rassurer, et ses regards exprimèrent sa confiance en moi. Nous entendîmes la voix de sa mère qui la cherchait; je m'éloignai plein de bonheur, de courage et d'amour.

Parmi les nombreux négocians que leurs affaires amenaient chez M. Dumarsy, je recherchai surtout l'entretien des armateurs, des colons, des capitaines de navire. Combien je regrettai que mon ami Félix Duclos fût absent! son affection et ses conseils m'auraient été si utiles! Je remarquai particulièrement un armateur de Lorient, M. Resnel, homme plein de loyauté, à la fois hardi et prudent; ce fut à lui que je confiai mon désir de m'embarquer. Il m'approuva de vouloir tenter la fortune. « Je chercherai à « vous placer sur quelque bâtiment, dit-il. « Avisez à vous faire une bonne pacotille; « et, sauf le cas de naufrage, je vous réponds

« que vous aurez à vous féliciter du parti « que vous prenez. »

Je ne voulais parler de mon projet à M. Dumarsy que peu de jours avant de l'exécuter ; je craignais que ce digne homme n'essayât de me retenir, ou ne m'offrît des bienfaits qu'il m'eût été pénible d'accepter. En attendant, je cherchais à lui donner des preuves de dévouement ; je mettais plus d'activité que jamais dans mon travail. Un jour il se plut à louer mon zèle et mon intelligence. « Continuez, mon cher Fauvel, me « dit-il avec amitié, il y a en vous tout ce qu'il « faut pour devenir un grand négociant. » C'était devant sa femme, c'était devant sa fille qu'il me tenait un si doux langage. Je recevais avec satisfaction ses éloges ; mais j'étais bien plus sensible encore au plaisir qu'ils faisaient éprouver à Louise.

Malheureusement je n'étais pas le seul à qui M. Dumarsy témoignât de l'amitié. Anselme ne nous faisait pas grâce un seul jour de ses visites, et mon oncle Christophe s'était mis sur le pied de venir tous les dimanches dîner avec la famille. Je souffrais

des prévenances que leur prodiguaient monsieur et madame Dumarsy; mais j'étais dédommagé par le froid accueil qu'ils recevaient de Louise ; et, faut-il l'avouer, je jouissais parfois du dépit que leur présence lui causait.

Monsieur Resnel n'oubliait pas ses promesses; un matin il me fit appeler, et m'annonça un sort brillant. Son frère, jeune négociant, avait dû partir pour la Guadeloupe avec deux vaisseaux richement chargés. D'autres affaires le retenant en France, M. Resnel m'avait désigné pour le remplacer. L'intérêt qu'on m'assurait dans les bénéfices était tel qu'après ce voyage je pourrais entreprendre pour mon compte quelque spéculation importante. Ainsi mon avenir s'éclaircissait; j'oubliai les chagrins du départ pour ne songer qu'au bonheur du retour. Deux mois devaient s'écouler avant mon embarquement; j'avais le temps de prévenir monsieur Dumarsy, et de préparer Louise à notre séparation.

Le vingt-six septembre 1667, à une heure du matin, je suis réveillé en sursaut par des

cris. Une vive lumière éclairait ma chambre ; je m'élance à ma fenêtre : le feu était aux ateliers ! Je descends précipitamment ; je rencontre dans l'escalier M. Dumarsy, pâle et défait. « Monsieur, lui dis-je, retenez « madame et mademoiselle ; grâce à Dieu, « elles sont à l'abri du danger ! » En effet, il y avait toute la longueur du jardin entre le feu et la maison. J'éveille le portier, je lui commande d'appeler tous les ouvriers qui logent dans le voisinage, et je vole à l'incendie. Les cris que j'avais entendus étaient poussés par le malheureux homme de garde, dont la négligence avait amené le désastre, et qui courait comme un insensé en s'arrachant les cheveux. Mes camarades et les domestiques arrivèrent presque aussitôt. Le toit du grand atelier était déjà entièrement embrasé ; il ne fallait plus espérer de conserver le bâtiment ; mais pourrons-nous au moins enlever les métiers, ces métiers précieux qui ont fait la prospérité de la fabrique ? Si au moins je pouvais en sauver un ! Tous les ouvriers étaient accourus. Suivi de quelques-uns des plus intrépides,

je veux pénétrer dans l'atelier ; deux fois la flamme et la fumée nous repoussent. Irrité par l'obstacle, je veux tenter un nouvel effort ; je me sens fortement retenu. « Fau-« vel, » s'écrie M. Dumarsy en me serrant dans ses bras, « voulez-vous mettre le « comble à mon malheur ? » Il me fallut abandonner un projet qu'il devenait impossible d'exécuter. J'allai me joindre aux ouvriers qui travaillaient à sauver les autres bâtimens. Tous se conduisirent en gens de cœur, en hommes dévoués ; mais les bras n'étaient pas assez nombreux ; l'eau ne pouvait nous arriver que lentement, le vent soufflait avec violence ; le toit du grand atelier s'écroula, et, dans sa chute, brisa ce que le feu avait épargné. En deux heures, les métiers, les machines, les ateliers, les magasins, tout est détruit : cette manufacture, hier encore si florissante, est anéantie ; une famille honorable, hier immensément riche, est ruinée ; cent autres familles vont manquer d'ouvrage et de pain.

CHAPITRE IV.

Suite du précédent.

Les travaux avaient cessé ; les malheureux ouvriers erraient au milieu des décombres enflammés. Il était cinq heures du matin : je cherche des yeux M. Dumarsy ; on me dit qu'on vient de le conduire dans son appartement. J'y cours ; je vois Louise en larmes prodiguer les marques d'affection à ses parens accablés de leur infortune. « Ah ! s'écrie-t-elle en m'apercevant, « sauvez mon père de son désespoir ! — Du « courage, dis-je avec véhémence ; osons « lutter contre les revers : tout peut se « réparer. — Jamais ! jamais ! répond ma-

« dame Dumarsy. » Je me sentais exalté ; j'allais parler..... « Fauvel, me dit M. Du-
« marsy, priez vos camarades et les trois
« chefs d'atelier de venir près de moi, et
« veuillez les accompagner. » J'obéis, et je revins bientôt avec les personnes qu'il avait demandées.

La chambre où nous étions réunis offrait un tableau déplorable. M. Dumarsy, pâle, abattu, était assis près d'une table, la tête appuyée sur une main ; sa femme à côté de lui, l'œil fixé à terre, semblait absorbée dans la douleur ; et Louise les regardait tour à tour avec anxiété. Les commis, les chefs d'atelier et moi, le visage noirci par la fumée, les cheveux en désordre, les vêtemens déchirés et brûlés, nous restions debout en silence devant cette famille désolée.

« Mes amis, nous dit M. Dumarsy, je
« n'ai plus rien ; je ne peux plus rien
« pour vous ; il faut nous séparer. Dites à
« mes bons ouvriers que, dans le désastre
« qui m'accable, leur situation aggrave en-
« core la mienne. Ah ! Dieu ! ajouta-t-il,

ne pouvant retenir ses pleurs, « j'étais fier, « j'étais heureux d'être utile à tant d'hon- « nêtes familles ! et vous, mes jeunes et « fidèles commis, il était si doux pour moi « de vous guider, de vous préparer à « devenir un jour des manufacturiers, des « commerçans utiles à leur pays.....! » Il garda un moment le silence ; puis il reprit avec un peu de calme : « Je ne dois plus « y penser ; il faut nous séparer. Tous « peuvent réclamer mon témoignage ; tous « se sont bien conduits aux jours de ma « prospérité, et dans ce jour de revers. Adieu, « mes bons amis ; portez mes regrets aux « braves gens que je ne peux plus employer. » Il nous ouvrit ses bras ; mes camarades et les chefs d'atelier s'y précipitèrent ; il les embrassa : ils sortirent.

J'étais resté à ma place, immobile et livré à mille réflexions. « Eh bien ! Fauvel, me « dit M. Dumarsy, vous m'avez entendu..... « — Oui, monsieur ; mais je ne puis vous « quitter, je ne vous quitterai pas. Je m'at- « tache à vous, je vous dévoue mon exi- « stence. Je le répète, tout peut se réparer ;

« votre manufacture sortira de ses ruines. »
Aux premiers mots que j'avais prononcés, la physionomie de Louise s'était ranimée.
« Cher Fauvel! dit madame Dumarsy, que « je voudrais partager votre espoir! — « Comme il s'abuse! dit le père de Louise. « — Non, monsieur, non, je ne m'abuse « pas. Croyez à mes promesses : je ne suis « plus ce jeune homme que vous avez connu « insouciant, léger, dissipant sa vie; j'aurai « toute la fermeté qu'exigent les circon- « stances où vous êtes. Mon amitié, ma « reconnaissance, le souvenir et les conseils « de mon oncle le pasteur à qui j'ai dû vos « bontés, mon ardent désir, ma volonté de « vous arracher à l'infortune, me donne- « ront la présence d'esprit qui calcule les « ressources, et l'activité qui triomphe des « obstacles.— Où sont-elles mes ressources? « elles ont disparu avec ces métiers détruits. « — Et je n'ai pu en sauver un...! Mais vous « en avez des dessins, des plans? — Ils sont « informes. — Un homme habile peut les « rectifier. Des fonds vous deviennent néces- « saires; nous en trouverons. Votre manu-

« facture est anéantie ; votre crédit vous « reste. Mon cher protecteur, acceptez mes « services, mon dévouement ; point de « repos pour moi que je n'aie vu renaître « votre prospérité ; point de bonheur pour « moi si vous n'êtes heureux ! »

Louise et sa mère reprenaient courage. « Mon cher Fauvel, dit M. Dumarsy, je « suis bien loin de repousser les soins d'une « amitié si tendre ; agissez, décidez ; je ne « puis rien, ni pour moi ni pour les autres : » et il retomba dans son accablement. Sa santé nous inspirait de vives inquiétudes. Frappé d'un coup affreux, il n'avait retrouvé de forces que pour m'empêcher de me précipiter dans les flammes.

La nouvelle de l'incendie s'était promptement répandue. Les parens, les nombreux amis de M. Dumarsy arrivaient de toutes parts. Je les laissai lui témoigner l'intérêt qu'ils prenaient à son sort, et j'allai m'occuper des moyens de le réparer.

Le réparer ! y parviendrai-je ? A peine avais-je quitté M. Dumarsy, que les doutes, les obstacles se présentèrent en foule à mon

esprit ; mais, ranimant mon courage, je courus vers les ouvriers qui étaient restés autour des ruines. « Mes amis, leur dis-je, « encore un jour à votre bon maître. » Sur-le-champ ils se remirent à l'ouvrage, et rassemblèrent les débris échappés à l'incendie. Les jeunes commis s'empressèrent de venir travailler avec moi. Grâce à l'ordre qui existait dans les registres, je connus en quelques heures les dettes et les créances de la maison de commerce. Monsieur Dumarsy pouvait remplir tous ses engagemens ; mais je vis avec effroi qu'il ne lui resterait presque rien. Un état de situation fut bientôt dressé ; on rédigea une circulaire à nos correspondans ; on écrivit à plusieurs d'entre eux des lettres particulières. Je supprime des détails qui seraient fastidieux ; mais aujourd'hui je m'étonne encore de tout ce qui fut achevé ou commencé dans cette journée.

Je jetai un coup d'œil sur les plans des métiers. Pour en tirer parti, il fallait un homme habile, discret et dévoué... Soudain, je pense à Roland, au bon et honnête Roland,

cet horloger mécanicien avec qui je demeurais à Limoges. Vit-il encore ? se souvient-il de moi ? à tout hasard, je lui écris.

Des fonds considérables étaient nécessaires pour relever la manufacture. Il paraissait impossible que sur le nom, sur le crédit de M. Dumarsy, on ne trouvât pas à faire des emprunts.... Eh ! pourquoi n'obtiendrait-on pas un secours, une avance du gouvernement ? La France possède un grand ministre. Monsieur de Colbert, à l'exemple du huguenot Sully, protége l'industrie ; il prendra sans doute intérêt à un négociant qui fut long-temps utile, et que frappe une catastrophe imprévue. Je commençai un mémoire pour M. de Colbert.

Mes jeunes compagnons venaient de se retirer. La porte de la chambre où je continuais seul de travailler était ouverte ; j'entends quelque bruit, je lève les yeux : Louise, en traversant la pièce voisine, s'était arrêtée, et m'examinait en silence. Nous restâmes quelques momens sans pouvoir nous parler. « Ah ! me dit-elle d'une voix étouffée, ne « pensons désormais qu'à mon père ! — Oui,

« repris-je, consacrons-lui tous nos instans.
« Veillez sur sa santé; rien ne me distraira
« du soin de ses intérêts. — Que Dieu, dit-
« elle, protége nos efforts ! » et, jetant sur moi un regard triste et doux, elle s'éloigna. Je surmontai la vive émotion que j'éprouvais, et je continuai mon travail.

Plusieurs fois dans la journée j'avais eu besoin de parler à M. Dumarsy; je l'avais toujours vu entouré d'un grand nombre de personnes; les visites ne discontinuaient pas; et le soir, lorsque je voulus lui communiquer notre aperçu de situation, il me fallut percer la foule qui remplissait son appartement. Pendant qu'il lisait les papiers que je venais de lui remettre, je vis, près de madame Dumarsy, Anselme, levant les yeux au ciel et joignant les mains d'un air lamentable. On entendait la voix de mon oncle Christophe qui citait avec colère tous les incendies dont il avait été témoin. Monsieur Resnel vint à moi : « Combien je
« me félicite, me dit-il à voix basse, de
« vous avoir procuré les moyens d'échapper
« à ce désastre ! — Pourriez-vous m'estimer

« encore, répondis-je, si maintenant je ne « renonçais à profiter de vos offres? — Je « vous approuve, reprit-il après un instant « de surprise. Je voudrais aider votre « patron dans son naufrage ; mais moi-« même, en cet instant, je suis obligé d'em-« prunter. »

Ce n'étaient pas seulement les amis de monsieur Dumarsy qui se pressaient autour de lui ; des hommes qu'il connaissait à peine, et même d'autres qu'il aurait pu regarder comme ses ennemis, semblaient avoir éprouvé le besoin de lui exprimer combien ils étaient touchés de son malheur. On lui prodiguait les paroles de consolation, les encouragemens et les conseils, les offres et les promesses de service. Je remarquai plusieurs négocians qui, avec chaleur, avec délicatesse, le priaient de compter sur leur fortune et leur crédit. Je me retirai plein de nouvelles espérances.

Que cet empressement universel, que ce concours généreux me paraissaient honorables pour l'humanité! qu'ils me semblaient répondre victorieusement à ces philosophes

chagrins, si prompts à contester nos vertus ! Un grand désastre était arrivé à un homme de bien, et tout Paris accourait pour lui témoigner une noble compassion.

CHAPITRE V.

Les Prêteurs et les Protecteurs.

M. Dumarsy resta long temps accablé. Toute sa vie avait été si heureuse, si calme ! jamais il n'avait prévu ni revers ni dangers : il se trouva sans force contre son premier malheur. Pendant plus de six semaines, faible et souffrant, il ne put que me donner ses conseils ou son aveu pour les démarches qu'exigeaient ses affaires.

Dès le surlendemain de l'incendie, je commençai à voir les personnes qui avaient fait avec le plus d'empressement des offres de service. Un négociant chez qui je me présentai d'abord, me dit, non sans embarras, que dans la chaleur de son amitié il s'était avancé un peu inconsidérément; et qu'à son grand regret il se voyait dans l'im-

possibilité de nous être utile. Un second était prêt à réaliser ses promesses; mais c'était le bien de sa femme et de ses enfans qu'il allait nous prêter ; et ce bon père de famille demandait des intérêts si énormes que je crus devoir le remercier. Un troisième parut tout étonné de ma demande : M. Dumarsy ne l'avait pas pris au mot; et il avait trouvé une occasion d'employer son argent. Un autre me proposa des effets qu'il eût été très difficile de faire escompter. Un autre était tout à nous, mais ne pouvait rien avant six mois.

Le père et la mère de Louise comptaient beaucoup sur Anselme et sur mon oncle Christophe. Je ne me serais point soucié de traiter d'un emprunt avec mes chers parens, M. Dumarsy s'en chargea; il eut avec ces messieurs une longue conversation : je ne me permis pas de lui en demander le résultat; mais à dater de ce jour on ne les revit plus.

Parmi les commerçans auxquels je m'étais adressé, plusieurs m'avaient dit que la situation de M. Dumarsy présentait bien peu de garantie ; que, peut-être, si le gouver-

nement lui donnait une marque de protection, lui faisait une première avance, il trouverait ensuite plus de facilités pour emprunter à des particuliers. J'avais pensé avant eux au moyen qu'ils m'indiquaient. Mon mémoire au ministre était terminé; je demandai à M. Dumarsy s'il connaissait des personnes qui pussent le servir près de M. de Colbert. Il avait quelques relations avec M. de Blaveau, dont le frère était mort premier commis au contrôle général. Ce monsieur de Blaveau, très répandu dans le monde, paraissait avoir beaucoup de crédit, et s'annonçait comme un homme fort serviable. Le soir de l'incendie, il s'était montré parmi les personnes qui s'empressaient de nous apporter des consolations.

Je me présentai chez lui; que j'en fus bien accueilli! Il est impossible de se figurer un homme plus chaud dans son amitié, plus onctueux dans ses paroles. Je remarquai qu'il prononçait rarement le nom de quelqu'un sans y joindre une épithete honorable; mais la plupart de ses épithètes étaient si justes que je n'y vis pas le moindre ridicule.

« Suis-je assez heureux, me dit-il, de
« pouvoir aider mon vertueux ami Dumarsy
« près de mon illustre ami M. de Colbert!
« Le succès est infaillible : ce bon M. Du-
« marsy a des droits si évidens, et notre
« judicieux ministre attache tant d'impor-
« tance à protéger les arts et surtout les
« manufactures! Entre nous, il n'a rien à
« me refuser. Mon estimable frère était un
« des principaux commis; c'est moi qui
« l'avais placé, c'est moi qui faisais sa
« place; vous voyez donc bien... Si vous
« m'aviez parlé hier, j'aurais déjà fait des dé-
« marches; mais enfin vous voilà, et nous
« allons agir. » Je me confondis en remer-
cîmens; je le priai de vouloir bien remettre
mon mémoire au ministre. « Donnez, » me
dit-il; et, le parcourant : « c'est très bien,
« c'est à merveille... Comment! c'est vous
« qui avez rédigé cet écrit? Continuez,
« intéressant jeune homme; nous aurons
« soin de vous. Mais vous êtes trop modeste
« de ne demander que cinquante mille
« francs; oh! j'espère bien que nous en
« aurons au moins soixante. Écoutez-moi :

« deux fois par semaine, les mercredis et « les samedis, je passe la soirée chez notre « grand ministre. C'est aujourd'hui mardi, « revenez me voir après-demain. Soyez « tranquille, ce n'est plus votre affaire, « c'est la mienne. » Je sortis, plein d'espoir dans les paroles de notre protecteur, qui, au milieu de ses complimens, m'avait souvent répété : « Je ne dis pas cela à tout le « monde. »

Le surlendemain, M. de Blaveau était désolé ; il avait été retenu chez lui par une indisposition subite : c'était le premier mercredi qu'il manquait depuis un an ; et précisément le jour où il pouvait être utile à un respectable ami ! J'étais si touché de sa douleur que j'essayai de le consoler, en lui disant qu'un si léger retard ne pouvait nullement préjudicier aux intérêts de M. Dumarsy. « Ah ! me dit-il, vous soulagez mon cœur « d'un grand poids. » Il me renouvela ses promesses, et me fit les plus belles protestations pour le samedi suivant.

Le dimanche, j'étais chez lui de bonne heure. Je commençai par lui demander des

nouvelles de sa santé ; il se portait très bien, il s'était très bien porté la veille, et il avait vu M. de Colbert. « — Ah ! je respire. « — Eh bien ! oui ; mais j'ai été cruellement « contrarié. Il y avait dans les salons de notre « cher contrôleur général, un monde..... ! « toute la cour, toute la ville ! il m'a été « impossible de l'approcher. En m'aperce- « vant, il m'a fait de la main un signe « d'amitié qui exprimait son regret de ne « pouvoir me parler : signe très flatteur ; « mais la souffrance de mon malheureux « ami n'en est pas moins prolongée... Allons, « ne nous décourageons pas, et prenons « patience jusqu'à mercredi. »

Le jeudi suivant, M. de Blaveau continuait de se bien porter ; il avait vu le ministre, il lui avait parlé ; mais il n'avait pu lui dire que quelques mots. A l'instant où il allait exposer notre demande, M. de Colbert avait été appelé près du roi. « Au « surplus, me dit-il, je ne suis pas aussi « désolé que vous pourriez le croire. J'ai « fait une réflexion, une réflexion impor- « tante : ce n'est pas au ministre qu'il faut

« s'adresser d'abord ; c'est à un premier « commis. Je connais tout le monde, sur- « tout l'excellent homme pour qui je vais « vous donner une lettre de recommanda- « tion très pressante. Vous lui remettrez « votre supplique, il la présentera au mini- « stre : alors, les voies étant bien préparées, « je me montre, et je parle avec toute la « chaleur que vous me connaissez. Voilà « la seule marche à suivre. » Sans perdre patience, je pris la lettre, je repris mon mémoire; et j'allai chercher, au contrôle général, M. de Saint-Hubert, à qui M. de Blaveau me recommandait.

Je ne parvins pas sur-le-champ jusqu'à M. de Saint-Hubert. J'attendis dans une pièce d'où je pouvais voir tout ce qui se passait dans son cabinet; les portes étaient ouvertes. Ce premier commis était avec plusieurs de ses employés auxquels il donnait des ordres et remettait des papiers. J'entendis quelques phrases du genre de celles-ci : « Enregistrez bien vite l'ordonnance pour cette « pauvre veuve, et vous l'enverrez à M. le « duc. Lisez attentivement le placet de ce

« militaire, il m'est recommandé par M. le
« prince. Écrivez à madame la marquise
« que son jeune protégé peut compter sur
« les bienfaits de M. le contrôleur général. »
Grâce au ciel, me dis-je, voilà un homme qui expédie les affaires et qui sait obliger.

Les commis se retirèrent; on m'annonça. M. de Saint-Hubert écrivait; j'attendais à quelques pas de lui qu'il voulût bien poser la plume et tourner les yeux vers moi, lorsqu'un homme entre, la tête haute et faisant un grand fracas. « Ah! monsieur le vicomte, » dit aussitôt M. de Saint-Hubert en se levant et saluant profondément. — « Par-
« bleu! mon cher, dit le vicomte, j'étais
« impatient de vous remercier. Grâce à
« vous, voilà mon vieux garde-chasse
« lancé dans les gabelles, et j'en suis délivré.
« Je me repose sur vos soins pour son
« avancement; vous êtes un homme char-
« mant; vous ne cessez de rendre des
« services; tous les gens de qualité vous
« aiment. » M. de Saint-Hubert s'inclinait, remerciait, promettait: il finit par reconduire jusque sur l'escalier M. le vicomte, avec

un air tout à la fois humble et satisfait de lui-même.

En rentrant dans son cabinet, il me regarda, prit un air d'importance, et me demanda ce que je désirais ; je lui remis la lettre de M. de Blaveau. A peine eut-il jeté les yeux sur la signature, qu'il laissa échapper un mouvement d'humeur ; il lut rapidement, et me dit : « Monsieur, l'événement qui « vient de vous atteindre est fort triste sans « doute ; la munificence de M. de Colbert « et la protection dont il honore les arts « sont connues ; mais je reçois chaque jour « une foule de demandes... » Je lui exposai que celle de M. Dumarsy pouvait mériter une considération particulière, et je lui présentai mon mémoire. Il le parcourut aussi rapidement que la lettre, réfléchit un moment : « Quelles sont les protections de « M. Dumarsy ? me dit-il. — Son malheur et « vingt-cinq ans de travaux honorables. — « Vous ne m'entendez pas : quelles sont les « personnes qui s'intéressent à lui ? — Tous les « négocians estimables. — Ce n'est pas cela : « connaît-il quelqu'un dans le ministère,

« à la cour ? en un mot, quelques personnes
« distinguées? — M. de Blaveau. — Ce
« n'est rien du tout que M. de Blaveau ;
« il ne peut rien..... Il m'accable de ses
« billets ; on le reçoit parce qu'on estimait
« son frère, et il s'est fait le plus grand
« donneur d'eau bénite de cour... ! il est
« intarissable. Je le répète, il y a beau-
« coup de demandes appuyées par des per-
« sonnages de la plus haute distinction.....
« Cependant, si je trouvais une occasion
« favorable..... » Il s'était levé et me recon-
duisait jusqu'à la porte de son cabinet.
J'osai insister encore, je le priai de vouloir
bien se rappeler mon mémoire. « Eh bien !
« oui, me dit-il, je le garde, et si je puis...
« Dans nos administrations, on est forcé par
« devoir de refuser ceux qu'on voudrait
« obliger : c'est cruel. » Il me salua et je
sortis.

Une pareille visite me donnait peu d'es-
pérance. Le lendemain, dans mon bureau,
je réfléchissais aux obstacles que je ren-
contrais. Un inconnu se présente et de-
mande à me parler en particulier. « Mon-

« sieur, me dit-il d'un ton mystérieux,
« une personne fort recommandable a
« lu hier soir un mémoire que vous aviez
« remis le matin à M. de Saint-Hubert.
« Ah ! monsieur, que vous vous êtes mal
« adressé ! Le ministre a les meilleures
« intentions ; mais peut-il empêcher l'in-
« trigue de se glisser dans ses alentours ?
« Ce M. de Saint-Hubert n'a jamais rendu
« un service sans y mettre du calcul ; il
« n'oblige que ceux dont le rang flatte sa
« vanité ; et ce grand protecteur, craignant
« d'user inutilement son crédit, n'est vrai-
« ment protecteur que de lui-même. Votre
« placet serait déjà enterré dans les cartons
« des bureaux, s'il n'eût été recueilli par
« les soins de la personne qui m'envoie.
« Cette personne..., qui est très sensible,
« a été frappée de l'exposé aussi clair que
« touchant des malheurs de votre honnête
« manufacturier. Il faut le tirer d'affaire ;
« tout le commerce y est intéressé ; et je
« viens vous proposer un moyen très simple,
« mais qui doit rester entre nous. — Mon-
« sieur, dis-je enchanté, comptez sur

« ma discrétion. M. Dumarsy mérite toute
« la bienveillance du ministre : il fallait
« seulement trouver quelqu'un qui voulût
« lire sa demande ; et je ne m'étonne pas
« que, sans le connaître, un homme de bien
« prenne vivement son parti. — Ce n'est pas
« un homme, me répondit-il ; c'est une
« dame. — Une dame ! — Qui peut tout
« sur un ami intime du ministre... Or, si
« cette dame vous faisait obtenir la somme
« que vous désirez..., vous seriez disposé
« sans doute à un léger sacrifice. — Com-
« ment ? — Vous sentez qu'il faut une
« réciprocité de services. On s'emploîra
« volontiers pour vous ; mais les circon-
« stances..., des besoins pressans..., l'u-
« sage... Nous sommes trop délicats pour
« rien exiger d'avance ; et même après le
« service rendu, on demandera peu... — Ce
« serait toujours trop, » repris-je, en sen-
tant le rouge me monter à la figure.
« Monsieur, j'ai été pendant quelques jours
« employé chez un financier ; on m'offrit
« alors de faire pour moi ce que vous me
« proposez de faire pour vous : je refusai ;

« je refuse encore. Je n'ai pas voulu me « vendre, et je ne veux acheter personne. « — Ah...! c'est différent, me dit-il fort « surpris; certes, on ne peut blâmer..... « Cependant bien des gens trouveront que « vous avez tort. » Il voulût continuer; mais, jugeant que ses discours seraient perdus, il se retira avec un embarras mêlé de courroux et de pitié.

Ainsi, en essayant d'approcher de l'autorité, j'avais rencontré le mensonge, la vanité, la corruption. Quand je voyais les négocians qui m'avaient laissé quelque espérance de prêter à M. Dumarsy, ils ne manquaient pas de me demander où j'en étais de mes démarches près de M. de Colbert : je ne pouvais leur cacher que j'avançais peu. « Cela est fâcheux, très fâcheux, répon- « daient-ils assez légèrement; comment « voulez-vous que nous hasardions nos « fonds, si le ministre ne fait rien pour « vous? »

Hélas! qu'est devenu ce mouvement général de zèle et d'affection pour un homme de bien, frappé d'un grand malheur? Où

est-elle cette noble compassion qui m'avait saisi d'enthousiasme, et que je trouvais si honorable pour l'humanité ? Les amis sont devenus froids ; les hommes qui s'étaient montrés généreux ne laissent plus voir qu'intérêt personnel, sécheresse d'âme, avidité ; les ennemis ont peut-être déjà repris leurs premiers sentimens. Toutes nos vertus sont-elles donc fugitives ?

La maison où j'avais vu une si grande affluence de consolateurs était silencieuse et déserte ; j'y restais seul avec les trois personnes qui composaient la famille, et une vieille domestique. Suivant l'usage des grandes villes, où l'événement du jour fait oublier celui de la veille, le désastre de la manufacture ne laissait plus de souvenir qu'à ceux qui en avaient été victimes.

CHAPITRE VI.

Nouveaux efforts. Premiers succès.

Je ne me décourageai point. Tous ces gens dont j'avais espéré la protection, et qui tous, de diverses manières, s'étaient si mal conduits envers moi, s'accordaient à faire l'éloge de M. de Colbert; de leur aveu, il était le plus honnête homme de son ministère. Je résolus de m'adresser à lui directement, et je me hasardai à lui écrire pour solliciter une audience.

Dix-sept jours s'étaient écoulés depuis l'incendie. Je commençais à m'inquiéter du silence de Roland à qui j'avais écrit une seconde fois. En revenant de porter moi-même ma lettre au contrôle général, j'aperçus de loin, dans la rue Saint-Antoine, un homme, les pieds poudreux, un bâton à la main,

un paquet sur le dos, examinant les maisons, entrant dans les boutiques comme un voyageur qui arrive et demande une adresse. Je crus reconnaître certains traits.... Je m'approchai avec empressement; je ne m'étais pas trompé, c'était Roland.

« Grâce au ciel, m'écriai-je en l'embras-« sant, voilà donc un premier bonheur! Je « vous revois, mon cher Roland. — Oui, « mon cher M. Fauvel, c'est moi-même, » me répondit-il avec transport et les larmes aux yeux. Nous nous examinions; ses traits avaient vieilli, mais je m'aperçus bientôt que son cœur et sa tête avaient conservé tout le feu de la jeunesse. Je le conduisais vers la maison de monsieur Dumarsy: « Ah! monsieur Fauvel, me dit-il, que je « vous ai d'obligations! — C'est moi qui « vous en ai beaucoup; je n'ai pu vous « offrir un sort assuré; vous venez aider de « vos talens un manufacturier dont la for-« tune est incertaine. A la vérité, si nous « réussissons, vous n'aurez plus à vous « inquiéter de votre avenir. — Eh! comment « pourrait-il encore m'inquiéter? ne suis-je

« pas dans cette ville que depuis si long-
« temps je brûle de visiter ? M'y voilà donc
« enfin ! Je suis au centre des arts, sur un
« théâtre digne de mon génie. Je vais con-
« fondre d'admiration les savans et les
« artistes, en achevant les grandes décou-
« vertes auxquelles je rêve depuis tant d'an-
« nées ; et soyez sûr que je saurai trouver
« quelques momens de loisir pour m'oc-
« cuper de ces métiers, de ces bagatelles
« dont vous me parlez dans vos lettres. »
Il me faisait trembler avec de pareils discours ; il était homme à les répéter devant M. Dumarsy. Je l'entraînai rapidement dans ma chambre ; et là, je lui représentai qu'il serait libre de se livrer à tous les écarts de son imagination, après avoir rempli la tâche pour laquelle je l'avais engagé à venir à Paris. Nous discutâmes pendant plus d'une heure ; désespérant de le convaincre par mes raisonnemens, je ne fis plus que le supplier au nom de notre ancienne amitié : à ce mot il s'attendrit.
« Le voilà donc, s'écria-t-il, le voilà donc
« encore cet ascendant que vous exercez

« sur moi, et qui m'arrête dans ma noble
« carrière ! Il y a douze ans que j'en fus
« déjà la victime ; il me subjugue à Paris
« comme à Limoges. Disposez de moi ; je
« suis prêt à ne m'occuper que des intérêts
« de votre fabricant. C'est une faiblesse de
« ma part, ajouta-t-il avec un soupir ; mais
« j'immole ma gloire à l'amitié. » Nous nous embrassâmes de nouveau, et nous descendîmes ensemble chez monsieur Dumarsy.

Notre habile mécanicien répondit avec cordialité au bon accueil de la famille. Que je fus ému de voir les soins, les attentions, les prévenances que Louise se plaisait à prodiguer à mon ancien ami ! L'arrivée de Roland, l'assurance qu'il nous donna bientôt de rétablir les métiers, nous causèrent une grande joie à laquelle vint encore ajouter une lettre du contrôle général. M. de Colbert m'accordait l'audience que j'avais sollicitée. On juge si je fus exact à m'y rendre.

Introduit dans le cabinet du ministre, je fus frappé de sa figure sévère : il signait des papiers que lui présentait M. de Saint-Hubert. La vue de ce commis qui m'avait si poliment

éconduit, était peu propre à me rassurer. On venait de m'annoncer; le ministre me demanda qui j'étais assez brusquement. Je lui rappelai l'objet pour lequel il voulait bien me donner une audience. Aussitôt, il me dit d'un ton plus doux : « Le nom de « M. Dumarsy ne m'est pas inconnu; j'ai « plaint son malheur. Attendez; je serai « fort aise de causer un moment avec vous. » M. de Saint-Hubert regarda le ministre, jeta les yeux sur moi, et me fit un signe de tête tout-à-fait amical.

Dès que cet employé fut sorti, M. de Colbert m'interrogea. Encouragé par son accueil, je lui expliquai la situation de M. Dumarsy et l'objet de ma demande. « Je sens, me dit-il, « l'intérêt que mérite ce fabricant, l'avantage « qu'il y aurait pour l'État à le voir reprendre « ses travaux. Malheureusement sa position « est plus fâcheuse que je ne croyais. Si « vos ateliers étaient reconstruits, s'il ne « vous fallait qu'une exemption momentanée « d'impôts, ou des facilités pour tirer des « soies de l'étranger, je vous donnerais « volontiers ces marques de protection;

« mais les caisses sont épuisées, et il m'est « impossible d'accorder une avance. » Fort déconcerté, je me permis cependant de lui adresser quelques nouvelles observations. « Je vous ai dit, reprit-il, que je ne pouvais « rien. L'État est obéré.... des guerres dis- « pendieuses.... » Il se tut un moment, et il ajouta : « C'est avec regret que je suis « forcé de refuser aux manufacturiers les « encouragemens que pendant cinq ans ils « ont trouvés dans mon ministère. » Je me retirai tristement.

Beaucoup de monde attendait dans un salon que je traversai; monsieur de Saint-Hubert causait avec plusieurs personnes; il les quitta pour venir à moi de l'air le plus aimable. « Vous voilà hors de peine, « me dit-il en me serrant la main; je suis « charmé que le ministre ait pu vous faire « une réponse plus satisfaisante que la « mienne. » Puis, s'adressant à un personnage décoré de plusieurs ordres : « Monsieur le « comte, vous qui protégez tous les arts « utiles, vous connaissez certainement de « réputation monsieur Dumarsy? — Oui,

« sans doute, beaucoup,» répondit le comte, d'un ton qui annonçait qu'il n'en avait jamais entendu parler. « Voici un jeune homme, « continua le premier commis, qui rend les « plus grands services à ce fabricant dis- « tingué. Permettez que j'aie l'honneur de le « recommander à votre protection. » En me reconduisant amicalement jusqu'à la porte du salon, il me dit : « Vous venez d'être « présenté à un très grand seigneur. Je suis « fort aise d'avoir saisi cette occasion de « vous rendre service. » Je pensai que monsieur de Saint-Hubert eût été moins empressé, moins prévenant, s'il eût entendu la fin de l'entretien dont le commencement l'avait si bien disposé pour moi.

Ce n'était plus seulement des subalternes, des hommes personnels qui repoussaient ma demande; un ministre dont les intentions nous étaient favorables, venait de m'ôter tout espoir. J'allai me promener dans une allée solitaire des Tuileries pour recueillir mes idées. « Eh bien! me dis-je, tout nous « abandonne; il faut nous suffire à nous- « mêmes. Réduits à nos propres forces,

« nous avancerons lentement ; mais nous « avancerons. J'espérais relever la manu- « facture en peu de mois, il faudra des « années ; mais je la releverai. » A peine rentré, j'encourageai M. Dumarsy et sa femme, je leur démontrai que sans appui, sans avances, sans aucun secours étranger, on pouvait commencer modestement des travaux que le temps et l'économie accroîtraient peu à peu. Le zèle que montra Roland, l'espoir qui brilla dans les yeux de Louise en voyant ma confiance, firent quelque illusion à M. et à madame Dumarsy sur la faiblesse des ressources qui leur restaient encore.

Depuis trois semaines, Roland travaillait assidument ; on préparait les soies échappées à l'incendie ; une chambre était disposée pour recevoir les premiers métiers : quel est mon étonnement ! il m'arrive un billet qui me mande au contrôle général.

Lorsque je me présentai, M. de Colbert était avec un vieillard que j'ai su depuis être le duc d'Humières, ami intime du ministre, et l'un des plus honnêtes gens de

la cour. Après m'avoir fait asseoir, monsieur le contrôleur général me demanda beaucoup de détails sur la maison de M. Dumarsy, et sur les chances probables de succès qui pouvaient lui rester. Il écouta mes réponses avec une grande attention, et même avec un intérêt que le duc semblait partager. Enfin il me dit : « J'ai fait prendre des « renseignemens sur M. Dumarsy ; j'en suis « satisfait ainsi que des détails que vous « venez de me donner. On m'a parlé de « votre intelligence et de votre activité. « Vous sollicitiez, pour relever une manu- « facture importante, une avance de cin- « quante mille francs; le roi vous l'accorde. » Je fus saisi de surprise et de joie; il y eut de l'enthousiasme dans ma reconnaissance pour le ministre; je l'assurai que des succès remarquables justifieraient ses bienfaits, que je chercherais à lui prouver mon dévouement, en consacrant ma vie aux travaux utiles qui trouvaient en lui un si généreux protecteur. Je ne sais tout ce que la circonstance m'inspira, mais je parlais avec une chaleur extrême. « Jeune homme, me dit le

« duc d'Humières, je vois que vous êtes « digne des bontés du ministre; et un « tel ministre est digne de la reconnais- « sance de tous les gens de bien. Sachez « comment vous obtenez la faveur qui vous « est accordée. » M. de Colbert voulut l'interrompre. « Non, reprit le duc, je « parlerai malgré vous. Un courtisan avait « surpris au roi la promesse d'une gratifi- « cation très-forte. Colbert a représenté au « monarque que la somme promise suffirait « pour relever ou créer plusieurs manufac- « tures; et notre grand roi a récompensé « sa franchise en lui permettant de disposer « de cette somme. » Ma première chaleur s'était calmée; je ne laissai plus parler que mon attendrissement et mon respect.

J'étais destiné à rencontrer des gens de connaissance toutes les fois que j'allais au contrôle général. Au moment où je sortais de l'hôtel, M. de Blaveau y entrait; je ne l'avais pas revu depuis la lettre qu'il m'avait donnée pour son ami Saint-Hubert. « Eh! « me dit-il d'un air triste, c'est vous, mon « pauvre Fauvel! Vos affaires vont lente-

« ment ; j'en souffre plus que vous. » Je lui annonçai mon heureux succès. « Ah ! « ah ! reprit-il en m'embrassant, je vous « avais toujours bien dit que nous obtien- « drions quelque chose pour vous. Allons, « je suis content du ministre : l'ai-je assez « sollicité ! je n'ai pensé qu'à vous. Oh ! « combien je vous estime ainsi que le ver- « tueux Dumarsy ; et vous savez que je ne « dis pas cela à tout le monde. » Je le saluai bien bas pour qu'il n'aperçût pas le sourire qui m'échappait ; et je courus répandre la joie dans la famille de Louise.

Dès le soir même, on vint offrir à M. Dumarsy de lui prêter beaucoup plus d'argent qu'il ne lui en fallait ; nous acceptâmes, à des conditions raisonnables, les fonds qui nous étaient encore nécessaires. Trois jours après on commença les constructions de la nouvelle manufacture.

CHAPITRE VII.

Espérances réalisées.

Louise avait été si désolée de la douleur de ses parens! combien elle fut heureuse de leur joie! Animée de la piété filiale la plus attentive et la plus délicate, elle n'avait pas un instant quitté son père; elle travaillait, lisait, veillait auprès de lui; elle l'aidait à se promener : d'abord elle évitait avec soin de le conduire vers les lieux où la manufacture avait existé; mais depuis que les constructions étoient commencées, c'est de ce côté que chaque jour elle se plaisait à diriger la promenade. Son père éprouvait une émotion si douce en considérant l'activité des ouvriers et le progrès des travaux! Avez-vous vu quelquefois à la campagne une fourmilière que disperse un passant? elle vous

semble anéantie ; revenez sur vos pas quelques minutes après, et déjà la peuplade industrieuse s'agite de toutes parts pour reconstruire sa demeure : telle est l'image qu'offrait notre manufacture, sortant peu à peu de ses ruines après avoir été détruite en un instant. Le printemps vint de bonne heure ; cette saison fut délicieuse pour M. Dumarsy : appuyé sur le bras de Louise, il voyait ses fleurs renaître, sa fabrique se relever, et jouissait de sa convalescence.

Toujours vive, toujours dominée par son imagination, madame Dumarsy avait des momens d'enthousiasme et de bonheur ; puis, elle était tourmentée par le regret de sa fortune passée qu'il lui tardait de recouvrer. Elle avait pris pour moi une affection bien sincère, bien tendre ; je n'en ressentais pas moins les effets de son caractère. Tantôt, craignant de voir mon zèle excéder mes forces, elle me suppliait de ménager ma santé ; tantôt elle m'engageait à presser Roland et les ouvriers, elle excitait mon activité. Sans ralentir ni hâter mon travail, je lui donnais toujours raison. Je

cherchais à la tranquilliser ; mais j'y réussissais bien moins que Louise, Louise aussi ingénieuse à calmer les impatiences de sa mère qu'à ranimer le courage de son père.

Il fallut du temps à Roland, malgré son habileté, pour trouver les moyens de rétablir les métiers : il se trompa, corrigea, recommença ; enfin un métier est terminé.

Le jour est pris pour en faire l'essai. Deux anciens chefs d'atelier ont été appelés ; toute la famille est réunie ; Roland guide et dirige les ouvriers, il répare une légère défectuosité : l'essai a réussi. Ce bon Roland sautait de joie, pleurait : « Excusez, nous disait-il, « c'est peut-être une faiblesse de ma part ; « mais quel plaisir d'être utile aux amis de « mon ami Fauvel ! » On l'entourait, on le complimentait. Tout à coup, prenant un air sérieux et fier : « Qu'est-ce que cette « bagatelle, comparée aux merveilles que je « produirai quand mon génie captif pourra « prendre l'essor ? » J'étais transporté : « Ah ! monsieur, dis-je à M. Dumarsy, « concevez, s'il est possible, mon bonheur !

« Tout est réparé; j'ai atteint mon but, je
« puis mourir maintenant; votre manufac-
« ture ne se releverait pas moins, et je suis
« certain de vous laisser dans une situation
« heureuse. »

Pour célébrer notre succès, il fut convenu que nous irions, deux jours après, dîner en famille au bois de Vincennes. Pas d'étrangers; il n'y aura que M. Dumarsy, sa femme, sa fille, moi, et le bon et habile Roland.

Le temps était magnifique. Roland et moi, nous prîmes les devans à pied; M. Dumarsy et les deux dames vinrent en voiture, et apportèrent le dîner. Notre festin était bien modeste, mais nous avions bon appétit; nous étions assis sur l'herbe, assez mal à notre aise, mais il régnait entre les convives amitié, franche gaîté. De l'endroit où nous dînions, on apercevait à l'entrée du bois la maison d'un traiteur fameux : plusieurs carrosses étaient arrêtés à sa porte; il avait ce jour-là une noce brillante; nous entendions le tumulte, les éclats de rire et les violons. « Eh bien ! » dit madame Dumarsy,

qui avait oublié toutes ses impatiences, « ils ne s'amusent pas plus que nous. — « Tant mieux pour eux, s'ils s'amusent « autant que nous, » dit en avançant son gobelet le père Roland, qui, par extraordinaire, était en légère pointe de vin : « Après tout, ils m'ont l'air de bonnes gens. « A la santé des mariés. Qui sait si nous « aussi nous n'aurons pas bientôt une noce ? » Ce mot suspendit pour un instant notre joie. Louise rougit et baissa les yeux ; sa mère la regardait avec un plaisir mêlé d'une tendre inquiétude ; M. Dumarsy se mit à murmurer une chanson entre ses dents, comme c'était sa coutume quand il réfléchissait. Je les observais tous avec un trouble qui ne pouvait leur échapper. Roland seul, sans faire attention à ce qu'il avait dit, continuait de rire et de parler. Toutefois l'entretien ne tarda pas à se ranimer, la gaîté revint circuler parmi nous ; nous rentrâmes fort tard dans Paris, bien fatigués, bien contens de notre journée.

Le lendemain, après déjeuner, M. Dumarsy me proposa de faire avec lui un tour

de jardin. Il me conduisit du côté des bâtimens en construction ; nous nons assîmes ; il porta sur les travaux un regard satisfait : « Fauvel, me dit-il, c'est ici, à la place « où nous sommes, qu'il y a six mois vous « vouliez vous précipiter dans les flammes « pour sauver un de mes métiers. Ce métier « m'est rendu ; c'est à vous que je le dois. « Vous vous êtes attaché à mon sort, et, « grâce à votre dévouement, voilà ma « fabrique qui renaît de ses cendres. Com- « ment m'acquitter... ? Il en est un moyen. « Mon ami, je sais tout. — Quoi, mon- « sieur, vous savez... ? — Croyez-vous que « ma fille, mon excellente fille ait pu garder « le silence avec sa mère, avec moi... Dans « les longues soirées de l'hiver, pendant que « vous étiez occupé de votre travail ou de « vos démarches, ma fille nous racontait « tout ce qui s'est passé entre vous ; combien « vous avez résisté à votre passion pour elle ; « comment, effrayée de ses propres senti- « mens, elle était tombée dans cet état de « langueur qui nous a tant alarmés ; comment, « hors d'elle-même, elle avait laissé échapper

« son secret, le jour où l'on vous arrêtait
« pour prix d'une action généreuse ; avec
« quelle délicatesse vous aviez résolu de ne
« demander sa main qu'après avoir acquis
« une fortune égale à la sienne ; avec quelle
« force d'âme, le jour de notre désastre,
« vous lui recommandâtes de ne songer
« qu'à ma santé, tandis que vous ne pen-
« seriez qu'à réparer mon malheur ; avec
« quelle discrétion, depuis ce moment,
« vous avez, pour ainsi dire, suspendu
« votre amour : vous voyez, je sais tout ;
« je n'ai rien oublié. Louise nous a répété
« si souvent ces douces confidences ! elles
« ont hâté ma guérison. Maintenant, mon
« ami, c'est moi qui, en reconnaissance de
« vos services et de votre affection, vous
« offre la main de ma fille. » J'étais comme suffoqué par le bonheur ; je versais des larmes sans pouvoir parler, je pressais les mains de M. Dumarsy. Que devins-je, lorsqu'en levant les yeux j'aperçus sous les bosquets, à dix pas de nous, Louise et sa mère, qui, les bras entrelacés, et vivement attendries, nous observaient en silence

Je m'écriai, je courus vers elles; et Louise et moi nous tombâmes dans les bras de ses chers parens. « Mes enfans, » répéta plusieurs fois madame Dumarsy avec un accent qui pénétrait mon cœur ! — « Oui, nos « enfans, » reprit le père de Louise. Puis, surmontant son émotion, il ajouta, d'une voix grave et touchante : « Ma fille, je te « confie le soin de m'acquitter envers notre « ami. Mon cher Fauvel, je vous confie le « bonheur de ma fille. Elle vous a choisi « quand vous étiez malheureux ; et moi, « devant les cendres de ma fabrique con- « sumée, devant les pierres de la fabrique « que je ne devrai qu'à vous, je confirme « les paroles de Louise : elle est à vous, « à vous pour la vie. » J'ignore comment j'exprimai ma reconnaissance, mon amour, mon dévouement filial. J'avais eu quelque force dans nos dangers; je n'en trouvais point pour soutenir tant de félicité.

Nous reprîmes le chemin de la maison ; madame Dumarsy s'appuyait tendrement sur mon bras, Louise aidait la marche de son père. Nous rencontrâmes le bon Roland ;

on ne lui avait rien dit, il avait tout deviné. Il fallait que notre amour ne pût se cacher malgré tous nos efforts ; car jamais je n'ai connu d'homme qui fût moins observateur de ce qui se passait autour de lui.

CHAPITRE VIII.

Mariage. Nouvelles de plusieurs personnes qu'on a perdues de vue.

De quel bonheur je m'enivrais ! Louise allait être à moi ! je n'avais plus besoin de mystère pour lui parler de mon amour ; elle y répondait avec sécurité, et ses parens souriaient à nos transports. Le contrat fut signé par M. de Colbert ; monsieur Dumarsy voulut que je devinsse son associé ; mais pouvais-je être sensible aux plaisirs de l'intérêt ou de la vanité ?

On célébra le mariage au temple de la religion réformée et à la paroisse de Louise. La noce fut très modeste, ce qui d'abord contraria un peu madame Dumarsy : elle eût désiré se montrer dans une réunion nombreuse ; elle était mère d'une si jolie

mariée ! Mais nous lui témoignâmes tant d'affection, elle nous voyait si radieux, que son petit chagrin fut bien vite dissipé, et qu'elle ne cessait de répéter que ce jour était le plus beau de sa vie.

Je m'empressai d'écrire à toutes les personnes qui m'étaient chères pour leur annoncer mon mariage. Je reçus une réponse bien tendre, bien touchante de mon oncle le pasteur. Par une attention délicate, il écrivait aussi à ma jeune femme : en ne paraissant occupé que de lui exprimer des vœux pour son bonheur, il traçait avec simplicité les devoirs d'épouse et de mère. Louise, émue, étonnée du charme de ses leçons, me fit répéter les détails que plusieurs fois je lui avais donnés sur mon séjour à Aigues-Vives, sur le caractère, sur les vertus de mon oncle; et j'aimais à la voir éprouver pour cet homme vénérable une affection presque égale à la mienne.

Une autre réponse m'attendrit profondément; elle était de ma sœur de lait. Thérèse, en me témoignant son amitié, s'efforçait de prendre part à ma joie : cependant

une vive affliction l'accablait ; elle venait de perdre son enfant, et priait le ciel que je n'eusse jamais à supporter un coup aussi cruel. Je sentis l'étendue de son malheur : au milieu de ma félicité, il me sembla que j'éprouvais un revers.

Louise, quand j'allai lui montrer cette lettre, m'en remit une qu'elle recevait de son ancienne bonne, de Geneviève, qui était toujours avec les deux orphelins dans la terre de sir Rovers. Geneviève, fort contente d'abord de la retraite qu'elle habitait, commençait à trouver qu'on négligeait l'éducation de ces chers enfans, et que les personnes qui les entouraient avaient pour eux bien peu d'égards. Pauvres enfans ! je ne les oubliais point ; mais dans les embarras de ma vie laborieuse, agitée, quel appui pouvais-je leur offrir ?

Mon frère, en me complimentant, ne me dissimulait pas que le commerce lui paraissait un état peu convenable à ma naissance ; toutefois sa réponse était très amicale. Je ne reçus de nouvelles ni de mon oncle Christophe ni de mon cousin Anselme, à

qui j'avais écrit avec politesse. Je sus qu'ils se montraient fort irrités de ce que M. Dumarsy m'avait donné la main de sa fille, et plus encore de ce que j'étais devenu son associé. Je ne m'inquiétais guère d'apprendre qu'ils débitaient contre moi beaucoup de médisances mêlées de quelques calomnies.

Heureux époux de Louise, il me semblait qu'un songe enchanteur s'était réalisé pour moi. Tout m'étonnait, me ravissait; mon bonheur présent, la certitude de mon bonheur futur. Louise partageait mon ivresse. Nous aurions voulu ne pas nous quitter un instant. Je travaillais près d'elle, elle venait travailler près de moi. Si mes affaires m'obligeaient à sortir, je hâtais mon retour; et nous goûtions à nous revoir un plaisir égal à celui que les amans éprouvent après une longue séparation.

Un matin, mon absence fut prolongée par une rencontre singulière. Je passais rapidement devant le For-l'Évêque, triste séjour qui me rappelait de doux souvenirs; je m'entends appeler; je lève les yeux sur une des tourelles qu'habitent les prisonniers

pour dettes ; j'aperçois, à travers les barreaux d'une petite fenêtre, un homme qui me fait des signes et continue de m'appeler. Je le regarde, et crois d'abord me tromper... Non, je reconnais Thermin, mon illustre agrégé en droit, mon brillant professeur de philosophie épicurienne.

J'obtins, non sans peine, et par l'intercession de la mère de Divane, en l'absence de son mari, de monter à la chambre du prisonnier. Thermin était assis sur une mauvaise chaise contre la fenêtre, une jambe étendue sur une escabelle. En me voyant, il essaya de se lever ; mais, retenu par une vive douleur de goutte, il poussa un cri et retomba. « Ah ! mon cher Fauvel, « me dit-il, auriez-vous pu vous attendre à « me retrouver dans ce pitoyable état ? » Je le regardais, frappé de sa vieillesse anticipée ; il n'avait pas plus de quarante-deux ans, et paraissait en avoir soixante. Cet homme, que j'avais connu si gai, si dissipé, la voix si bruyante, donnant le ton à une foule de jeunes et riches étourdis, je le voyais le teint hâve, le front ridé, les yeux

à demi éteints, traînant ses paroles, et regardant en dessous comme honteux de lui-même. Je surmontai l'espèce de répugnance dont je n'avais pu me défendre d'abord, et je lui témoignai un intérêt sincère.

« Il y a huit mois, me dit-il, que je suis « retenu ici pour une misérable dette de « trois cents livres. Cette goutte, cette « maudite goutte est venue me saisir l'année « dernière dans un souper, au milieu de « nos amis.... Ah! oui, nos amis! ils sont « aimables! je n'en ai pas vu un depuis ma « première attaque. Quand je pouvais « aller dans le monde, ceux que j'amusais « par mon esprit, ceux à qui je plaisais « par mes flatteries, s'empressaient de me « donner à dîner; ils me recherchaient, « me prêtaient de l'argent. Dès que j'ai été « malade, je me suis trouvé seul; personne « n'a pensé à moi, on m'a laissé gémir sur « mon grabat jusqu'au moment où les sbires « m'ont arrêté. » Il y avait sur ses lèvres un sourire amer qui cessa brusquement. « Tous les malheurs sont venus fondre sur

« moi ! s'écria-t-il avec fureur : ma femme
« est morte, on m'a enlevé ma fille. — Votre
« femme ! votre fille ! m'écriai-je à mon
« tour. Vous étiez marié ? vous êtes père ?
« je l'avais toujours ignoré. — Je ne parlais
« pas de cela. — Je suis allé plusieurs fois
« chez vous, je n'ai jamais aperçu votre
« femme. — Je le crois bien ; je ne la voyais
« guère, moi qui étais son mari. Tantôt
« nous demeurions ensemble, tantôt nous
« étions séparés. Excellente femme ! dit-il
« en s'attendrissant. Pauvre Adélaïde ! que
« de chagrins je lui ai causés ! J'étais bien
« jeune quand je l'épousai par amour : elle
« était fort jolie, très habile ouvrière,
« ouvrière en modes. Dans les commence-
« mens de notre mariage, tandis que je
« passais la matinée à la buvette ou chez
« mes amis, la soirée au jeu ou dans les
« spectacles, elle travaillait ; et j'avais
« l'injustice de lui chercher querelle, si
« elle se permettait de me représenter les
« besoins du ménage. Elle a vendu pour
« moi ses bijoux, son linge, ses effets ; elle
« est morte à la peine dans un hospice, deux

« mois avant mon entrée en prison ; et j'ai
« perdu la seule amie que j'eusse au monde.
« C'est dans le même temps qu'un comédien
« de campagne a emmené ma fille je ne
« sais où, et elle est aussi perdue pour moi. »
Il poussait des gémissemens : je regardais avec une sorte d'effroi les mouvemens de douleur et de colère qui contractaient cette figure sur laquelle je n'avais jamais vu que les signes de la gaîté et de la bouffonnerie. Je cherchais à le calmer : il s'emportait contre les hommes, contre le sort; puis il regrettait ses sociétés, ses plaisirs. « Vous
« le savez, Fauvel, dès que je paraissais,
« quelle allégresse ! ma seule vue animait
« les convives : quelle verve dans mes bons
« mots ! quel feu dans mes saillies ! que de
« tendresse et d'applaudissemens on me
« prodiguait ! » Ici, un rayon de joie brilla dans ses yeux et disparut aussitôt ; sa tête tomba sur sa poitrine. « Au lieu
« de me laisser périr dans cette prison,
« dit-il, si on me rend ma liberté, qu'en
« ferai-je ? Comment reprendre mes habi-
« tudes ? puis-je rire quand je souffre ?

« Triste rôle que celui d'un vieux bouffon!
« et je n'ai pas même cette ressource.
« Goutteux, perclus, comment me traîner
« dans Paris? J'ai une vieille tante à Cau-
« debec; si je sors d'ici, j'irai vivre ou
« plutôt végéter auprès d'elle, jusqu'à ce
« que tout finisse pour moi, et le plus tôt
« sera le mieux. Ennuis, chagrins, dou-
« leurs, voilà la vie. Vous, Fauvel, vous
« n'avez pas mes peines, mais certainement
« vous en avez d'autres. » Je ne voulus pas opposer au tableau de ses misères celui de mon bonheur; je lui promis de chercher à le tirer bientôt de prison; il me conjura de ne pas l'oublier et de revenir le voir.

En le quittant, quelles réflexions assiégeaient mon esprit! Thermin était né avec des dispositions heureuses, avec un esprit assez distingué; il aurait pu tenir dans le monde un rang estimable. Quels tristes résultats d'une vie dissipée et d'un excès d'insouciance!

Louise, qui m'attendait avec empressement, fut presque effrayée de mon récit; elle m'approuva de vouloir secourir le malheureux

Thermin. J'acquittai sa dette, et je payai sa place au coche pour l'envoyer chez sa tante de Caudebec. Je pouvais supporter facilement cette dépense; nous étions loin d'être riches, mais nous étions déjà moins gênés.

CHAPITRE IX.

Commencement de fortune.

Grace à l'activité de Roland et des habiles ouvriers qu'il employait, les différentes pièces de la maison se remplissaient de métiers, en attendant que les bâtimens de la manufacture fussent achevés. On fabriquait; nous avions des commandes, et tout annonçait une pnochaine prospérité.

Enfin, les constructions sont terminées ; les ouvriers ont planté sur le faîte le bouquet orné de rubans, qui annonce la fin de leurs travaux. A cette vue, la joie se répand dans la famille, et madame Dumarsy propose de célébrer l'ouverture des ateliers par un dîner où l'on réunira de proches parens et quelques amis intimes. « J'allais le proposer « moi-même, » dit gaîment son mari. Elle

ajoute qu'il lui vient une heureuse idée; c'est de donner ce dîner chez le grand traiteur dont nous avions la maison en perspective le jour où nous dînions modestement sur l'herbe dans le bois de Vincennes. M. Dumarsy réfléchit un instant, et accorde son consentement. Encouragée par ce double succès : « Il serait bien agréable, reprit-« elle, de faire suivre ce dîner d'un bal « dans la salle du nouvel atelier. » M. Dumarsy secoua la tête, fit des objections; mais il ne s'agissait que d'un petit bal; Louise avait souri à ce mot : il céda. Madame Dumarsy enchantée se chargea des invitations et des préparatifs.

Le jour convenu, après avoir terminé nos affaires, M. Dumarsy et moi nous partîmes un peu tard, mais pleins d'idées riantes; et nous descendîmes à la porte du traiteur, aussi joyeux que nous l'étions le jour de notre petite fête dans le bois. La vue d'une table de quarante-cinq couverts changea tout à coup nos dispositions. Le salon du traiteur était vaste; nous n'en étions pas moins très serrés, très gênés.

Le service se fit avec ordre, mais avec lenteur. Quarante-cinq amis ne peuvent être intimement liés ensemble. Long-temps on se tint sur la réserve; chacun était froid, poli, cérémonieux. M. Dumarsy, fort contrarié, mangeait peu, parlait moins. Roland, placé entre deux belles dames qu'il ne connaissait pas, avait l'air de rêver à ses mécaniques. Si le dîner avait d'abord été trop silencieux, il devint ensuite trop bruyant; il y eut des médisances, des épigrammes, et même quelques petits commencemens de querelle. Je montrais du coin de l'œil à Louise les arbres sous lesquels, peu de mois auparavant, les cinq convives étaient si bien d'accord. Du reste la chère fut excellente, et madame Dumarsy trouva que les choses s'étaient fort bien passées.

Le dîner finissait à peine qu'il fallut revenir en toute hâte pour le bal. Nous trouvâmes la manufacture illuminée, les ateliers décorés de tapisseries, de guirlandes et de fleurs. Plusieurs dames élégamment parées étaient assises; plusieurs

jeunes gens en habits de bal leur faisaient la cour ou se promenaient dans la salle. Ma belle-mère avait multiplié les invitations de manière à nous causer une véritable surprise. M. Dumarsy parut encore plus contrarié qu'il ne l'avait été à l'aspect des quarante-cinq couverts. On lui adressa des complimens ; il prit son parti, fit bonne mine aux personnes qui venaient s'amuser chez lui ; et bientôt je ne songeai qu'au plaisir de voir que Louise était la plus jolie de l'assemblée.

Tout annonçait un bal charmant. Les musiciens donnent le signal ; presque au même instant, un domestique perce la foule, vient à moi d'un air mystérieux, et me dit très bas qu'un homme en grand deuil veut me parler sans retard et m'attend au jardin. Je sors, j'aperçois mon cousin Anselme qui se promène gravement, un long crêpe à son chapeau, et de larges pleureuses aux manches de son pourpoint. Toutes les personnes qui arrivaient au bal pouvaient, à la lueur des lampions, le voir dans son lugubre costume. Je vais à lui, et, l'entraî-

nant vers la maison, je lui demande comment il se donne ainsi en spectacle, au lieu de m'attendre chez moi. Il ne me répondait que par ces mots : « Mon cousin... Ah! « mon cher cousin... Mon pauvre père.... « — Eh bien! qu'est-ce ? » lui dis-je en entrant dans mon cabinet; « qu'avez-vous « à m'apprendre de mon oncle ? — Voilà « trois jours qu'il est mort. » A ce mot, je me sentis ému. Malgré les mauvais procédés de mon tuteur, je pensai qu'il était le frère de ma mère, le frère de mon bon oncle le pasteur; je pensai que l'homme qui était devant moi venait de perdre son père, et je tendis la main à Anselme de bonne amitié.

Louise vint presque aussitôt nous rejoindre; son père et sa mère ne tardèrent pas à la suivre. La nouvelle de la mort de mon oncle s'était répandue dans le bal; Anselme, avant de me parler, l'avait annoncée lui-même à sept ou huit personnes : la danse avait cessé, chacun se retirait discrètement.

Nous apprîmes de mon cousin les détails du triste événement. Mon oncle était

depuis quelques jours légèrement indisposé : un client se présente chez lui et veut retirer de ses mains les pièces d'un procès, pour les confier à un autre procureur; aussitôt mon oncle entre dans une colère effroyable, la bile passe dans le sang, et il est emporté en moins de vingt-quatre heures. « J'étais « absent, continua Anselme; on m'a envoyé « un exprès; j'ai bien grondé qu'on ne vous « eût pas prévenu, et je n'ai pas voulu « perdre un moment pour vous faire partager « ma douleur. » Après s'être lamenté fort long-temps de ce que son père, trop honnête homme, ne lui laissait presque rien, il nous fit de grands complimens sur l'heureuse situation de nos affaires, et prit congé de nous en me disant : « Plaignez mon sort, « mon cousin, et moi je vous félicite du « vôtre. »

« Ah! le vilain homme! » s'écria ma belle-mère dès qu'il fut sorti : « défiez- « vous de lui, Fauvel, il vous déteste; « il a troublé mon bal, il voudrait boule- « verser la manufacture. — Calmez-vous, « lui répondis-je; on ne danse pas cette

« nuit dans l'atelier, mais demain on y tra-
« vaillera. »

Dès le point du jour, j'étais à la manufacture. La décoration du bal fut bientôt enlevée, et l'on s'occupa de placer les métiers. Vers le soir, je pensai qu'après le malheur d'Anselme je lui devais une visite. Il n'était pas chez lui. En revenant, je rencontrai un des négocians qui avaient prêté de l'argent à M. Dumarsy. « Vous « avez eu hier une grande fête, me dit- « il; bien des gens peuvent trouver sin- « gulier..... » Je l'interrompis, je lui dis qu'en effet, pour l'ouverture de la manufacture, nous avions projeté non une fête, mais une petite réunion qui avait été troublée d'une manière fâcheuse. « Prenez garde, « reprit-il; on m'a parlé de la toilette élé- « gante de madame Fauvel, des grands airs « de votre belle-mère. Ce n'est pas pour « être employés en dépenses de luxe que « des négocians prêtent leurs fonds. » Ces observations me parurent inconvenantes; nous eûmes une légère discussion, et nous nous quittâmes assez froidement.

Le lendemain, je fus bien étonné lorsque mon beau-père m'apprit, d'un air inquiet, qu'un autre négociant était venu tout exprès lui faire des représentations sur notre fête; encore plus étonné, lorsque Roland, arrivant tout échauffé, nous raconta qu'il s'était pris de querelle avec le commis d'un banquier qui blâmait nos festins et nos bals. Madame Dumarsy était un peu confuse, son mari boudait; je pris le parti de plaisanter, et Louise, me secondant, parvint à dissiper l'humeur de ses parens.

Nouveau sujet de surprise! Vers l'heure du dîner, nous voyons entrer ce M. de Blaveau, qui, à l'époque de mes sollicitations, m'avait donné tant d'eau bénite de cour. Nous ne l'avions pas aperçu depuis ce temps. Après des civilités amicales à la famille, il s'approcha de moi: « Petit ingrat, » me dit-il en me frappant sur l'épaule, « vous donnez donc des fêtes sans m'en « prévenir? — Encore cette fête! dis-je « avec impatience. — Eh! là, là, impé- « tueux jeune homme; c'est l'affection qui « m'amène. Tout à l'heure, dans un bureau

« du contrôle général, j'ai su prendre la « défense de mes estimables amis. On par- « lait de votre bal qui a duré toute la nuit, « de vos illuminations, de votre feu d'ar- « tifice.... — De notre feu d'artifice ! ah ! « c'est trop fort. Comme les mensonges « grossissent en circulant ! » Je donnai à M. de Blaveau quelques explications. « Je « vous crois, reprit-il ; mais écoutez bien « ceci : un négociant doit faire parler de « l'utilité de ses travaux, non de l'éclat de « ses dépenses. J'ai recueilli ces paroles de « la bouche même du sage ministre dont « la France s'honore, et qui veut bien « m'honorer de son amitié. Point de luxe; « de petites réunions d'amis, j'en serai. Je « vous ai soutenu dans vos peines, je veux « vous guider dans vos plaisirs; et, pour « commencer, je viens demander à dîner « à notre cher Dumarsy. »

Sa visite et sa manière de s'inviter nous contrariaient beaucoup; cependant il se montra si content de lui-même et des autres, il mit tant de bonne foi à vanter son crédit, il nous prodigua tant d'épithètes, qu'il finit

par nous divertir. En sortant de table, je le pris à part, et lui demandai s'il connaissait l'homme qui s'était plu à débiter des fables, dans les bureaux du contrôle général, sur nos prétendues dépenses. Il se fit un peu presser; mais enfin il le nomma : c'était mon cousin Anselme. Je priai M. Dumarsy et Roland de revoir les gens qui leur avaient parlé le matin; j'allai chez le négociant que j'avais rencontré la veille; tous les rapports furent unanimes. Quel officieux personnage avait cherché à répandre sur notre fête un facheux éclat...? C'était mon cousin Anselme.

« A merveille, me dis-je, mon cher « cousin n'a point perdu de temps; en « quelques heures, voilà déjà bien du monde « prévenu contre moi. » J'avais remarqué souvent que l'activité était une qualité de notre famille : mon oncle Paul Menars l'employait toujours bien; Anselme, qui tenait de son père, l'employait toujours mal; moi, je l'avais employée tantôt mal, tantôt bien.

Je dédaignais beaucoup Anselme et ses intrigues. Je jugeai fort au-dessous de moi

d'entrer avec lui dans aucune explication, et je ne retournai pas le voir. « Après tout, me « disais-je, est-il donc si fâcheux d'avoir « un ennemi ? Toujours prêt à donner une « mauvaise couleur à nos actions, il nous « force à plus de surveillance envers nous- « mêmes. »

CHAPITRE X.

Embarras. Secours.

Trois mois s'étaient à peine écoulés depuis la mort de mon oncle; nous apprîmes qu'Anselme, sans attendre la fin de son deuil, allait se marier. Il paraît qu'en bon calculateur mon cousin tenait beaucoup à joindre une manufacture à sa maison de commerce. Ne pouvant plus songer à la fille unique du fabricant Dumarsy, il avait porté ses vues sur la fille aînée du fabricant Margeret. Sa future et ma femme avaient été amies dans leur enfance. Leurs pères, quoiqu'exerçant la même profession, vivaient alors en bonne intelligence; mais M. Margeret, marguillier de sa paroisse et syndic de sa communauté, n'en était pas plus éclairé. Fort attaché aux anciennes méthodes,

ne voulant pas sortir de la routine, quand il avait vu son confrère essayer de nouveaux procédés, il s'était moqué ; quand il avait vu ces nouveaux procédés réussir, il s'était fâché ; et, de ce moment, plus de liaison entre les deux familles.

Je croyais mon cousin uniquement occupé de ses amours, quand je reçus la preuve du contraire. Il continuait ses méchancetés contre moi : il m'avait dépouillé d'une grande partie de mon bien, et il allait murmurant que j'avais dissipé mon patrimoine. On m'accordait quelque activité ; il insinuait que mon caractère me poussait aux entreprises hasardeuses. Ces discours étaient d'autant mieux accueillis que plusieurs fabricans qui s'étaient trouvés fort bien de la ruine de M. Dumarsy commençaient à redouter la concurrence de la nouvelle manufacture.

Les petites menées d'Anselme eurent pour nous un fâcheux résultat. L'argent que M. Dumarsy devait à plusieurs négocians lui était prêté, selon l'usage du commerce, à courte échéance. Déjà une fois il

avait renouvelé les billets ; il espérait les renouveler encore ; les prêteurs nous signifièrent qu'ils entendaient retirer leurs fonds : il fallait rembourser dans un mois.

Cette nouvelle jeta M. Dumarsy dans de vives alarmes ; je lui recommandai de ne parler ni à sa femme ni à la mienne de cet incident imprévu. Je m'efforçai de relever son courage ; et cependant je faisais en moi-même de tristes réflexions. Notre manufacture naissante donnait déjà tant d'espérances ! j'avais des projets d'agrandissement dont l'exécution était si facile ! Il m'était si doux de voir Louise et ses parens commencer à jouir du fruit de mes peines et de mes travaux ! Une perfide machination allait arrêter nos succès, déconcerter mes desseins, et porter le trouble dans la famille.

Sans ces nouveaux embarras, contre lesquels je luttais avec fermeté, mon bonheur aurait été complet : je revis Félix, mon cher Félix Duclos. En arrivant de son expédition, il avait couru chez M. de Naudé pour savoir de mes nouvelles. Il revenait satisfait de son voyage, toujours susceptible, toujours

ami sûr et dévoué. Il fut enchanté de ma femme, du changement qu'il trouva dans mon caractère, et de la situation de mes affaires, dont il jugeait par les apparences. En attendant qu'une nouvelle expédition le rappelât sur les mers, il se proposait d'habiter tour à tour Paris et Clermont.

Un jour, réunis en famille près de Duclos, nous écoutions avec intérêt le récit d'une aventure singulière de son voyage, lorsqu'on nous annonça monsieur et madame Anselme Menars qui venaient nous faire leur visite de noces.

M. Dumarsy et moi nous eûmes beaucoup d'humeur ; le mécontentement de ma belle-mère fut tempéré par la curiosité de voir madame Anselme ; Louise s'empressa d'aller au-devant de son ancienne amie. Mon cousin avait un pourpoint bleu de ciel galonné en argent, un gros bouquet à la boutonnière, des gants blancs et un air de conquête. Sa femme, dont la figure était fort agréable, avait la parure, le maintien et la timidité d'une nouvelle mariée. Tandis que, s'enhardissant par degrés, elle répondait aux avances

de Louise, et que toutes deux se rappelaient, non sans attendrissement, les plaisirs de leur enfance, Anselme renouait connaissance avec Duclos qu'il se souvenait d'avoir vu au collége. Il nous comblait de politesses; il vantait le mérite de sa femme, il lui prodiguait les douceurs; puis il nous parlait avec complaisance des spéculations de son beau-père et des siennes : on voyait qu'il venait nous rendre visite pour faire étalage de son bonheur. Bientôt, reprenant le ton dolent qui lui était habituel : « Quelle désolation « j'ai ressentie, me dit-il, quand j'ai su que « vos prêteurs vous signifiaient de rem- « bourser leurs capitaux! Quel coup cela « doit vous porter! » A ces mots qui révélaient notre situation, Louise et sa mère furent frappées de saisissement; leurs regards nous interrogeaient avec anxiété. M. Dumarsy était consterné; j'eus un mouvement de courroux. Duclos se lève brusquement : « Fauvel serait dans l'embarras! dit-il d'une « voix animée! combien doit-il? — Hélas! « répond Anselme, il s'agit de quarante « mille francs. — Quand faut-il payer?

« —Dans trois semaines au plus tard ; n'est-ce « pas, mon cousin ?— Dans trois semaines ! « reprend Duclos ; j'ai la somme ; mon ami « peut en disposer. » La joie qui brilla dans les yeux de Louise, dans ceux de ses parens, fit un contraste parfait avec le dépit qu'Anselme cherchait vainement à déguiser. Cependant il se remit : « Que vous êtes heu-« reux, dit-il à Duclos, de pouvoir obliger « un ancien camarade de collége ! Moi, je « voudrais être utile à mon parent ; mais le « puis-je, quand mon mariage vient de « m'entraîner à de si grandes dépenses ? — « De si grandes dépenses ! dit madame An-« selme d'un ton piqué ! les regrettez-vous, « monsieur ? — Je n'ai pas dit cela, mon « cœur. — Vous l'avez fait entendre, mon « ami. — Vous aimez à me supposer des « torts, madame. » Un dialogue assez vif s'établit entre les deux époux. Mon cousin abrégea la visite, et sortit en se querellant avec la jeune mariée, qui m'avait paru si timide.

Dès qu'ils se furent éloignés, je me jetai dans les bras de Duclos. « Que je reconnais

« bien ton amitié! lui dis-je; mais je ne « souffrirai pas que tu te gênes pour venir « à mon aide. » Sans écouter ni mes remercîmens ni ceux de la famille, il me reprocha d'un air froid de lui avoir laissé ignorer ma position. Je m'excusai, j'affirmai que j'étais convenu avec M. Dumarsy de garder le silence sur un embarras passager dont nous espérions sortir aisément. « Non, « non, reprit-il en se fâchant, je n'admets « point tes excuses. Tu as manqué de fran- « chise; je ne peux donc me fier à ce que tu « me dis maintenant de tes espérances, et tu « n'as qu'un moyen de ne pas te brouiller « avec moi; c'est de m'accepter pour seul « créancier. » Je résistai vainement; il fallut céder. Dans la semaine, Duclos partit pour Clermont; et bientôt il me fit parvenir les fonds qu'il s'obstinait à nous prêter avec tant de générosité. Quels nouveaux sentimens pénétrèrent mon cœur lorsqu'un mois après le hasard me révéla que Duclos, ne possédant pas cette somme, avait engagé tous ses biens pour me la procurer!

Louise, toujours bonne, m'avait témoi-

gné le désir de rendre visite à son ancienne amie ; je consentis à ce qu'elle allât avec sa mère chez mon cousin : je me dispensai de les accompagner. Anselme comprit très bien que je ne me souciais pas de le voir. Il ne reparut point chez M. Dumarsy ; mais madame Anselme y venait quelquefois.

CHAPITRE XI.

Scènes de ménage.

PLUSIEURS opérations très heureuses me permirent en quelques mois de dégager les biens de Duclos. Je me trouvai quitte d'argent, mais non de reconnaissance envers mon ami.

Nos affaires prenaient un rapide accroissement. J'étais en état d'exécuter les projets d'agrandissement que j'avais formés, et je m'occupai d'établir en province une seconde manufacture. J'appris que madame Guersey, veuve d'un des principaux fabricans de la ville de Tours, pensait à quitter le commerce. Cette dame, âgée et valétudinaire, était venue à Paris pour consulter les médecins : j'allai la voir. Nous fûmes bientôt

d'accord pour l'acquisition de ses bâtimens; mais son mari avait laissé une succession embarrassée, il me fallut discuter avec des avocats, des procureurs. Quinze jours se passèrent en conférences longues et multipliées qui prenaient tout mon temps, et m'éloignaient de Louise. On juge à quel point j'étais contrarié : j'eus bientôt une contrariété plus pénible.

Un soir, à mon retour, Louise me parut triste. Je craignis qu'elle ne fût malade ; elle me dit qu'elle se portait à merveille. Le lendemain sa tristesse continuait; je la questionnai, je lui demandai si elle avait quelque chagrin; elle me répondit que non, et se plaignit d'une migraine. Cependant son air rêveur, la mélancolie de ses regards, et les larmes qui lui échappaient, annonçaient autre chose qu'une indisposition. Point de doute; Louise a des peines dont elle me fait mystère. En vain lui renouvelai-je mes questions avec douceur, avec amour ; je les suspendis, craignant de l'affliger encore plus. Je l'avais toujours vue si heureuse depuis notre mariage ! je me sentais dou-

loureusement troublé du premier chagrin de ma femme. Comment en deviner la cause? Je la cherchais..... Une idée me frappa. J'avais fait à Louise un secret de l'embarras où m'avaient un instant jeté les intrigues d'Anselme; peut-être, sur de faux indices, s'imaginait-elle que nous étions encore dans une situation fâcheuse. De toutes mes conjectures, c'était la plus vraisemblable; je me hâtai de lui en parler. Je lui représentai que j'avais pu lui cacher un embarras léger qui l'aurait inutilement alarmée; mais que, si j'éprouvais un malheur, si j'avais besoin d'être encouragé ou d'être consolé, c'est près d'elle que je chercherais du courage ou des consolations. Elle me regarda, s'attendrit, et m'assura qu'elle était fort tranquille sur mes intérêts et sur ceux de son père. « Cependant, ma Louise,
« tu es triste, et je ne puis découvrir ce
« qui t'afflige. Ton sort me semble ne rien
« laisser à désirer; quelques personnes qui
« t'intéressent seraient-elles dans le mal-
« heur? Dis-le moi; avec quel zèle je cher-
« cherai à dissiper leurs peines et les tiennes! »

Elle soupira, son sein était agité, ses regards exprimaient une vive tendresse ; je crus qu'elle allait s'expliquer... « Non, » me dit-elle en baissant les yeux, « toutes les per-« sonnes que je connais sont heureuses. Je « n'ai rien. » Et toujours elle persistait à me dire qu'elle n'avait rien. C'est la réponse de toutes les femmes qui ne veulent point révéler leurs chagrins. On est certain qu'elles souffrent ; on voit qu'elles seules mettent obstacle à ce qu'on puisse calmer leurs souffrances ; comment ne pas ressentir de l'affliction et du dépit, quand on entend ces mots qu'elles s'obstinent à répéter : « Je « n'ai rien. »

Depuis quelques jours, au milieu de mes occupations, j'avais à peine entrevu ma belle-mère ; j'allai la prier de me dire si elle savait ce qui affligeait sa fille. Madame Dumarsy me répondit négativement du ton le plus sec. Je restai stupéfait. Ce ton même me prouvait qu'elle était instruite : je la suppliai de ne pas me laisser dans une pénible incertitude. Elle garda si bien le silence que je ne parvins pas à lui arracher un seul mot. Ainsi

ma femme me disait qu'elle n'avait rien, et sa mère ne me répondait rien.

J'allai trouver monsieur Dumarsy : lui seul dans la maison conservait sa tranquillité habituelle. Je lui demandai s'il pouvait m'expliquer d'où provenait l'humeur de sa femme contre moi. « Oh! » me dit-il sans s'émouvoir, « il ne faut pas que cela vous « inquiète. Depuis vingt-trois ans que nous « sommes mariés, elle m'a boudé fort sou-« vent, et je n'ai jamais su pourquoi. »

Il me fallut sortir pour des affaires que je terminai très vite, désirant revoir ma femme et tenter encore d'obtenir son secret. En rentrant, je trouvai dans mon cabinet M. de Blaveau : depuis le jour où il s'était invité à dîner, il venait à peu près toutes les semaines.

« Mon bon ami, » me dit-il avec l'air moitié affairé, moitié obligeant qu'il prenait dans les grandes occasions, « c'est moi qui ai fait votre « mariage. » Il vit que ce début m'étonnait : « Oui, reprit-il ; vous ne seriez pas l'époux de « l'intéressante Louise, si vous n'aviez rétabli « la manufacture de son respectable père ;

« vous n'eussiez pu rétablir cette manufac-
« ture, sans les fonds que vous a prêtés le
« généreux Colbert; et vous savez ce que
« j'ai fait pour vous près de lui : j'ai donc
« contribué beaucoup à votre mariage. Je
« mets de l'amour-propre à ce qu'il soit
« toujours heureux. Eh! que diable! mon
« cher Fauvel, » ajouta-t-il en se penchant
à mon oreille, « ayez des maîtresses, mais
« que votre femme n'en sache rien. — Des
« maîtresses! moi...? Expliquez-vous. — Il
« suffit. Vous m'entendez, homme aimable
« et dissimulé. » Je le pressai plus vivement
de se faire comprendre. « Vous voudriez
« savoir comment on a découvert... Je ne
« vous dirai rien; je ne veux pas être mêlé
« dans des propos de famille. Mais, pour
« vous prouver que je suis bien au courant,
« il me suffirait de prononcer un mot, un
« nom. — Quel nom? — Madame Guersey.
« — Madame Guersey? — De Tours. —
« Eh bien? — La petite coquette sait trop
« qu'elle est jolie. — Coquette! jolie! ma-
« dame Guersey! — Elle n'est pas tout-à-
« fait aussi jeune qu'elle le dit, et que sa

« figure l'annonce. — Elle avoue cinquante-
« quatre ans, et sa figure ne dément pas
« son aveu. — Cinquante-quatre ans ! faites
« à d'autres de pareils contes. Je l'ai vue
« dix fois en Touraine ; elle doit avoir main-
« tenant vingt-sept ans au plus. — Certai-
« nement nous ne parlons pas de la même
« personne. — Ah ! bon Dieu ! est-ce qu'il
« y aurait à Tours deux dames de ce nom ?
« — Celle qui est ici, femme âgée et dévote,
« a une belle-fille dont la conduite est, dit-
« on, assez légère : je ne la connais pas. —
« Maudit quiproquo... ! J'étais bien sûr qu'il
« n'y avait pas le moindre reproche à vous
« faire. Ce n'est pas moi qui aurais des
« doutes sur votre sagesse. — Quels gens
« ont débité des récits absurdes qui peuvent
« porter le trouble dans ma maison ? — Il
« vous est facile de vous justifier ; le reste
« est fort indifférent. — Non, je prétends
« éclaircir tout ceci ; ma belle-mère doit
« être au fait, et je vais à l'instant même.....
« — Attendez donc, attendez donc. Votre
« belle-mère est si étourdie ! elle pour-
« rait vous dire que c'est moi qui ai dé-

« bité ces récits. — Comment, c'est vous!
« — Permettez; je n'ai aucun tort. Mais, si
« l'affaire était mal présentée, je serais com-
« promis : j'aime mieux vous l'expliquer
« moi-même. La semaine dernière, madame
« Anselme, que je reconduisais chez elle,
« me parla, je ne sais à quel propos, de la
« ville de Tours. Je lui dis que j'y avais
« passé un mois, il y a deux ans. Elle me
« demanda si je connaissais madame Guersey.
« Précisément, lorsque j'étais à Tours, il
« n'était bruit que de la coquetterie et des
« intrigues d'une dame Guersey, femme
« d'un négociant. Je contai ce que je savais,
« sans me douter ni qu'il y eût une autre
« personne de ce nom, ni que vous eussiez
« des rapports avec cette personne. Le len-
« demain, votre cousine m'invita à passer
« la soirée chez elle. Nous fûmes en petit
« comité, car il n'y eut que madame Fauvel
« et sa mère. Votre cousine me questionna
« de nouveau sur madame Guersey. Je n'en
« fus pas surpris; la médisance a pour elle
« un charme tout particulier. Je causai pour
« amuser ces dames. Je ne songeais plus à

« cette conversation, lorsqu'hier, venant
« rendre mes devoirs à votre estimable belle-
« mère, je l'ai trouvée fort irritée. Vous
« savez que j'ai quelques droits à la confiance
« de la famille. Après de courtes instances
« de ma part, elle m'a dit que vos fréquentes
« absences étaient causées par vos assiduités
« près de madame Guersey ; et que, la
« veille, elle avait reçu à ce sujet une lettre
« anonyme qui ne pouvait venir que d'une
« personne très bien intentionnée. Je l'ai
« beaucoup blâmée d'avoir montré cette
« lettre à la sensible madame Fauvel. Vous
« connaissez mon zèle; j'ai pris votre dé-
« fense avec cette chaleur que donne une
« ferme conviction. Vous le voyez; je n'ai
« pas de torts; vous ne pouvez m'en vou-
« loir : tout part de madame Anselme. Je
« me souviens de la manière dont elle
« observait madame Fauvel et votre belle-
« mère, tandis qu'elle me faisait parler. Je
« n'accuse personne, mais qui sait si elle
« n'est pas pour quelque chose dans la lettre
« anonyme ? »

Je me hâtai de congédier Blaveau. J'étais

enchanté ; je voyais s'éclaircir le mystère qui m'avait tant inquiété. Ma joie disparut en songeant à tout ce qu'avait souffert Louise : « Ah! courons, me dis-je, courons lui ren-« dre le repos et le retrouver moi-même. »

Ma femme était seule avec sa mère. En m'apercevant, elle affecta de paraître tranquille. Madame Dumarsy me lança un regard de courroux. Je m'assis ; j'attirai doucement Louise sur mes genoux, et, passant un bras autour d'elle : « O ma chère ! lui dis-je, je « t'ai donc trouvé un défaut ! tu es jalouse. » A ces mots, elle cacha sa tête dans mon sein, et fondit en larmes. « Ce défaut, continuai-« je, ne prend-il pas sa source dans ton « amour pour moi? il te rend plus intéres-« sante à mes yeux. Un instant suffira pour « t'expliquer… — Point d'explication, me « dit-elle vivement : tu m'aimes…! Oh ! oui, « tu m'aimes ! je le crois. — Une explication « est nécessaire au moins pour ma belle-« mère : sa figure m'annonce que ses pré-« ventions ne cèdent pas aussi facilement « que les tiennes. » Je racontai avec rapidité quelle étrange méprise nous avait tourmen-

tés. Madame Dumarsy, interdite, me considérait, ouvrait de grands yeux; Louise, confuse, les regards baissés, me pressait tendrement la main. « Il est singulier, il est « malheureux, repris-je, que vous n'ayez « pas vu madame Guersey. Je l'aurais in- « vitée, pendant le cours des affaires que « j'ai eues avec elle, si sa santé lui eût permis « de sortir. Avant son départ, elle viendra; « et, puisqu'on prétend qu'elle m'a captivé, « j'ai bien peur qu'en la voyant vous ne per- « diez la bonne opinion que vous pouvez « avoir de mon goût. » Louise m'embrassait avec transport. Ma belle-mère se repentait, s'accusait: « Ne vous faites point de reproches, « lui dis-je; une seule personne est coupa- « ble, et c'est madame Anselme. — Non, « non, répondit-elle; si vous saviez combien « elle cherchait à nous consoler, comme « elle vous défendait! — Oui, en méditant « de vous envoyer une lettre anonyme. — « Impossible. Quelle idée! quelle erreur! « — Je ne me trompe pas: la chère cou- « sine est à bonne école avec le cousin. » Tandis que nous discutions, Louise, qui

s'était approchée de la fenêtre, s'écria : « Voici madame Anselme ; je ne veux pas « la voir. — Au contraire, dis-je, recevons-« la ; il importe de tout découvrir. Lui « avez-vous montré la lettre anonyme ? — « Je n'aurais pas manqué de la lire à cette « sincère amie, dit madame Dumarsy ; mais « voilà deux jours que nous ne l'avons vue. » Je priai ma belle-mère de me confier cette lettre. Elle hésita, me la remit : madame Anselme parut.

Ma belle-mère lui fit un très bon accueil ; j'avais un air fort gai ; Louise était dans un trouble extrême. Ma cousine s'approcha d'elle, lui prodigua les caresses, l'engageant avec un ton de sensibilité à sortir de sa mélancolie. Tant de fausseté m'indigna. Sans laisser rien paraître : « Mesdames, dis-je, « pour vous distraire, je veux vous lire une « lettre assez plaisante qu'a reçue dernière-« ment une personne de ma connaissance. « Vous serez charmées surtout quand je « vous nommerai l'auteur de cette épître. » La curiosité se peignit dans les yeux de madame Anselme ; mais à peine avais-je tiré

de ma poche le fatal écrit, qu'elle se troubla. Ma belle-mère l'observait avec attention. Aux premiers mots que je lus, madame Anselme rougit, pâlit, et fut près de se trouver mal. « C'en est assez! » s'écria aussitôt ma belle-mère, « je suis éclairée; madame « s'est trahie! Une phrase insignifiante, que « vous lisez d'un ton léger, ne la jetterait « pas dans une pareille agitation si la lettre « lui était inconnue? — Je ne la connais « point, » dit madame Anselme encore plus saisie; « madame... vous m'outragez. — Eh « quoi! » dis-je à ma belle-mère avec l'accent de l'ironie, « pourriez-vous supposer que « mon aimable cousine, excitée par l'envie « ou par je ne sais quel besoin de nuire, « s'est plu à vous tourmenter, à déchirer « le cœur de son ancienne amie? Cela serait « odieux. A sa place, je n'hésiterais point « sur le parti que j'aurais à prendre : je « ne vous pardonnerais jamais; je vous « quitterais à l'instant, et je cesserais de vous « voir. » Madame Anselme se leva, voulut se fâcher, balbutia; et, après quelques minutes, aussi embarassantes pour nous que

pour elle, nous quitta, en disant qu'elle serait bientôt justifiée. « Elle est aussi « méchante que son mari, » dit ma belle-mère en m'embrassant. Louise m'exprimait son amour, et regrettait amèrement de m'avoir affligé. « Ma chère, mon excellente « femme, lui dis-je, tes peines faisaient « seules mon chagrin. Oublie le passé ; sou-« viens-toi seulement qu'un mot de ta bouche « eût tout éclairci : pour qu'une femme soit « heureuse, le plus sûr moyen c'est qu'elle « n'ait pas de secret pour son mari. »

Pendant long-temps nous n'aperçûmes ni monsieur ni madame Anselme. J'apprenais assez souvent que mon cousin essayait d'ourdir quelques trames contre moi. Je le plaignais ; car ses efforts n'altéraient point mon repos, et certainement troublaient le sien.

CHAPITRE XII.

Premier usage de la prospérité de Fauvel.

Nous jouissions d'un sort bien doux. Chaque jour semblait accroître encore mon amour pour Louise et son amour pour moi. L'union régnait dans la famille, et le succès couronnait nos grandes entreprises de commerce.

Depuis long-temps je n'avais pas de nouvelles de Geneviève; je reçus d'elle une lettre fort triste. Les deux orphelins, tout-à-fait oubliés par leur oncle, privés de toute éducation, étaient livrés à des domestiques qui ne leur épargnaient pas les mauvais traitemens. Ces enfans chérissaient Gene-

viève comme une mère ; mais il ne leur était pas toujours permis de se réfugier près d'elle. Un ancien valet qui commandait au château menaçait de la chasser : elle pleurait amèrement.

Jamais je n'avais oublié ces orphelins. Souvent les paroles de leur mère : *Ils ont de grandes réclamations à faire*, étaient revenues à ma pensée ; souvent j'avais regretté de ne pouvoir entreprendre des recherches pour éclaircir leur sort. Les détails que la bonne Geneviève me donnait avec naïveté m'attendrirent et m'indignèrent. Je me livrai à mille réflexions. Il n'y avait que moi sur la terre qui pût servir d'appui à ces malheureux enfans. Eloignés de leur pays, inconnus..., si je les abandonnais, jamais ils ne sortiraient de leur situation misérable. Les embarras qui naguère m'occupaient tout entier n'existaient plus. Par ma fortune, par la considération qu'on m'accordait, j'étais en état de craindre peu les intrigues d'un homme puissant. Sans doute bien des gens me blâmeraient de me mêler d'une affaire qui m'était étrangère :

que m'importaient leurs froids raisonnemens et leurs lâches calculs! Ces enfans souffraient, je pouvais les secourir ; n'avais-je pas un devoir à remplir envers eux ? Le hasard voulait que, par un étrange concours d'événemens, ils eussent contribué au bonheur de ma vie... Il me semblait que leur mère, en mourant, me les avait légués, et qu'ils faisaient partie de ma famille.

Cependant, je devais mettre une extrême prudence dans une affaire qui peut-être causerait de vives inquiétudes à Louise, à ses parens. Je consultai mon oncle le pasteur, et ne communiquai mon projet qu'à lui seul. Dans sa réponse, le vertueux Paul Menars me recommandait de veiller à ne me laisser entraîner par aucun désir de vengeance. Il m'approuvait de chercher à découvrir si réellement les enfans de sir Arthur avaient des droits à réclamer, ainsi que l'annonçaient les dernières paroles de leur mère. « Examine avec impartialité, me disait-il ; « crains d'attaquer légèrement la réputation « de sir Rovers. Mais, s'il t'est démontré « que ces enfans sont victimes d'une trame

« odieuse, la Providence te les confie : em-
« brasse leur défense ; ne te laisse arrêter
« par aucun danger personnel, et que ta
« fermeté croisse avec les obstacles. » Je résolus de suivre ces conseils, et je commençai les démarches qui pouvaient m'éclairer.

Mes recherches dans Paris ajoutèrent peu de détails à ceux qu'on avait donnés à M. Dumarsy, lors de l'arrivée de Geneviève. Sir Rovers, naturalisé en France où ses biens étaient transportés, se faisait remarquer par son orgueil, son luxe et ses mauvaises mœurs. Il était de l'école de Rochester et autres spirituels et voluptueux Anglais, que la cour de Charles II voyait alors briller, vrais fanfarons de vices, poursuivant près des femmes de scandaleux succès, amusant le prince, se raillant entre eux, méprisant souverainement tout ce qui n'est pas gentilhomme, impies, athées, se piquant de sévérité sur le point d'honneur, et trichant effrontément au jeu. On avait dit dans le temps à M. Dumarsy qu'un grand mariage allait réformer sir Rovers ; ce grand

mariage s'était fait, et n'avait point amené de réforme. Sa femme, élevée parmi les filles d'honneur de la reine Anne d'Autriche, passait pour avoir profité des leçons de cette cour où la galanterie se mêlait à l'intrigue.

Je m'étais bien attendu que je n'obtiendrais pas en France des renseignemens importans; j'avais écrit à deux banquiers de Londres, et à un commerçant de la Jamaïque où étaient nés les orphelins. Les réponses de Londres, toutes deux laconiques, m'apprirent seulement que la famille de sir Rovers était originaire du pays de Galles. Je parvins à savoir le nom d'un négociant de cette province. Sa réponse, qui se fit long-temps attendre, me donna les détails suivans.

M. Thomas Rovers, bon gentilhomme, ruiné sous le long parlement de Cromwell, avait eu deux fils, sir James et sir Arthur. Leur oncle maternel, le baronnet Lowinson, retiré dans ses terres, après avoir servi avec honneur dans la marine anglaise, désira faire élever près de lui un de ses neveux. Il choisit le plus jeune, sir Arthur (c'était

le père des orphelins). Le bon vieillard voyait un fils dans ce jeune homme. Malheureusement celui-ci avait une tête vive, légère, des passions ardentes : il faisait des étourderies, son oncle les lui pardonnait; mais il finit par se déranger tout-à-fait, et partit avec le grade de lieutenant dans un régiment qui passait aux colonies. Bientôt on apprit qu'il s'y était conduit de la manière la plus déplorable. Ces nouvelles portèrent un coup mortel à M. Lowinson : sa fin eût été plus triste encore, si l'aîné de ses neveux, sir James Rovers (celui qui s'était fait ensuite naturaliser en France), ne fût venu s'établir auprès de lui, édifier tout le pays par une conduite exemplaire, et prodiguer au vieux marin les soins de la plus tendre affection. M. Lowinson avait laissé sa fortune à sir James, par un testament aussi honorable pour le neveu dont il avait à se louer, que déshonorant pour celui dont il avait à punir l'ingratitude.

Ces détails m'étaient donnés sans passion. Je reconnaissais dans l'écrit qui les contenait tous les caractères de la franchise et

de l'impartialité. Tel était donc le résultat de mes longues recherches! mes conjectures se trouvaient fausses; j'avais eu tort de soupçonner sir Rovers. Certes il était coupable d'indifférence pour les enfans de son frère; mais les biens de son oncle étaient à lui légalement. Je ne pouvais élever aucune réclamation en faveur de ces malheureux orphelins; ils avaient perdu tous leurs droits par les fautes de leur père.

Tout à coup une idée vint préoccuper mon esprit. Le négociant du pays de Galles faisait l'éloge de la conduite et des mœurs de sir James Rovers : mais un homme si vicieux en France peut-il avoir été sincèrement vertueux en Angleterre? Non, il a fait l'hypocrite près de son oncle; l'honnête négociant qui m'écrit est abusé, et puisqu'il se trompe sur le compte de sir James dont il dit tant de bien, pourquoi ne se tromperait-il pas sur le compte de sir Arthur dont il dit tant de mal? Un testament déshonorant pour sir Arthur! m'écrivait-on: je veux connaître ce testament. J'en demandai une expédition. On me l'envoya, et

presqu'en même temps je reçus une réponse de la Jamaïque.

L'article essentiel du testament était ainsi conçu :

« Et attendu que sir Arthur Rovers, mon « neveu, répondant à ma tendresse par l'in- « gratitude, a mené une conduite déréglée, « qu'il a fui clandestinement de l'Angle- « terre, laissant des dettes que j'ai eu la « faiblesse de payer; qu'arrivé dans les colo- « nies, il a totalement oublié sa famille, et « ne nous a jamais donné de ses nouvelles; « attendu que, d'après les informations prises « par son frère sir James Rovers, et que « celui-ci n'a pu me cacher entièrement, « sir Arthur a contracté à la Jamaïque un « mariage avec une fille sans nom, sans « mœurs, et qui même antérieurement « avait vécu dans un état de domesticité; « attendu que ledit sir Arthur, après avoir « pris du service dans les armées de sa « majesté Britannique, a été ignominieuse- « ment chassé de son corps, pour cause « d'inconduite, scandale et déportemens, « j'exhérède et prive à jamais de ma succes-

« sion ledit sir Arthur Rovers, et les enfans
« nés ou à naître de ce mariage honteux et
« clandestin qui lui mérite mon animad-
« version, nommant et instituant pour mon
« légataire unique et universel mon bien
« aimé neveu sir James Rovers, de qui je ne
« saurais trop récompenser les bons ser-
« vices et l'amitié. »

Voici la lettre que je reçus de la Jamaïque.

« Monsieur, les renseignemens que vous
« me demandez renouvellent mes regrets.
« J'ai connu beaucoup sir Arthur Rovers;
« il me sera doux de parler de lui, et de
« rendre justice à sa mémoire. Il venait
« d'arriver dans la colonie, lorsque je le
« rencontrai chez M. Harley, ancien ma-
« gistrat, homme fort estimé, qui, peu
« de temps après, lui accorda sa fille en
« mariage. M. Harley m'avait fait l'honneur
« de me consulter; et, comme je m'étais plu
« à dire tout le bien que je pensais de sir
« Arthur, le service dont il se crut rede-
« vable envers moi nous lia d'une étroite
« amitié. Chaque jour que je passais dans son

« intimité me donnait plus d'estime pour
« son caractère et pour sa conduite. J'ai
« été souvent le confident de ses chagrins.
« Il ne parlait qu'avec une vive reconnais-
« sance d'un oncle qui l'avait élevé, et qui
« se nomme M. Lowinson. Il s'exagérait
« beaucoup quelques torts de jeunesse
« dont il était cruellement puni. Son oncle
« irrité lui avait envoyé par son frère un
« brevet d'officier, et l'ordre de s'éloigner
« pour toujours. Plusieurs circonstances
« pouvaient faire penser que ce frère avait
« cherché à le perdre dans l'esprit d'un
« parent fort riche; toutefois, sir Ar-
« thur repoussait de tels soupçons. Il
« écrivait à son oncle, ne recevait au-
« cune réponse, et s'en affligeait amère-
« ment. Il cachait avec soin ses peines
« à sa femme dont le bonheur lui était
« si cher. Jamais femme n'a mieux mé-
« rité l'estime et la tendresse de son mari.
« C'était par ses excellentes qualités qu'elle
« avait captivé le cœur de sir Arthur et
« fixé son choix; elle n'était pas riche:
« M. Harley jouissait de tous les genres de

« considération, excepté de celui que donne
« la fortune. Déjà la naissance de deux
« enfans avait mis le comble à la félicité
« de madame Rovers, quand l'événement
« le plus affreux nous accabla. Sir Arthur,
« estimé, chéri de ses chefs et de ses cama-
« rades, venait d'être nommé capitaine ;
« un soulèvement éclata dans la colonie :
« il fut envoyé avec deux compagnies pour
« le réprimer. Sa prudence, sa fermeté, la
« réputation dont il jouissait, le dispensèrent
« de recourir à la force ; il triompha par la
« persuasion. Tout était apaisé, il revenait
« tranquille ; un coup de feu parti d'une
« habitation isolée l'étendit mort. Toute la
« colonie le pleura ; les nombreux témoi-
« gnages de bienveillance et de regret que
« les chefs militaires, les magistrats et les
« principaux habitans donnèrent à madame
« Rovers ne furent pour elle qu'une con-
« solation bien faible. Peu de semaines après,
« elle perdit son père : ses enfans lui firent
« supporter la vie. J'ignore quel est mainte-
« nant leur sort et le sien ; il y a près de six
« ans que faisant, par amour maternel, un

« dernier sacrifice, elle quitta la Jamaïque
« pour aller en Angleterre conduire ses en-
« fans à la famille de son mari. Que sont-ils
« devenus ? existe-t-elle encore ? je n'ai
« reçu aucune nouvelle, et j'ai fait d'inu-
« tiles tentatives pour en apprendre. Vos
« questions semblent annoncer que leur
« destinée ne vous est pas inconnue; veuillez,
« monsieur, me tirer d'une pénible incer-
« titude; et, si je puis être de quelque utilité
« à madame Rovers, à ses enfans, disposez
« entièrement de moi. »

Quelles sensations j'éprouvai en lisant cette lettre, et surtout en la comparant au fatal testament ! Voilà donc enfin un témoignage favorable à sir Arthur ! Tous mes pressentimens sont justifiés, et ces enfans sont victimes d'une horrible imposture. Mon âme se soulevait d'indignation. « Eh quoi ! » disais-je en tenant d'une main le testament et de l'autre la lettre de la Jamaïque, « on a forcé
« sir Arthur à s'expatrier, et on prétend
« qu'il a fui par inconduite ! On lui repro-
« che un mariage honteux, et il a fait un
« mariage honorable ! Il est tombé en sau-

« vant la colonie d'une sédition, et on
« l'accuse d'avoir été chassé de son corps
« avec ignominie.....! Perfide sir James,
« c'est à présent que je vous tiens. Nous
« verrons si votre pouvoir, vos richesses
« feront taire la justice et la vérité. Vaine-
« ment, pour couvrir votre bassesse, avez-
« vous employé tour à tour l'hypocrisie
« et l'impudence ; j'arracherai tous vos
« masques, et je mettrai à nu votre hideuse
« turpitude. »

Mais mon intime conviction ne suffisait pas ; il fallait des preuves légales. J'écrivis à la Jamaïque pour demander des pièces constatant tout ce qui m'était annoncé sur la conduite, le mariage et la mort de sir Arthur. Je pris des renseignemens sur la fortune de M. Lowinson ; il avait laissé plus de cinquante mille livres sterling. Un de ses frères, professeur à l'université de Cambridge, existait encore ; j'entrai en correspondance avec cet homme estimable qui ne put me donner aucune lumière nouvelle, mais qui me témoigna beaucoup d'intérêt pour les enfans de son neveu. Il me fallut

attendre onze mois les pièces de la Jamaïque; enfin elles arrivèrent.

Résolu d'agir sans retard contre sir Rovers, je pensai qu'il était temps de confier à Louise, à sa famille, ce que j'avais fait et ce que j'allais faire. M. Dumarsy, en m'écoutant, devint soucieux; sa femme, qui d'abord m'approuvait avec chaleur, tomba bientôt dans de vives alarmes; mais Louise me sut gré de mes efforts en faveur de ces orphelins qui lui rappelaient tant de souvenirs; et m'aidant à calmer ses parens, elle réussit à leur inspirer ses généreuses espérances.

CHAPITRE XIII.

Sir Rovers.

Je désirais employer avec sir Rovers les moyens de conciliation ; mais ayant besoin de savoir quel appui me donneraient les lois, s'il n'avait pas la prudence d'éviter un éclat, je m'adressai à M. Théry, avocat distingué. L'affaire lui parut difficile et grave ; il réunit plusieurs de ses confrères. La consultation se fit sous des noms supposés. Les avocats estimèrent *qu'on était fondé à commencer une instance, et à demander que le testament fût cassé pour cause de suggestion de la part du légataire.*

Alors, j'écrivis à sir Rovers. Je lui fis

connaître mes démarches et leur résultat. Je le priais de choisir un jour dans la semaine, pour venir chez M. Théry, où je lui communiquerais les pièces que j'étais parvenu à recueillir ; et je m'engageais à garder le secret le plus absolu sur toute cette affaire, s'il voulait ne prendre conseil que de l'équité.

La semaine s'écoula sans que j'eusse de réponse. Mon avocat écrivit à son tour : il indiquait à sir Rovers un rendez-vous pour le lendemain, en lui annonçant que si nous n'avions pas l'honneur de le voir, je commencerais le surlendemain les poursuites nécessaires pour assurer les droits des orphelins dont j'embrassais la défense.

A l'heure indiquée, parut une espèce d'homme d'affaires, d'intendant ou de procureur, qui, avec un air d'importance assez grotesque, nous apprit qu'il venait de la part de sir James Rovers. Je déclarai que je ne pouvais traiter qu'avec sir Rovers lui-même ; et que, pour lui donner une dernière preuve de modération, je le laissais libre encore de décider si je lui parlerais chez mon avocat ou devant les tribunaux.

« Veuillez le prévenir, dis-je à son envoyé, « que je l'attends ici demain, à la même « heure. » L'émissaire fit des phrases, se fâcha, s'apaisa et prit congé de nous. Le lendemain, nous vîmes enfin arriver sir Rovers.

Il entra, la tête haute, plus fier, plus arrogant que jamais. Il salua fort légèrement M. Théry. « Eh bien! qu'est-ce? que veut « encore monsieur? » dit-il en s'asseyant et en jetant sur moi un coup d'œil dédaigneux. « Expliquez-vous, je ne peux vous « donner qu'un moment. » M. Théry, blessé d'un pareil ton, se contint et lui rappela qu'il était question de graves intérêts; du sort des enfans de son frère, et du testament de son oncle. — « Eh bien! ce testa- « ment? il renferme les volontés de mon « oncle. Ces enfans? j'ai soin d'eux. Il est « fort singulier que l'on s'occupe ainsi de « ma famille..... Il y a quelques années, « monsieur s'est attiré un événement fâ- « cheux.... J'allai à son secours; mais sous « la condition qu'il cesserait de me fatiguer, « et ne se mêlerait que de ses affaires. —

« Monsieur, répondis-je avec calme, je « n'ai point accepté de condition, et je « n'en accepterai jamais qui m'empêchent « de servir des infortunés dont le sort « ne peut être changé que par mon dé- « vouement. » Alors, je lui exposai les motifs de ma conduite; je lui racontai, plus en détail que je ne l'avais fait dans ma lettre, mes longues et nombreuses recherches. Il se levait, marchait, s'asseyait, tantôt me regardant avec fierté, tantot affectant l'indifférence et la distraction. Souvent il fut près de m'interrompre; mais la justice de ma cause me donnait un ton d'autorité qui le força de m'entendre. Je terminai mon récit en mettant sous ses yeux les pièces que j'avais reçues de la Jamaïque. Il pâlit, les repoussa d'abord; puis les parcourant avec une fureur concentrée : « Monsieur, « me dit-il, vous êtes un homme bien actif, « bien acharné; » et cessant de se contenir : « Quelle horreur... ! C'est une folie; c'est le « délire de la haine. Que prouve tout cet « amas de mensonges, si ce n'est la passion « qui vous anime contre moi?—Sir Rovers,

« je n'ai point de passion : si j'en avais, les « tribunaux retentiraient déjà du bruit « scandaleux que produira cette affaire, « à moins que vous n'ayez la sagesse d'en « arrêter le cours. Vous pouvez encore « prévenir tout éclat. Il est évident que « votre oncle fut trompé ; prouvez que vous « étiez trompé comme lui ; empressez-vous « de jouer un noble rôle, en publiant vous-« même que votre frère ne méritait point de « perdre l'affection de ses proches. Si vous « rejetez ce parti, le seul qui soit hono-« rable pour vous, ne trouvez pas étrange « que je réclame justice en faveur de ceux « à qui vous la refusez. Je me voue à la « défense des enfans de votre frère ; rien « ne pourra ni me détacher, ni me distraire « de leur cause : les lois les protégeront, « et, fussent-elles impuissantes, je vous « appellerais au tribunal de l'opinion qui « ferait peser le déshonneur sur votre tête.... « Pardon, sir Rovers, mon dessein est « de vous éclairer, non de vous irriter ; « mais voici les conditions que je mets « à mon silence. Vous déclarerez, dans

« un acte légal, que vous et M. Lo-
« winson, vous avez été induits en erreur
« sur la conduite de votre frère. Vous
« renoncerez au bénéfice du testament, et
« les biens seront partagés entre vous et
« les enfans de sir Arthur. Vous remettrez
« la tutelle à votre oncle, M. le professeur
« Lowinson. Je ne me départirai d'aucune
« de ces conditions, et je vous donne un délai
« de quinze jours pour vous déterminer.
« — Quelle audace, s'écria-t-il! Des con-
« ditions....! à un homme comme moi.....
« par un homme comme vous.....! Si l'on
« n'y met ordre, les bourgeois de Paris vont
« devenir aussi turbulens que les bourgeois
« de Londres. Mais pardon à mon tour,
« M. Fauvel, ajouta-t-il avec un rire amer;
« je dois vous rendre grâce des quinze
« jours que vous voulez bien m'accorder :
« peut-être, avant ce temps, aurez-vous de
« mes nouvelles. Monsieur l'avocat, je vous
« salue. » Il sortit.

Pendant deux ans, je m'étais donné bien des peines pour servir les enfans de sir Arthur; pendant quinze jours, leur oncle

s'en donna presque autant pour faire échouer mon projet.

J'avais rencontré souvent au contrôle général M. de Saint-Hubert, ce premier commis si curieux d'approcher et d'obliger les grands, et qui s'était empressé de me protéger, quand il avait vu que le ministre me protégeait. Un matin, d'assez bonne heure, il arriva chez moi. Il avait un air important, mais amical. « Je viens vous rendre « un service, me dit-il; c'est de mon propre « mouvement; je n'y suis excité par per- « sonne; c'est votre seul intérêt qui m'a- « mène. » A la manière dont il disait qu'il venait de son propre mouvement, je pensai qu'il était envoyé par quelqu'un. « Vous « savez, continua-t-il, que je passe ma vie « dans la société des personnes les plus dis- « tinguées; je suis fort bien avec un grand « seigneur, homme plein de mérite et très « estimé, sir Rovers. J'oblige tous les jours « quelques-uns de ses protégés. Avec quel « chagrin ai-je appris hier, par certains mots « qui lui sont échappés, qu'il a gravement à « se plaindre de vous! Prenez garde, mon

« cher, vous êtes compromis : je suis vrai-
« ment inquiet de votre position. — Je vous
« sais gré de votre inquiétude, répondis-je ;
« mais rassurez-vous ; dans cette affaire les
« plus grands dangers ne seront pas pour
« moi. — Ah ! que me dites-vous ? Je ne
« sais pas de quoi il s'agit ; mais vous seriez-
« vous flatté d'avoir raison contre sir Rovers ?
« — Pourquoi non, si je puis prouver qu'il
« a tort ? — Vous ne le prouverez pas ; et
« quand vous le prouveriez... : un homme
« de qualité brave tous les propos ; mais vous,
« qui avez besoin d'être considéré, on vous
« traitera de mauvaise tête et de brouillon.
« — Un brouillon, dis-je en souriant, est
« un homme qui porte le désordre dans les
« affaires ; moi je veux y mettre l'ordre. —
« L'ordre veut que chacun se tienne à sa
« place. Occupez-vous de votre commerce ;
« il va fort bien : que désirez-vous de plus ?
« C'est aux gens riches que vous devez l'ac-
« tivité de votre manufacture. Quand vous
« les irriterez, quand on aura prévenu contre
« vous la cour et la ville, pensez-vous que
« vos affaires n'en souffriront pas ? Elles iront

« en déclinant ; alors, vous regretterez de « n'avoir pas écouté ma prudence, et vous « sentirez que vous êtes dupe. — J'appelle « dupes, les gens qui n'osent remplir leurs « devoirs. — Ne vous laissez donc pas aller « à ces idées romanesques qui ont quelque « chose d'honnête en apparence, mais qui « n'en sont pas moins extravagantes. Ré- « pondez à ma question : sir Rovers est-il un « grand seigneur? — Je n'ai jamais songé à « contester ses titres. — Eh bien! que vou- « lez-vous faire? Vous ne connaissez pas « le monde ; je le connais, moi : il ne faut « jamais se brouiller avec les grands. « Savez-vous jusqu'où peut aller leur ven- « geance? elle n'a de bornes que celles de « leur crédit. Ne vous fiez pas sur notre « protection. M. de Colbert, qui vous a si « généreusement obligé, et qui peut vous « obliger encore, veut qu'un fabricant ne « se mêle que de sa fabrique : il vous reti- « rera sa bienveillance. Vous êtes protes- « tant ; M. de Louvois croira sans peine tout « ce qu'on lui dira contre vous. Sir Rovers « est puissant, sa femme est fort bien en

« cour, passablement intrigante; ils n'ont « besoin que d'un mot pour se délivrer de « vos criailleries. — Ah! M. de Saint-« Hubert, grâce pour nous autres bour-« geois! laissez-moi penser qu'un mot ne « suffit pas pour étouffer nos justes plaintes. « Le nom de sir Rovers, ses grands biens, « ses alliances, lui donnent sans doute un « rang fort imposant. Mais d'utiles travaux « m'ont acquis une fortune honorable; « l'estime de tous les commerçans m'envi-« ronne : moi aussi, j'ai un rang dans le « monde. Que sir Rovers soit fier de sa « situation; je sens la dignité de la mienne. « — Vous vous perdez!» s'écria-t-il en prenant un air attendri : « songez à votre fa-« mille. Je n'aurai l'esprit en repos que si « vous m'acceptez pour médiateur. » Je le remerciai en lui disant que je n'avais nul besoin d'intermédiaire; et j'ajoutai, sans y mettre trop d'intention, que sir Rovers pouvait se dispenser d'en employer avec moi.

Quelques jours après cette visite, je fus invité à dîner chez un des premiers banquiers de Paris, avec qui j'avais peu de

relations. Quelle fut ma surprise, lorsqu'à peine arrivé j'entendis annoncer madame Rovers, cette femme si bien en cour et passablement intrigante! Elle était fort belle, et n'avait point cet air dédaigneux que mon imagination aurait pu lui supposer. A table, je fus placé entre elle et la maîtresse de la maison. Madame Rovers parla beaucoup; elle amena la conversation sur les arts, sur l'industrie. Son mari lui avait tant vanté les avantages que l'Angleterre tirait de ses fabriques et de sa marine, qu'elle était ravie de voir ses compatriotes rivaliser avec les étrangers. Elle regardait les négocians comme des hommes très importans dans l'État : en Angleterre ils ne dérogent pas, il devrait en être de même partout. Des éloges donnés au commerce en général, elle passa tout naturellement à l'éloge de quelques commerçans et au mien. Je répondis avec politesse, et elle ne laissa pas échapper une occasion de m'adresser des mots agréables.

Après dîner, on descendit au jardin. Madame Rovers, avec cette aisance qui

n'appartient qu'aux dames de la cour, prit mon bras et fit quelques tours de promenade, en parlant de choses indifférentes. Puis, s'éloignant sans affectation de la compagnie, elle se trouva seule avec moi sous un berceau, s'assit négligemment, me fit asseoir près d'elle, et me regardant de l'air le plus aimable : « C'est donc vous, « monsieur, me dit-elle, qui voulez chagriner ce bon sir Rovers ? Ah ! c'est « bien mal ; d'autant plus que depuis long-« temps je m'intéresse à vous. J'ai su le « malheureux événement qui vous est arrivé « peu avant mon mariage, et dont M. Ro-« vers était bien innocent, je vous assure... « Vos succès m'ont causé une véritable « satisfaction.... Ne vous plaisez donc pas « à prendre une si mauvaise opinion des « gens.... Ces chers enfans du frère de mon « mari ! nous ne les abandonnerons certai-« nement pas.... Moi, je les aime comme « une mère.... Que pourrions-nous faire « pour eux et pour vous ? » Elle me parla du plaisir qu'elle aurait à voir sir Rovers m'aider de son crédit en France,

employer pour moi les relations qu'il avait conservées en Angleterre. « Quant à ces « chers enfans, ajouta-t-elle, il est évident « que leur oncle ne leur doit rien. Vous « concevez que nous serions parfaitement « en mesure de faire repentir quelqu'un « qui se déclarerait notre ennemi; mais lais- « sons cela. Ces orphelins vous intéressent; « quelles seraient vos vues? quels arran- « gemens auriez-vous à proposer?» Jusque là je n'avais répondu que d'une manière vague. A ces derniers mots, tout en lui témoignant beaucoup d'égards et de regrets, je dis que j'avais eu l'honneur d'annoncer à sir Rovers à quelles conditions il pouvait terminer un triste débat. « Ah! » reprit-elle d'un ton languissant, « c'est la haine, c'est « la vengeance qui vous animent. Pourquoi « nourrir des sentimens si peu faits pour un « cœur généreux? Il est si pénible de haïr!— « C'est un tourment que je ne connais pas, « répondis-je.—Que votre âme a de noblesse! « je veux vous voir souvent, M. Fauvel.... « Vous ne savez pas à quel point je vous estime. « Si mon mari a des torts envers vous, moi

« je n'en ai pas.. . Je serais bien fâchée « d'en avoir.... » L'expression de sa voix et de ses regards m'étonna, m'interdit. Je ne sais comment elle interpréta mon silence; mais elle ajouta d'un air encore plus tendre : « Je veux effacer de votre souvenir l'évé- « nement dont vous avez été victime. — « Eh! madame, lui dis-je vivement, loin « de me plaindre de cet événement, je « m'en félicite. — En vérité! et pourquoi? « — Je lui dois d'avoir épousé la femme « qui fait le bonheur de ma vie, que « j'aime, que je ne cesserai jamais d'aimer... « — C'est fort touchant, » dit-elle en se levant avec dépit. « Il serait fâcheux que ce « bonheur fût troublé... Toutefois, s'il en « était ainsi, souvenez-vous que c'est vous « qui l'auriez voulu. » Elle alla vers quelques personnes de la société qui s'approchaient. On rentra au salon, on se mit au jeu : madame Rovers était d'une humeur détestable, et ne cessait de me lancer des regards menaçans.

Cependant, son mari multipliait les visites chez toutes les personnes en crédit, chez

les ministres et chez les agens subalternes du pouvoir. Il tentait d'employer le moyen qui déjà une fois lui avait réussi. Je ne redoutais point ses efforts; il n'osait expliquer pourquoi il m'en voulait, et il lui était trop difficile de faire croire sur parole aux torts imaginaires dont il m'accusait. Je n'en eus pas moins à souffrir de ses démarches : elles portèrent la désolation dans ma famille ; je ne voyais plus autour de moi qu'alarmes et que terreur. Non, les plus fâcheux événemens de ma vie ne m'avaient pas soumis à ces rudes épreuves. Madame Dumarsy, toute en larmes, vint un matin me supplier de renoncer à mon projet, de ne pas immoler son repos à l'intérêt des deux enfans que je m'obstinais à défendre; elle était secondée par son mari, et je vis Louise s'abandonner à la crainte. Je restai calme, j'allai à mon secrétaire, j'y pris une lettre; c'était la réponse que j'avais reçue de mon oncle le pasteur, après l'avoir consulté sur mon projet de servir les enfans de sir Arthur. Je lus cette lettre à ma famille. Les tendres recommandations de prudence qu'elle conte-

nait, le caractère de modération et de sagesse dont elle était empreinte, donnèrent une force imposante à ces derniers mots : *Mais s'il t'est démontré que ces orphelins sont victimes d'une trame odieuse, la Providence te les confie; embrasse leur défense, ne te laisse arrêter par aucun danger personnel, et que ta fermeté croisse avec les obstacles.* A ces paroles d'un homme révéré, monsieur et madame Dumarsy gardèrent le silence; et Louise, en m'embrassant, me promit d'avoir du courage.

Sir Rovers se repliait comme un serpent. Le délai que je lui avais donné expirait dans deux jours : il m'envoya l'homme d'affaires qui l'avait précédé chez mon avocat; et cet homme eut soin de choisir, pour me rendre visite, une heure où il était sûr de ne pas me rencontrer. A mon retour, je trouvai la famille dans la joie. « Tout est fini, tout « est arrangé! » s'écria M. Dumarsy dès qu'il m'aperçut. Ma femme et sa mère accoururent au-devant de moi, en me félicitant. On m'apprit enfin qu'une personne

était venue de la part de sir Rovers annoncer qu'il assurait six mille livres de rente à chacun des deux enfans, et qu'il leur ferait quitter la campagne pour les loger dans son hôtel. L'homme d'affaires, qu'on avait fort bien accueilli, devait revenir, et me confirmer ces grandes nouvelles. Il me fallut un pénible effort sur moi-même pour détruire tant de joie. Je ne pouvais consentir à cette justice incomplète ; et je signifiai à l'émissaire, quand il revint, que le surlendemain, à sept heures du soir, j'attendrais sir Rovers chez mon avocat pour savoir définitivement s'il acceptait ou s'il refusait mes conditions.

Sir James parut à ce rendez-vous, toujours fier, mais sombre et soucieux. Les hommes qui ont de l'orgueil devraient encore plus que les autres se préserver de bassesse dans leurs actions : quel supplice pour eux quand ils sont contraints de s'humilier ! « Je veux être généreux, » nous dit-il en cherchant à renfermer son trouble ; « je donne aux enfans de mon frère la « moitié des biens que j'ai reçus de M. Lo-

« winson. En conséquence, il est inutile « que j'annule le testament, et je con- « serve la tutelle. Le sort de ces enfans « est assuré ; ils seront riches, et ils le « seront par des moyens honorables pour « moi. » Sa voix s'altérait ; on voyait qu'il se sentait vaincu, tout en s'efforçant de prolonger une lutte inutile. « Je souffre de « ne pouvoir rien céder, répondis-je. La « mémoire de votre frère, celle de sa femme, « ne doivent pas rester flétries ; et il est « nécessaire que la tutelle passe en d'autres « mains. Peut-être vous serait-il pénible de « vous décider en ma présence ; je vous laisse « avec mon avocat. Ne repoussez point ses « conseils : demain, j'en appellerais à l'é- « quité des juges et du public ; ce soir, vous « êtes libre encore de couvrir vos torts d'un « voile impénétrable. » Je me retirai. Deux heures après M. Théry vint m'annoncer qu'à la suite de beaucoup d'hésitations sir Rovers avait reconnu qu'il fallait se résoudre à ce que je demandais.

Le testament fut annulé, et le respectable

professeur de Cambridge fut nommé tuteur des enfans de sir Arthur.

Monsieur et madame Dumarsy me remerciaient de n'avoir pas écouté leurs craintes; Louise voulut revoir les enfans avant qu'ils allassent chez leur tuteur. Ils vinrent à Paris avec la bonne Geneviève, qui avait eu besoin d'une patience angélique pour obtenir qu'on la laissât près d'eux. Au milieu de sa joie, elle sentait un vif chagrin de quitter son pays; mais elle ne voulut point se séparer des deux orphelins qu'elle avait adoptés la première.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES

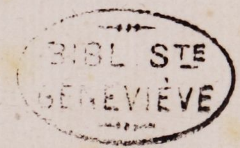
DU DEUXIÈME VOLUME.

SUITE

DE LA

PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.



FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

